Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Jack London

HISTOIRES DU PAYS DE L'OR

(1904)

Table des matières

TROP D'OR[1]

Ceci étant une histoire de pays minier, et plus vraie qu'elle ne semble, on peut s'attendre à un récit de déveine. Tout dépend du point de vue où l'on se place. Le mot déveine est un euphémisme en ce qui concerne les dénommés Kink Mitchell et Houtchinou Bill ; tout le Yukon, d'ailleurs, connaît leur opinion arrêtée sur ce point.

Ce fut pendant l'automne de 1896 que les deux associés descendirent sur la rive orientale du fleuve et tirèrent d'une cache couverte de mousse une pirogue de Peterborough. Les deux compagnons n'étaient pas précisément beaux à voir. Un été passé à la recherche de mines, rempli de fatigue et plutôt vide de mangeaille, leur laissait des habits en haillons et des corps presque cadavériques. Un nuage de moustiques bourdonnait autour de leurs têtes, et ils s'étaient enduit le visage d'argile bleue. Chacun portait un morceau de cette terre humide, et à mesure qu'elle séchait et tombait de leur figure, ils replâtraient la brèche. On distinguait dans leur voix criarde une note plaintive, et dans leurs mouvements et gestes une irritabilité qui en disaient long sur leurs sommeils interrompus et leurs batailles perdues contre ces minuscules fléaux ailés.

---

[1] *Too much gold.*

— Ces sales bêtes auront ma peau, grogna Kink au moment où la pirogue fourrait le nez dans le courant et s'élançait de la berge.

— N' t'en fais pas, n' t'en fais pas, nous sommes presque au bout, répondit Bill, essayant de mettre une cordialité lugubre dans sa funèbre intonation. Nous serons à Forty-Mile d'ici quarante minutes… sale bougre de petit démon !

Lâchant la pagaie d'une main, il s'appliqua sur la nuque une claque sonore et posa sur la blessure un nouveau tampon d'argile fraîche en exhalant une autre bordée de jurons.

Kink, loin de s'en divertir le moins du monde, profita simplement de l'occasion pour renforcer au même endroit son propre revêtement de glaise.

Traversant presque le Yukon, ils longèrent sa rive occidentale d'une allure tranquille autant que rapide ; au bout de quarante minutes, ils découvrirent une courbe à gauche autour de l'extrémité inférieure d'une île, et soudain Forty-Mile se déploya devant eux.

Les deux rameurs se redressèrent pour contempler le paysage. Ils l'examinèrent longtemps et méticuleusement, s'abandonnant à la dérive, et une expression de surprise et de consternation apparut peu à peu sur leurs visages.

Pas une spirale de fumée ne s'élevait de ces centaines de cabanes en rondins. Pas un coup de hache ne s'entendait dans le bois, pas un coup de marteau, ni un grincement de scie. Ni chiens ni hommes ne flânaient devant le grand magasin. Nul vapeur n'était amarré à la berge, aucune pirogue, aucun chaland, pas le moindre bateau à perche. Le fleuve était aussi dépourvu d'embarcations que le village privé de vie.

— Je crois bien que l’ange Gabriel a soufflé dans sa petite trompette et nous a portés manquants, remarqua Bill.

Il disait cela tranquillement, comme si l’événement ne présentait rien d’extraordinaire. Et Kink répondit avec la même sérénité, comme si lui non plus n’éprouvait aucune perturbation mentale.

— M’est avis que les habitants de Forty-Mile étaient tous baptistes, et qu’ils ont pris tous les bateaux pour marcher sur l’eau.

— Mon vieux père était baptiste, riposta Bill, et disait souvent que ce moyen de voyager vous épargnait plus de quarante milles.

Cessant de plaisanter, ils abordèrent et grimpèrent le haut talus ; un sentiment d’effroi s’appesantit sur eux pendant qu’ils parcouraient les rues désertes.

Le soleil rayonnait tranquillement sur le village. Une brise paisible faisait claquer la drisse du pavillon contre le mât dressé devant les portes fermées de la salle de danse Caledonia. Les moustiques bourdonnaient, les rouges-gorges chantaient, et les oiseaux-à-élans sautillaient affamés entre les cabanes ; mais nulle part se manifestait le moindre signe de vie humaine.

— Je meurs positivement de soif, souffla Bill dans un murmure instinctivement grave.

Son associé l’approuva de la tête, comme s’il craignait d’entendre sa propre voix dans cette sérénité.

Ils se traînèrent dans un silence inquiet jusqu’au moment où ils eurent la surprise d’apercevoir une porte ouverte. Au-dessus de cette porte, et se prolongeant sur toute

la largeur du bâtiment, une enseigne grossière annonçait que cet édifice était ***le Monte-Carlo***. Près de l'entrée, le chapeau rabattu sur les yeux, assis sur une chaise renversée en arrière, un homme se chauffait au soleil, un vieillard à barbe et cheveux blancs et longs de patriarche.

— Le diable m'emporte si ce n'est pas là le père Jim Cummings arrivé, comme nous, trop tard pour la Résurrection ! dit Kink.

— Probablement il n'a pas entendu la trompette, ajouta Bill. Hé, Jim, réveille-toi ! cria-t-il.

Le vieillard se détendit péniblement les membres, cligna des yeux au soleil et demanda machinalement :

— Que pensez-vous, messieurs ? Que faut-il vous servir ?

Ils le suivirent à l'intérieur et s'appuyèrent au long comptoir derrière lequel, jadis, une demi-douzaine de garçons délurés ne trouvaient guère le temps de flâner. La grande salle, ordinairement étourdissante d'activité, demeurait tranquille et sombre comme un tombeau. Pas un cliquetis de jeton, pas un roulement de bille. Les tables de roulette et de pharaon ressemblaient à des catafalques sous leur enveloppe de toile. Aucune voix de femme, aucun rire joyeux ne leur parvenait de la salle de bal, située derrière.

Le vieux Jim Cummings essuya un verre de ses mains à moitié paralysées, et Kink griffonna ses initiales sur la poussière du comptoir.

— Où sont les femmes ? cria Bill avec un semblant de jovialité.

— Parties ! répondit le vieux tenancier de bar d'une voix aussi faible et tremblante que toute sa personne.

— Où sont Bidwell et Barlow ?

— Partis !

— Et Sweater Charlie ?

— Parti !

— Et sa sœur ?

— Partie aussi.

— Et ta fille Sarah, et son gosse ?

— Partis, tous partis !

Le vieillard, hochant tristement la tête, farfouillait d'un air absent parmi les bouteilles poussiéreuses.

— Grand Sardanapale ! Où cela ? explosa Kink, incapable de se retenir plus longtemps. Tu ne vas pas me dire qu'il y a la peste ?

— Comment, vous n'êtes pas au courant ? Ils sont tous partis pour Dawson.

Et le vieillard se mit à glousser dans sa barbe.

— Que me chantes-tu là ? demanda Bill. Un fleuve ? une auberge ? une localité ?

Le vieux se remit à glousser de façon exaspérante.

— Bah ! Vous n'avez pas entendu parler de Dawson ? Eh bien, Dawson est une ville, une cité, beaucoup plus grande que Forty-Mile. Oui, messieurs, plus grands que Forty-Mile !

— Voilà sept ans que je suis dans le pays, annonça Bill avec emphase, et je déclare formellement que je n'ai jamais entendu parler du bourg en question. Un instant ! Redonne-nous de ce whisky. Le fait est que la nouvelle m'a abasourdi. Maintenant, de quel côté se trouve ce Dawson dont tu parles ?

— Dans la grande plaine juste au-dessous de l'embouchure du Klondike, répondit le vieux Jim. Mais où étiez-vous donc tout cet été ?

— Peu importe où nous étions, fut la réponse maussade de Kink. Nous étions dans un patelin où les moustiques sont si nombreux qu'il faut jeter un bâton dans l'air pour apercevoir le soleil et savoir l'heure. N'est-ce pas, Bill ?

— Parfaitement, dit Bill. Mais revenons à ce Dawson : quel genre d'endroit cela peut-il être, Jim ?

— Cinquante onces par bâtée sur un ruisseau nommé le Bonanza, et l'on n'a pas encore atteint le lit de roches.

— Qui a fait la découverte ?

— Carmack.

En entendant ce nom, les deux associés se regardèrent d'un air de dégoût. Puis ils clignèrent de l'œil avec beaucoup de solennité.

— George le Siwash, dit Bill en reniflant.

— Un homme à Squaw, ricana Kink.

— Je ne lacerai pas mes mocassins pour courir après n'importe laquelle de ses trouvailles, déclara Bill.

— Moi non plus, confirma son associé. Un voyou, un individu trop fainéant pour pêcher son propre saumon. Voilà pourquoi il s'est mis avec les Indiens. Je suppose que son beau-frère de couleur… comment déjà ?… Skoukum Jim, hein,… est aussi dans l'affaire ?

Le vieux cabaretier fit un signe affirmatif.

— Pour sûr, et, qui plus est, tout le village de Forty-Mile, excepté moi et quelques infirmes.

— Et les ivrognes, ajouta Kink.

— Non, monsieur, affirma le vieillard avec emphase.

— Je te parie nos consommations que Honkins n'en est pas ? s'écria Bill avec assurance.

La vieille figure de Jim s'éclaira.

— Je tiens le pari, et tu as perdu, Bill.

— Comment diable ce vieux poivrot a-t-il pu quitter Forty-Mile ? demanda Kink.

— On l'a ligoté et jeté au fond d'un bateau à perches, expliqua le vieux Jim. Ils sont venus ici même l'enlever de cette chaise-là dans le coin, avec trois autres pochards qu'ils ont trouvé sous le piano. Je vous le déclare, tous les gens du campement se sont embarqués sur le Yukon pour aller à Dawson comme s'ils avaient le diable à leurs trousses, femmes, enfants, bébés dans les bras, toute la ménagerie. Bidwell est venu me trouver pour me dire : – Jim, j'ai besoin de toi pour tenir la comptabilité au ***Monte-Carlo***. Je pars. – Où est Barlow ? demandai-je. – Il est parti, répondit-il, et je le suis avec un chargement de whisky. Sur quoi, sans même me donner le temps de refuser, il a couru à son bateau et

s’est sauvé comme un fou en remontant le courant à la perche. Voilà pourquoi je suis ici, et ce sont les premiers verres que je sers depuis trois jours.

Les deux associés s’entre-regardèrent.

— La peste me patafiole ! s’écria Bill. Il me semble que toi et moi sommes de ces sots qui restent toujours dehors avec une fourchette quand il pleut de la soupe !

— N’y a-t-il pas de quoi vous enlever tout le levain de votre pâte, aussi ! répondit Kink. Une ruée de vauriens, d’ivrognes et de cossards.

— Et d’hommes à Squaws, ajouta Bill. Pas un véritable mineur dans toute la bande ! Les vrais mineurs comme toi et moi, Kink, continua-t-il avec un ton d’académicien, sont tous en train de suer du côté de Birch Creek. Pas un seul mineur de qualité dans cette bande folle de Dawson, et, je le déclare, je ne ferai pas un seul pas pour aller voir une trouvaille de Carmack. Je demande d’abord à voir la couleur de sa poudre.

— Moi itou, confirma Kink. Une autre tournée, Jim !

Après avoir arrosé dignement cette résolution, ils tirèrent la pirogue sur la grève, en transportèrent le contenu dans leur cabane et firent cuire le dîner. Mais à mesure que s’écoulait l’après-midi ils devenaient agités. Ces hommes étaient habitués au silence des grandes solitudes, mais ce calme lugubre d’un village les tracassait.

Ils se surprirent en train de prêter l’oreille à des sons familiers, « attendant quelque chose qui devrait faire du bruit et qui n’en fait pas », selon l’expression de Bill.

Ils errèrent dans les rues désertes et revinrent se rafraîchir au ***Monte-Carlo,*** puis déambulèrent le long de la rive du fleuve jusqu'à l'embarcadère du bateau, où du moins ils entendraient les remous de l'eau et apercevraient de temps à autre le bond argenté de quelque saumon au soleil.

Ils s'assirent devant le magasin d'approvisionnement et se mirent à bavarder avec le gardien poitrinaire, resté là parce qu'il était sujet à des hémorragies. Bill et Kink lui firent part de leur intention de demeurer dans leur cabane et de se reposer après leurs durs travaux d'été. Avec une insistance tenant à la fois d'une objurgation à la croyance et d'un défi à la contradiction, ils lui dépeignirent tout le plaisir qu'ils tireraient de cette oisiveté. Mais cela n'intéressait guère le garde-magasin. Il aiguilla la conversation sur la découverte faite au Klondike, et ils ne réussirent pas à le détourner de ce sujet. Il ne pouvait penser à rien autre, causer de rien autre, si bien que Bill se leva irrité et obsédé :

— Que le diable emporte ton Dawson ! s'écria-t-il.

— Je t'approuve, dit Kink, dont le visage s'éclaira.

— On pourrait croire, à les entendre, qu'il y a quelque chose à faire là-bas, si l'on ne savait qu'il s'agit d'une simple ruée de propres à rien et de blancs-becs !

À ce moment un bateau apparut dans le bas du fleuve. L'embarcation, longue et mince, serrait de près la rive, et ses trois occupants, debout, la poussaient contre le courant au moyen de longues perches.

— C'est la première équipe de Circle-City, annonça le gardien. Je m'attendais à les voir passer ici. Ceux de Forty-Mile ont sur eux une avance de cent soixante-dix milles. Mais, sapristi ! Ils ne perdent pas de temps !

— Nous allons rester ici bien peinards à les regarder passer, fit Bill avec aménité.

À l'instant même où il parlait, un autre bateau se montra suivi de deux autres à bref intervalle. Le premier de tous passait maintenant à la hauteur des deux hommes sur la berge. Ses occupants échangèrent des saluts avec eux sans cesser de pousser leurs perches, et bien que l'embarcation avançât lentement, au bout d'une demi-heure elle disparut en amont.

De nouveaux bateaux apparurent en aval, dans une procession continue. Le malaise augmentait chez Bill et Kink : ils se lançaient à la dérobée des regards sondeurs, observateurs et, quand leurs yeux se rencontraient, les détournaient avec embarras. Cependant leurs regards finirent par s'accrocher et ne se détournèrent plus.

Kink remua les lèvres pour parler, mais les mots lui manquèrent et il demeura bouche bée, les yeux fixés sur son associé.

— C'est précisément ce que je pensais, Kink, déclara Bill.

Ils se sourirent d'un air penaud, et d'un accord tacite se mirent en marche. Leur allure s'accéléra, et ce fut en courant qu'ils arrivèrent à leur cabane.

— Pas de temps à perdre avec cette multitude qui se précipite, balbutia Kink en fourrant d'une main le levain dans la marmite aux haricots et ramassant de l'autre la poêle à frire et la cafetière.

— J'te crois ! répondit Bill en plongeant la tête et les épaules dans un sac à effets où s'entassaient chaussettes et

tricots d'hiver. – Dis donc, Bill, n'oublie pas le bicarbonate sur le coin de l'étagère derrière le poêle.

Une demi-heure après, ils lançaient la pirogue et la chargeaient, tandis que le garde-magasin les accablait de plaisanteries sur la faiblesse des pauvres mortels et la contagion de la fièvre d'or.

Mais quand Bill et Kink plongèrent leurs longues perches et mirent la pirogue en marche contre le courant, il leur cria :

— Eh bien, au revoir et bonne chance ! Et n'oubliez pas de marquer une ou deux concessions pour moi !

Ils lui firent de vigoureux signes de tête et éprouvèrent de la pitié pour le pauvre diable qui restait là par force.

Kink et Bill transpiraient abondamment.

Selon les ***Écritures du Nord*** revues et corrigées, aux lestes revient la ruée, et aux forts la marque des concessions, mais au gouvernement, sous forme de droits réguliers, revient la part la plus substantielle.

Kink et Bill étaient à la fois rapides et forts. Ils suivaient la piste trempée à une allure allongée et élastique qui découragea bien vite les quelques pieds-tendres ambitieux de se maintenir à leur hauteur.

Derrière, entre eux et Dawson – où on laissait les bateaux pour entreprendre le voyage par terre – s'égrenait l'avant-garde du détachement de Circle-City. Dans la course partant de Forty-Mile, les deux associés avaient dépassé toutes les embarcations, gagnant d'une longueur celle de

tête dans le remous de Dawson et prenant une avance décourageante sur ses occupants dès l'instant où ils s'engagèrent sur la piste.

— Euh ! Ils dégagent trop de vapeur pour nous voir, gloussa Bill, secouant la sueur de ses sourcils et regardant vivement derrière.

Trois hommes émergeaient d'un bouquet d'arbres que traversait la piste. Deux autres les suivirent sur les talons, puis un homme et une femme firent leur apparition.

— Allons, mon vieux Kink ! Mets-en ! Mets-en !

Bill accéléra l'allure, Kink regarda en arrière un peu plus à loisir.

— Le diable m'emporte s'ils ne marchent pas sur des ressorts !

— En voici un dont les ressorts sont cassés, déclara Bill en indiquant un côté de la piste.

Un homme était là couché sur le dos, haletant, au dernier degré de l'épuisement. Sa figure cadavérique, ses yeux injectés de sang et vitreux lui donnaient l'aspect d'un moribond.

— Un *cheechacko !* grogna Kink avec la rancune du dur-à-cuire pour le novice, pour celui qui emporte dans son équipement de la farine à levure et en met dans ses biscuits.

Les deux associés, fidèles à la vieille coutume, avaient l'intention de marquer une concession en aval du point de la découverte, mais quand ils virent, gravée sur un arbre, l'inscription « 81 en dessous » – ce qui représentait huit miles en aval du point de découverte –, ils changèrent d'avis.

Ils parcoururent ces huit miles en moins de deux heures, à une allure éreintante sur une piste si rude, et dépassèrent bon nombre d'hommes tombés d'épuisement le long de la route.

Au point de découverte, ils ne purent guère obtenir de renseignements sur le cours supérieur du ruisseau. Le beau-frère indien de Carmack, Skoukum Jim, avait une vague idée qu'il était marqué jusqu'au n° 30 au-dessus ; mais quand Kink et Bill aperçurent sur les arbres l'inscription « 79 au-dessus », ils jetèrent leur paquetage sur leurs épaules et s'assirent pour fumer une pipe.

Tous leurs efforts n'aboutissaient à rien. Le Bonanza était marqué de son embarcadère à sa source « jusqu'à perte de vue par-delà l'autre crête », comme disait Bill en bougonnant ce soir-là pendant qu'ils faisaient frire leur lard et bouillir leur café sur le feu de Carmack au point de découverte.

— Essayez ce ruisselet là-bas, leur suggéra Carmack le lendemain matin.

Ce « ruisselet » était un large ruisseau qui se jetait dans le Bonanza à la concession « 7 au-dessus ». Les associés accueillirent ce conseil avec le magnifique mépris du « dur-à-cuire » pour un « homme à Squaw » et, au lieu de le suivre, passèrent la journée sur le Creek d'Adam, autre ruisseau tributaire du Bonanza et qui leur inspirait plus de confiance. Mais toujours la même histoire : il était déjà marqué jusqu'à la ligne du ciel.

Pendant trois jours, Carmack leur renouvela son conseil, et pendant trois jours ils l'accueillirent avec le même dédain. Pourtant, le quatrième jour, n'ayant rien de mieux à faire, ils remontèrent ce « ruisselet ». Ils savaient qu'il n'était pour

ainsi dire pas marqué, et ils n'avaient pas l'intention de le marquer. Ils faisaient cette excursion pour passer leur mauvaise humeur plutôt que pour autre chose. Devenus tout à fait cyniques et sceptiques, ils se moquaient de tout et insultaient tous les novices rencontrés en route.

Les marques s'arrêtaient au n° 23. Le reste de la vallée était à prendre.

— Un pacage d'élans, dit Kink en ricanant.

Mais Bill compta gravement cinq cents pieds en remontant le ruisseau et marqua les arbres de coin. Il avait ramassé le fond d'une caisse à bougies, et sur la surface lisse il écrivit cet avis sur l'arbre marqué au centre :

« Ce pacage d'élans est réservé aux Suédois et aux cheechackos.

Bill Rader. »

— Comme étant du même avis, je puis bien signer moi aussi.

Voilà comment le nom de Charles Mitchell fut mis au bas de l'avis ; et plus d'un vieux dur-à-cuire s'esclaffa ce jour-là en lisant cette plaisanterie d'un esprit sympathique.

— Comment trouvez-vous le ruisselet ? demanda Carmack quand ils rentrèrent au campement.

— Au diable les ruisselets ! répondit Bill. Kink et moi, aussitôt reposés, nous partirons à la recherche de la mine dénommée « Trop d'or ».

« Trop d'or » est le ruisseau fabuleux dont rêvent tous les durs-à-cuire, où l'or, prétendent-ils, est tellement abon-

dant que, pour pouvoir le laver, il faut d'abord mettre du sable dans les conduites en bois. Mais les quelques jours de repos préliminaires à la recherche de cet Eldorado amenèrent un léger changement dans leurs projets en la personne de certain Suédois appelé Ans Handerson.

Ans Handerson avait travaillé comme manœuvre pendant tout l'été à Miller Creek, de l'autre côté de Sixty-Mile, puis, l'hiver approchant, venait faire un tour sur le Bonanza, entraîné comme beaucoup d'autres sur les remous de la vague d'or qui balayait le pays. Grand et maigre, il possédait de longs bras, comme un homme préhistorique, et des mains larges comme des assiettes, noueuses et déformées par le travail, avec de grosses jointures. Lent de paroles et de mouvements, il avait les cheveux d'un jaune clair, et ses yeux d'un bleu pâle semblaient remplis d'un rêve éternel dont nul ne connaissait la nature, lui-même moins que tout autre.

Peut-être cette apparence de rêverie immortelle provenait-elle simplement d'une suprême innocence. Telle était du moins l'opinion des hommes ordinaires sur son compte, et il n'entrait rien d'extraordinaire dans la composition de Bill ni de Kink.

Les deux associés, après une journée passée en visites et bavardages, se retrouvèrent le soir dans le local provisoire du ***Monte-Carlo,*** vaste tente où les chercheurs d'or se reposaient et buvaient du whisky à un dollar le verre. La seule monnaie courante était la poudre d'or et l'établissement prélevant le « coup-de-pouce », une consommation coûtait en réalité plus d'un dollar. Bill et Kink s'abstenaient de boire, pour la bonne raison que leur sac unique et commun n'était

pas de force à soutenir de nombreuses excursions sur la balance.

— Dis donc Bill, je suis en train d'amorcer un cheechacko pour un sac de farine, annonça joyeusement Kink.

Bill parut intéressé et content. Les vivres étaient rares, et ils ne possédaient pas de provisions en excès pour se mettre en quête de la mine « Trop d'or ».

— La farine coûte un dollar la livre, répondit-il. Comment comptes-tu t'y prendre pour réussir ?

— En lui persuadant de prendre un intérêt de moitié dans notre concession, répondit Kink.

— Quelle concession ? demanda Bill, surpris.

Puis se rappelant la réserve marquée par lui pour les Suédois, il fit :

— Oh ! et ajouta au bout d'un instant : – À ta place, je me montrerais moins rapiat. Donne-lui toute la concession pendant que tu y es, et ouvre largement la main. Bill hocha négativement la tête :

— Si j'agissais ainsi, il prendrait peur et se sauverait. Je lui laisse entendre que le terrain passe pour riche et que nous désirons en céder la moitié tout simplement parce que nous nous trouvons terriblement à court de vivres. Une fois le marché conclu, nous pourrons lui faire cadeau de toute la boutique !

— Si personne n'a dédaigné notre affiche, objecta Bill, bien qu'évidemment charmé par la perspective d'échanger la mine contre un sac de farine.

— On l'a parfaitement remarquée, affirma Kink. Telle quelle, elle porte le n° 24. Les cheechackos ont pris la chose au sérieux : ils se sont mis à marquer au-delà de notre concession, et ont déjà retenu jusque de l'autre côté de la crête. Je causais tout à l'heure avec l'un d'eux qui en revenait et se plaignait de crampes dans les jambes.

Ce fut alors, et pour la première fois, qu'ils entendirent la voix lente et hésitante d'Ans Handerson.

— Oui, l'endroit me plaît, disait-il au tenancier du bar. Je compte prendre une concession.

Les deux compères échangèrent un clin d'œil et, au bout de quelques minutes, un Suédois surpris et enchanté buvait du mauvais whisky avec deux inconnus au cœur endurci. Mais lui-même possédait une tête encore plus dure que leurs cœurs. Le sac des amis opéra de fréquents voyages sur la balance ; où les yeux de Kink le suivaient avec sollicitude, et malgré tout, Ans ne se dégelait point. Dans ses yeux d'un bleu pâle comme les mers estivales montaient et flambaient d'immortelles rêveries, inspirées par les histoires de pleines bâtées d'or qu'il entendait raconter, plutôt que par le whisky qu'il ingurgitait avec une facilité étonnante.

Les associés étaient au désespoir, malgré leur affectation de jovialité bavarde et tapageuse.

— Ne faites pas attention à moi, mon ami, dit Bill en hoquetant, une main posée sur l'épaule d'Ans Handerson. Prenez un autre verre. Nous étions précisément en train de célébrer l'anniversaire de Kink, que voilà. C'est mon associé, Kink, Kink Mitchell. Et serais-je indiscret de vous demander votre nom ?

Satisfait sur ce point, il lança une claque retentissante sur le dos de Kink, et celui-ci affecta un pudique embarras à se trouver ainsi pour le moment le point de mire des buveurs tandis qu'Ans Handerson, apparemment enchanté, les invitait à prendre un verre avec lui.

C'était la première tournée qu'il payait, et ce fut aussi la dernière, jusqu'au moment où le jeu changea et où cette âme circonspecte se sentit poussée à une prodigalité sans frein. Toutefois, pour payer les consommations, il exhiba un sac de sa mine florissante.

— Il n'y a pas moins de huit cents dollars là-dedans, calcula Kink à l'œil de lynx : et réconforté par cette vue il saisit la première occasion d'engager une conversation à part avec Bidwell, le propriétaire du mauvais whisky et de la tente.

— Voici mon sac, Bidwell, dit-il avec l'intimité assurée d'un vétéran parlant à un autre. Pèse-moi ça et verses-y cinquante dollars de poudre pour une journée ou un peu plus ou moins, et nous serons tes bons amis, Bill et moi.

Désormais les voyages du sac à la balance se firent plus fréquents et la célébration de l'anniversaire de Kink devint tout à fait joviale. Lui-même essaya d'entonner la vieille chanson ***Le jus du fruit défendu,*** mais, incapable de continuer, il noya son embarras dans une nouvelle tournée. Bill et lui étaient déjà probablement ivres quand les paupières d'Ans Handerson firent mine de s'alourdir et sa langue de se délier.

Bill devint affectueux, puis se laissa aller à des confidences. Il raconta ses ennuis et sa déveine au bistro et au monde en général, et à Ans Handerson en particulier. Il

n'avait pas besoin d'un talent de comédien pour jouer ce rôle : le mauvais whisky y suppléait.

Il réussit à éprouver un très réel chagrin pour lui-même et pour Kink, et versa des larmes sincères en racontant comment son associé et lui songeaient à vendre une demi-part dans un bon terrain minier simplement parce qu'ils se trouvaient à court de vivres.

Les yeux d'Ans Handerson brillaient d'une lueur profonde quand il demanda :

— À quel prix ?

Bill et Kink n'ayant pas entendu, il dut répéter la question. Les voyant assez mal disposé, il devint plus pressant ; tout en se balançant en avant et en arrière, il se tenait au comptoir et écoutait de toutes ses oreilles tandis qu'ils causaient à part, discutant s'ils devaient vendre ou non, et se chamaillant en murmures sur le prix qu'ils demanderaient.

— Deux cent cinquante dollars ! dit enfin Bill. Mais… hic !… je crois bien que… hoc !… nous ne sommes pas décidés à vendre.

— Vous faites diantrement bien, si vous me permettez de vous donner mon humble avis, remarqua Bidwell.

— Oui, vraiment, ajouta Kink. Nous ne sommes pas ici pour faire des aumônes ni des libéralités à des Suédois ni à des Blancs.

— Je crois que nous ferions bien de prendre encore un verre, hoqueta Ans Handerson, essayant de créer une adroite diversion en attendant une occasion propice.

Et par la suite, son sac commença de faire la navette entre sa poche et la balance ; il cherchait évidemment à provoquer l'occasion.

Bill et Kink se tenaient sur la réserve, mais ils finirent par céder à ses amabilités. Sur quoi lui-même redevint timide et prit à part le cabaretier pour lui demander :

— Penses-tu que ces types-là soient honnêtes ?

— Pour sûr, répondit cordialement Bidwell. Je les connais depuis des années. Ce sont de vieux durs-à-cuire. Quand ils vendent une mine, c'est bien une mine qu'ils vendent. Ils ne sont pas des marchands de vent.

— Je suis décidé à acheter, dit Ans Handerson en se rapprochant d'un pas chancelant.

Maintenant, plus absorbé que jamais dans son rêve, il proclamait qu'il voulait toute la mine ou rien. Cette prétention affligea profondément Bill, qui se mit à déblatérer contre la rapacité des cheechackos et des Suédois ; mais il s'assoupissait entre deux périodes : sa voix s'atténuait en gargouillements et sa tête s'abaissait sur sa poitrine. Cependant, chaque fois que le réveillait un coup de coude de Kink ou de Bidwell, il lançait une nouvelle bordée de railleries et d'insultes.

Ans Handerson restait calme en dépit de tout. Chaque insulte ajoutait à la valeur de la mine. Cette désagréable répugnance à vendre lui faisait l'effet d'une magnifique réclame, et il éprouva un immense soulagement quand Bill s'affaissa sur le plancher et se mit à ronfler, lui laissant la liberté de s'occuper de l'autre associé moins intraitable.

Kink, bien que faisant un triste mathématicien, était plus facile à convaincre. Tout en pleurant de regret, il consentait à vendre une moitié de la mine pour deux cent cinquante dollars ou la mine tout entière pour sept cent cinquante. Ans Handerson et Bidwell essayèrent en vain de rectifier ses notions erronées sur les fractions : ce fut en pure perte. Il inonda de ses pleurs le comptoir et leurs épaules, mais ce flot de larmes ne parvint pas à modifier son opinion que si une moitié de mine valait deux cent cinquante dollars, les deux moitiés valaient trois fois autant.

À la fin – et Bidwell lui-même ne conserva qu'un vague souvenir de la façon dont cette nuit s'était achevée –, un acte de vente fut rédigé, d'après lequel Bill Rader et Charles Mitchell cédaient tous leurs droits et titres de propriété sur la mine 24 Eldorado, car tel était le nom dont le ruisseau avait été affublé par quelque cheechacko optimiste.

Quand Kink eut signé, il fallut les efforts réunis des trois autres pour réveiller Bill. La plume en main, il se balança longuement au-dessus du document, et à chaque oscillation en avant et en arrière, une vision dorée et merveilleuse flambait puis s'effaçait dans les yeux d'Ans Handerson.

Lorsqu'enfin celui-ci eut apposé sa précieuse signature et payé son acquisition en poudre d'or, il poussa un grand soupir puis s'affaissa sous la table pour y dormir, et se plonger jusqu'au matin dans des rêves immortels.

Mais le jour lui parut gris et froid. Il se sentait mal à l'aise. Son premier geste, inconscient et automatique, fut de tâter son sac à poudre d'or, dont la légèreté l'alarma. Puis, peu à peu, les souvenirs de la nuit se pressèrent dans sa cervelle. Des voix rudes l'inquiétaient. Il ouvrit les yeux et regarda de dessous la table. Un couple de clients levés de

bonne heure, ou plutôt d'hommes qui avaient voyagé toute la nuit sur la piste, vociféraient leurs opinions sur le manque absolu de valeur du ruisseau de l'Eldorado.

Ans Handerson prit peur, fouilla dans sa poche et trouva l'acte de vente de la mine 24 de l'Eldorado.

Dix minutes après, Bill et Kink, profondément endormis et enroulés dans leurs couvertures, furent éveillés par un Suédois aux yeux égarés, qui prétendait les forcer à reprendre un bout de papier gribouillé et couvert de taches.

— Je veux reprendre mon argent ! baragouinait-il. Je veux reprendre mon argent !

Il avait des larmes dans les yeux et dans la gorge, et elles lui coulèrent sur les joues quand il s'agenouilla devant eux pour les prier et les supplier.

Mais Bill et Kink ne riaient pas. Ils auraient pu avoir le cœur plus dur.

— C'est bien la première fois que j'entends un homme pleurnicher à propos d'une vente de mine, déclara Bill. Et je dois le dire, la chose est trop extraordinaire pour que je la prenne au sérieux.

— Je suis du même avis, confirma Kink. Les achats de mines sont comme les achats de chevaux.

Leur étonnement était sincère. Incapables eux-mêmes de pleurnicher à propos d'un marché, ils ne pouvaient comprendre cette conduite chez un autre homme.

— Pauvre diable de cheechacko ! murmura Bill en regardant le Suédois éploré disparaître sur la piste.

— Tout de même, ce n'est pas ici la mine « Trop d'Or » ! dit Kink en riant.

Et avant la fin du jour, après avoir acheté de la farine et du lard à des prix exorbitants avec la poudre d'or d'Ans Handerson, ils disparurent par-dessus la crête dans la direction des ruisseaux situés entre le Klondike et la Rivière indienne.

Trois mois après ils reparaissaient sur la crête au milieu d'une tempête de neige, et descendaient la piste menant à la mine 24 Eldorado. Ils ne la cherchaient pas, et avaient pris cette piste au hasard. À travers les tourbillons blancs ils ne virent pas grand-chose avant d'avoir mis le pied sur la concession même.

À ce moment le temps s'éclaircit un peu, et ils aperçurent un monticule de déblais surmonté d'un treuil qu'actionnait un homme : un autre individu, silhouette étrangement familière, remplissait une bâtée de sable fraîchement extrait. Celui-ci avait de grandes mains et des cheveux d'or pâle. Au moment où ils approchaient, il s'en alla vers la cabane avec sa bâtée. Il ne portait pas de chapeau, et la neige qui lui tombait dans le cou expliquait sa fuite.

Bill et Kink le suivirent et le retrouvèrent dans la cabane agenouillé près du poêle, et lavant sa bâtée de sable dans un baquet d'eau.

Occupé comme il l'était, il avait simplement remarqué l'entrée de deux individus dans sa cabane, sans les examiner en détail. Debout à côté de lui, ils le regardaient faire. Il imprima adroitement à la bâtée un mouvement circulaire, s'arrêtant une fois ou deux pour enlever les plus gros mor-

ceaux de gravier avec ses doigts. L'eau était trouble, et comme la bâtée du baquet y était en plongée, ils n'en pouvaient voir le contenu.

Soudain il sortit la bâtée du récipient et vida d'un seul coup l'eau qu'il contenait. Une masse jaune, pareille à du beurre dans une baratte, resta au fond.

Bill avala sa salive. Jamais de sa vie il n'avait rêvé d'une bâtée aussi riche.

— C'est une épaisse couche, mon ami, dit une voix enrouée. Pour combien penses-tu qu'il y ait dans tout le tas que voilà ?

Ans Handerson répondit sans lever les yeux :

— Je crois qu'il y en a cinquante onces.

— Vous devez être fabuleusement riche, hein ?

Toujours la tête baissée et occupé à enlever les dernières particules de matières étrangères, Ans Handerson répondit néanmoins :

— Je crois valoir maintenant cinq cent mille dollars !

— Zut alors ! s'exclama Bill, mais d'un ton respectueux.

— Tu as raison, Bill : zut, alors ! répéta Kink.

Ils sortirent et refermèrent la porte derrière eux.

LA TOISON D'OR[2]

Au printemps de 1897, la famille Tarwater subissait des troubles domestiques. Le grand-père Tarwater, après dix années de tranquillité et de parfaite soumission, venait de se déchaîner à nouveau. Cette fois il avait contracté la fièvre du Klondike. Chez lui, le premier et invariable symptôme des crises de cet ordre consistait en une chanson… toujours la même, bien qu'il ne s'en rappelât que trois vers du premier couplet. La famille comprenait alors que les pieds lui démangeaient et que sa vieille toquade s'agitait dans son cerveau quand il élevait sa voix rude et fêlée, devenue aiguë, et entonnait :

Comme Argus[3] dans les temps anciens,

Nous quittons la Grèce moderne

Toum, toum, toum, toum, toum, toum ! toum-toum

Pour conquérir la Toison d'or !

---

[2] *Like Argus in the ancient time*.

[3] Argus : nom de l'homme qui construisit le navire *Argo,* sur lequel il s'embarqua avec Jason et ses cinquante-quatre compagnons pour la Colchide, afin d'y reconquérir la Toison d'or vers 1283 avant Jésus-Christ.

Dix années auparavant, pris d'un désir ardent d'aller prospecter l'or en Patagonie, il avait rabâché ce même refrain. Ses proches avaient réussi à empêcher son départ, mais non sans de sérieuses difficultés. Tous les autres moyens ayant échoué ils l'avaient menacé d'obtenir, par l'entremise des hommes de loi, les certificats nécessaires pour l'enfermer dans un asile d'aliénés : solution assez raisonnable envers un homme qui, un quart de siècle auparavant, avait dissipé en spéculations tous ses biens, à part dix maigres arpents dans un district californien et, depuis, n'avait guère déployé de plus grande perspicacité dans les affaires.

L'intervention des hommes de loi produisit à John Tarwater l'effet d'un sinapisme à la moutarde. À ses yeux, ils représentaient la corporation qui, plus que tout autre, s'était chargée de le dépouiller de ses vastes propriétés. La seule perspective d'un remède aussi énergique suffit pour le guérir et il eut tôt fait de prouver sa lucidité d'esprit en consentant à abandonner le projet de se rendre en Patagonie.

Ensuite il démontra à quel degré atteignait réellement sa folie en faisant donation à sa famille, sans même qu'on le lui demandât, des dix arpents qui lui restaient, y compris la maison, le moulin, la grange et les dépendances. Il y joignit les huit cents dollars en banque, péniblement sauvés du naufrage de sa fortune.

Cette fois, la famille ne jugea point utile de le menacer de l'asile ; c'eût été en effet détruire la validité de la donation.

— Le grand-père retombe sûrement en enfance, dit Mary, sa fille aînée, grand-mère elle-même, quand il cessa de fumer.

Le vieux Tarwater ne conserva pour lui qu'un attelage de vieux chevaux, un tape-cul de montagne, et sa chambre dans la maison encombrée. Puis, déclarant qu'il ne voulait devoir d'obligation à personne, il entreprit par contrat de transporter le courrier des États-Unis, deux fois la semaine, de Kelterville, sur le mont Tarwater, à Vieil Almaden, mine de mercure, exploitée à intervalles irréguliers dans les hauts pâturages. Avec ses vieux chevaux, les deux tournées hebdomadaires lui prenaient tout son temps. Et pendant dix ans, par le beau temps et par la pluie, il ne manqua jamais un voyage, pas plus qu'il ne négligea de payer à Mary sa pension à la fin de chaque semaine. Il avait tenu à cette pension, lors de sa convalescence après la fièvre de Patagonie et il la payait strictement bien que, pour y parvenir, il eût dû renoncer au tabac.

— Bah ! confiait-il à la roue en ruine du vieux moulin Tarwater que lui-même avait construit avec les arbres abattus sur place et qui avait moulu du froment pour les premiers colons. Bah ! Tant que je pourrai me suffire on ne me mettra pas à la ferme des pauvres. Et, comme je ne possède pas un sou à mon nom, il y a des chances pour que les gens de loi me laissent désormais en paix.

Et précisément en raison même de cette sage façon d'agir, on tenait John Tarwater pour un type légèrement timbré. Pour la première fois, en 1849, il avait lancé sa chanson de ***Comme Argus dans les anciens temps ;*** il avait alors vingt-deux ans. Saisi d'un accès aigu de la fièvre de Californie, il avait vendu deux cent quarante arpents dans le Michigan, dont quarante tout défrichés, pour le prix de quatre paires de bœufs et un chariot, puis s'était mis en route à travers les Plaines.

— Nous tournâmes à Fort Hall, et tandis que les émigrés de l'Oregon partaient vers le Nord, nous descendîmes vers la Californie. Ainsi terminait-il le récit de ce pénible voyage. Bill Ping et moi prenions au lasso les ours grizzlis parmi les broussailles du marais de la Cache, dans la vallée du Sacramento.

Après nombre d'années passées au dur labeur des mines, le pécule glané dans les placers de la Merced lui avait permis de satisfaire son amour pour la terre et de se fixer dans le district de la Sonoma.

Pendant dix ans, tandis qu'il transportait le courrier dans toute la commune de Tarwater, la vallée Tarwater et sur la montagne Tarwater, parmi toutes ces terres dont la plupart lui avaient appartenu, il ne cessa de rêver au moyen de les reconquérir avant sa mort. Et redressant plus que jamais sa grande carcasse maigre, des lueurs bleues dans ses petits yeux rapprochés, il lançait de nouveau sa vieille chanson.

— Ça le reprend ! Vous l'entendez ? disait William Tarwater.

— Il déménage ! remarqua en riant Harris Topping, journalier, mari d'Annie Tarwater et père de ses neuf enfants.

La porte de la cuisine s'ouvrit et livra passage au vieillard qui revenait de donner l'avoine à ses chevaux. Il ne chantait plus, mais sa fille Mary, de méchante humeur parce qu'elle s'était brûlée à une main et que l'estomac d'un de ses petits-fils digérait mal le lait de vache coupé d'eau, lui lança :

— Voyons, père, tu n'es plus d'âge à partir pour le Klondike ou je ne sais dans quel pays lointain. Et à quoi te sert de toujours chanter ainsi ?

Tarwater répondit sans se fâcher :

— Je te parie pourtant que si je vais au Klondike, j'y ramasse assez d'or pour racheter tout le domaine Tarwater.

— Espèce de vieux fou ! appuya Annie.

— Tu ne pourrais le racheter à moins de trois cent mille dollars au bas mot, observa William, pour tâcher de le vexer.

— Eh bien, je ramasserais trois cent mille dollars et davantage, si seulement je me trouvais sur place, répliqua le vieillard d'un ton calme.

— Dieu merci, tu ne peux y aller à pied, s'écria Mary, car tu partirais, je le sais bien. Mais la traversée de l'Océan coûte de l'argent.

— J'en possédais, dit humblement son père.

— Eh bien, puisque maintenant tu n'en as point, n'y pense plus, conseilla William. Ce temps-là est révolu et tu ne prendras plus de grizzlis au lasso avec Bill Ping. Il n'y a plus d'ours.

— Tout de même…

Mary l'interrompit. Saisissant sur la table la gazette du jour, elle l'agita furieusement sous le nez de son père.

— Regarde un peu ce qu'ils disent, les gens de là-bas ! Seuls les hommes jeunes et vigoureux peuvent affronter le Klondike. Ce pays est pire que le pôle Nord. Quantité des

leurs y sont morts. Tiens, vois leurs portraits. Tu as quarante ans de plus que le plus vieux d'entre eux.

John Tarwater regarda bien, mais ses yeux s'égarèrent vers d'autres photographies.

— Ah ! voici les pépites qu'ils ont ramenées, dit-il. Je connais l'or pour en avoir moi-même déterré pour vingt mille dollars de la Merced ! J'en aurais tiré cent mille sans cet orage qui emporta ma digue. Ah ! si seulement je parvenais au Klondike.

— Il est fou à lier ! ricana William pour l'édification des autres.

— Une belle façon de parler à ton père, lui reprocha doucement le vieillard. Le mien aurait enlevé la peau de mes fesses à coups de bâton si je lui avais parlé ainsi.

— Mais vous êtes fou, mon père… commença William.

— Tu dois avoir raison, mon fils. C'est parce qu'il n'était pas fou que mon père aurait agi de la sorte.

— Le vieux a sans doute lu un article de magazine sur les gens qui ont fait fortune à plus de quarante ans, plaisanta Annie.

— Et pourquoi pas, ma fille ? Un homme de plus de soixante-dix ans ne peut-il refaire sa fortune ? J'ai eu mes soixante-dix ans cette année et si seulement je pouvais arriver au Klondike…

— Vous n'y mettrez jamais les pieds, trancha Mary.

— En ce cas, soupira-t-il, je ferais aussi bien d'aller me coucher.

Il se dressa, grand et maigre, avec ses gros os et ses muscles noueux : ruine imposante, surmontée de la neige immaculée de ses cheveux broussailleux et de ses favoris blancs. Il gagna la porte, l'ouvrit, poussa un soupir et se retourna pour regarder les siens.

— Tout de même, murmura-t-il plaintivement, la plante des pieds me démange terriblement.

Le lendemain, bien avant le lever de la maisonnée, après avoir soigné et harnaché ses chevaux à la lueur de la lanterne, préparé et avalé son déjeuner à la clarté de la lampe, le vieux Tarwater descendait la vallée qui portait son nom sur la route de Kelterville. On aurait pu remarquer deux faits anormaux dans ce voyage qu'il exécutait pour la mille quarantième fois depuis qu'il assurait l'entreprise du courrier. Au lieu de continuer sur Kelterville, il prit la grande route vers Santa Rosa et, circonstance plus extraordinaire encore, entre ses pieds se trouvait un paquet enveloppé de papier et renfermant son unique complet noir présentable, que depuis longtemps Mary l'empêchait de porter, non à cause d'une usure trop avancée, mais – le vieux l'avait bien deviné – parce qu'elle le trouvait assez propre pour le lui mettre sur son lit de mort.

Sitôt arrivé à Santa Rosa, il vendit le vêtement à un fripier pour deux dollars et demi. Du même commerçant empressé, il reçut quatre dollars en échange de l'alliance de sa défunte épouse. Il se défit de l'attelage et de la voiture pour soixante-quinze dollars, dont il toucha seulement vingt-cinq en numéraire.

Il rencontra par hasard, dans la rue, Alton Granger à qui il avait prêté dix dollars en 74. Il ne lui en avait jamais reparlé depuis ; il rappela cette vétille à Alton Granger, qui la ré-

gla sur-le-champ. Ensuite, de tous ceux qu'il se fût le moins attendu à trouver en fonds, il tomba sur l'ivrogne officiel de la ville, à qui dans les temps prospères il avait offert plus d'une tournée. Il en profita pour lui emprunter un dollar.

Enfin, il prit le train de l'après-midi pour San Francisco.

Une douzaine de jours plus tard, chargé d'un sac de toile à moitié plein de couvertures et de vieilles nippes il débarquait sur le rivage de Dyea, au plus fort de la grande ruée du Klondike. Il y régnait un tel tumulte qu'on s'y serait cru parmi des aliénés. Dix mille tonnes de bagages l'encombraient et deux fois autant d'hommes se débattaient contre des monceaux de ballots ou discutaient à leur sujet. Le prix du transport à dos d'Indien, par le Chilcoot jusqu'au lac Linderman, venait de sauter de seize à trente cents la livre, soit à six cents dollars la tonne. Et l'hiver du Cercle arctique menaçait… Tous s'en rendaient compte et songeaient que bien peu d'entre eux parviendraient à franchir les défilés. Les autres seraient contraints d'hiverner sur place pour attendre le printemps et le dégel.

Telle se présentait la situation quand le vieux John Tarwater aborda sur la grève ; sans perdre de temps, il la traversa et s'engagea sur la piste qui menait au Chilcoot, fredonnant sa vieille chanson. La question du transport de l'équipement ne le préoccupait pas, pour la bonne raison qu'il n'en possédait point. Cette nuit-là, il dormit sur le plateau à cinq miles en amont de Dyea. À partir de cet endroit, la navigation devient impossible car le fleuve, en amont, se transforme en un tumultueux torrent de montagne, s'élançant hors d'une sombre gorge.

Le lendemain, de bon matin, Tarwater remarqua un petit homme qui ne pesait certainement pas plus de cent livres

et qui trébuchait sous le poids d'un sac de cinquante kilos de farine attaché sur son dos. Il vit ensuite l'homme dégringoler d'une passerelle en rondins, tomber à plat ventre dans une anse paisible et commencer de se noyer dans deux pieds d'eau, non que cet individu souhaitât la mort, mais la farine, pesant autant que lui-même, ne lui permettait pas de se relever.

— Je vous remercie, mon vieux, dit-il à Tarwater quand celui-ci l'eut sorti de l'eau et traîné sur le rivage.

Tandis qu'il délaçait ses souliers pour en vider l'eau, tous deux bavardèrent un peu. Enfin l'homme offrit à son sauveur une pièce d'or de dix dollars.

Le vieillard secoua la tête, en frissonnant, car l'eau glacée l'avait mouillé jusqu'aux genoux.

— Non, merci. Toutefois, j'avoue que j'accepterais volontiers de partager avec vous un repas amical.

— Vous n'avez pas déjeuné ? s'enquit, avec un coup d'œil de curiosité le petit homme qui se nommait Anson, et dépassait la quarantaine.

— Non ! répondit Tarwater.

— Où est votre équipement ? En avant ?

— J'en ai pas.

— Vous espérez acheter votre croûte à l'intérieur ?

— Pas le sou pour la payer, l'ami. Mais cela n'a pas autant d'importance qu'un déjeuner bien chaud tout de suite.

Au campement d'Anson, à un kilomètre de là, Tarwater vit un mince jeune homme d'une trentaine d'année, qui pes-

tait en essayant de faire flamber du saule mouillé. Cet individu, répondant au nom de Charles, reporta sa mauvaise humeur sur Tarwater. Sans se formaliser, celui-ci s'occupa gaiement du feu : profitant de la brise froide du matin, il provoqua un appel d'air en déplaçant des pierres que l'autre avait stupidement posées à contre-sens ; bientôt il y eut moins de fumée et la flamme monta.

Le troisième membre de l'association, Bill Wilson, ou le Grand Bill, comme l'appelaient les autres, arriva bientôt avec une charge de cent quarante livres. Charles prépara ce que Tarwater considéra comme un très piètre repas : la bouillie de maïs, à moitié cuite, avait attaché, le bacon était carbonisé ; quant au café, mieux valait n'en point parler.

Aussitôt leur ration dévorée, les trois compagnons empoignèrent leurs courroies vides et retournèrent à leur dernier bivouac, à quinze cents mètres en arrière, où se trouvait le reste de leur bagage.

De son côté, Tarwater s'affairait. Il lava la batterie de cuisine, répara une courroie déchirée, aiguisa le couperet et la hache, puis refit le paquet des pioches et des pelles pour le rendre plus commode à porter.

Pendant le rapide repas, il avait été particulièrement frappé de l'espèce de crainte qu'Anson et le Grand Bill manifestaient envers Charles. Dans le courant de la matinée, à un moment où Anson reprenait haleine après le transport d'une autre charge de cent livres, il lui fit adroitement part de son impression.

— Voici, expliqua Anson, nous nous sommes partagés la direction. Chacun sa spécialité. Moi je suis charpentier. Quand nous arriverons au lac Linderman, une fois les arbres

abattus et débités en planches, c'est moi qui dirigerai la construction du bateau. Le Grand Bill est bûcheron et mineur ; à lui de régler l'abattage, puis les travaux miniers.

« La plus grosse part de notre équipement est en avant. Nous nous sommes presque ruinés à payer les Indiens pour nous le porter en haut du Chilcoot. Notre quatrième associé s'y trouve déjà et le descend tout seul sur l'autre versant. Marin de son métier, il s'appelle Liverpool. Dès que le bateau sera prêt, il en deviendra le patron pour passer les lacs et les rapides jusqu'au Klondike.

— Et Charles ?… ce M. Crayton, demanda Tarwater, quelle peut bien être sa spécialité ?

— Lui, c'est notre homme d'affaires. Quand il s'agit d'organisation, nous nous adressons à lui.

— Hum, médita Tarwater, vous avez de la chance de réunir dans une seule société un pareil bouquet de spécialistes.

— Plus que de la chance, appuya Anson, étant donné que seul le hasard nous a fait nous rencontrer. Chacun de nous est parti seul de San Francisco. Nous avons lié connaissance sur le bateau et nous sommes associés… Ah ! Je file à présent. Charles serait capable de se mettre en colère et de dire que je ne porte pas ma part. Tout de même, un homme de cent livres ne peut en charrier autant qu'un de cent soixante.

Dès son premier voyage, Charles remarqua les résultats de l'expérience du vieillard.

— Restez ici, lui dit-il, et cuisinez-nous quelque chose pour dîner.

Et Tarwater prépara un dîner digne de ce nom, nettoya les ustensiles, fit pour le souper un porc aux haricots succulent avec des galettes cuites dans une poêle, si réussies que les trois compères faillirent s'en donner une indigestion.

Le ménage terminé, il coupa du menu bois et des copeaux afin d'obtenir rapidement du feu le lendemain matin pour le déjeuner. Ayant enseigné à Anson une recette précieuse pour un piéton, il chanta ***Comme Argus dans les anciens temps*** et raconta des histoires sur la grande émigration de Quarante-neuf à travers les Plaines.

— Ma foi, voici le premier campement un peu gai et cordial depuis notre débarquement, déclara le Grand Bill, au moment où, sa pipe dûment vidée, il commençait à retirer ses souliers avant de s'étendre.

— J'ai comme qui dirait arrangé les affaires, hein les gars ? demanda Tarwater souriant.

Ils en convinrent.

— Eh bien, je vais vous faire une proposition. Vous la rejetterez si bon vous semble, mais je vous prie de l'écouter. Vous êtes pressés d'arriver là-bas avant la prise des glaces. Or, l'un de vous perd à cuisiner le temps qu'il pourrait employer au portage. Si je faisais votre popote, vous avanceriez plus vite. De plus la nourriture serait meilleure et votre rendement aussi, par conséquent. Entre-temps, je pourrais porter moi-même un bon morceau, oui, monsieur, un bon morceau.

Le Grand Bill et Anson inclinaient déjà la tête en signe de consentement, quand Charles les arrêta.

— Qu'attendez-vous de nous en échange ? demanda-t-il.

— Oh ! je le laisse à votre appréciation.

— Ce n'est pas ainsi qu'on traite une affaire, observa sèchement Charles. Vous nous présentez une proposition, allez jusqu'au bout.

— Eh bien, en retour…

— Vous espérez que nous vous nourrissions tout l'hiver hein ? interrompit Charles.

— Non, môssieu, pas du tout. Mais j'estime que si vous me fournissiez mon passage dans votre bateau jusqu'au Klondike, ce serait régulier de votre part.

— Sans une once de provisions ! Arrivé là-bas vous mourrez de faim, mon vieux !

— J'ai déjà réussi pas mal longtemps à me nourrir assez bien, répliqua le vieillard, avec un clin d'œil amusé. J'ai septante ans et je n'ai pas encore crevé de faim.

— Signeriez-vous un papier par lequel vous vous engageriez à vous débrouiller sans nous dès l'arrivée à Dawson ? précisa l'homme d'affaires.

— Oh ! sûrement.

De nouveau, Charles arrêta les marques de satisfaction que ses deux associés montraient de cet arrangement.

— Autre chose, mon vieux. Nous sommes quatre, qui tous possédons droit de suffrage dans les questions de cet ordre. L'ami Liverpool est en avant avec le gros du bagage. Il a aussi son mot à dire.

— Quel genre d'homme est-ce ? s'inquiéta Tarwater.

— Un marin, assez mauvais coucheur, de caractère prompt et emporté.

— Un peu braillard, ajouta Anson.

— Ah ! celui-là, il sait engueuler les gens ! affirma le Grand Bill, mais il est régulier.

Anson l'approuva vivement.

— Eh bien, mes enfants, conclut Tarwater, je voulais venir en Californie et m'y voici. J'arriverai également au Klondike. Rien ne m'arrêtera en chemin, rien ! De plus, j'y déterrerai trois cent mille dollars. J'y suis bien décidé car j'ai besoin de cette somme. Le mauvais caractère de votre ami ne me gêne pas, si le gars est loyal. Je cours ma chance et je travaille avec vous jusqu'à ce que nous le rejoignions. Alors, s'il rejette mes propositions, tant pis ! Mais il ne pourra refuser de me prendre sur son bateau. À cause de l'imminence de la prise des glaces, il serait trop tard pour que je retrouve une occasion pareille. Et comme il faut que j'arrive au Klondike, il est absolument impossible qu'il dise « non ».

Le vieux John Tarwater s'avéra une personnalité remarquable sur une piste où pourtant l'exception constituait la règle. Des milliers d'hommes, chacun coltinant une demi-tonne de bagage et refaisant vingt fois chaque mile de la piste, parvinrent tous à le connaître et à le saluer du nom de « Père Noël ».

Tout en trimant, il lançait à tout instant sa chanson, d'une voix aigrelette d'ancêtre. Aucun de ses trois compagnons n'eût pu trouver à redire à son travail. À la vérité, ses articulations jouaient mal, elles craquaient et grinçaient à chaque mouvement. Il se déplaçait lentement, mais il ne s'arrêtait pas.

Le dernier à se glisser dans ses couvertures, il était le premier levé au matin, si bien que les autres avaient leur café chaud avant la tournée de portage précédant le déjeuner. Entre les repas, il savait s'arranger pour faire lui-même quelques voyages. Mais il lui fallait se limiter à des charges de soixante livres. Il arrivait à soixante-quinze avec peine. Une fois qu'il avait essayé de prendre quatre-vingt-dix livres, il s'effondra sur la piste et s'en ressentit pendant deux jours. Il trimait, le vieux Tarwater ! Proportionnellement à ses forces, personne n'en faisait plus que lui. Éperonnés par la menace de l'hiver imminent, affolés par le mirage de leurs rêves dorés, les hommes se dépensaient sans tenir compte de la fatigue et plusieurs tombaient en chemin. D'autres, prévoyant un échec, se faisaient sauter la cervelle. Certains devenaient fous. Quelques-uns encore, dans l'irritation causée par une série d'efforts surhumains, rompaient des associations, brisaient leurs liens d'amitié avec des hommes tout aussi bons qu'eux-mêmes et tout autant épuisés et affolés.

Trimer ! le vieux Tarwater leur faisait honte à tous, malgré ses articulations qui craquaient et une vilaine toux intermittente qui lui était venue.

Tard le soir et le matin de bonne heure, sur la piste ou au bivouac, on le voyait toujours occupé à quelque tâche, toujours prêt à répondre à un « Salut, Père Noël ! »

Parfois des porteurs épuisés appuyaient leur charge contre un tronc d'arbre ou un rocher près de l'endroit où le vieux en faisait autant et lui disaient :

— Pousse-nous ta chanson de 49, papa.

Quand d'une voix asthmatique Tarwater s'était prêté à leur désir, ils se redressaient sous leurs fardeaux, déclaraient

que cela leur remettait vraiment du cœur au ventre et poursuivaient leur route.

— Si jamais un homme a travaillé pour son passage et l'a gagné haut la main, confia le Grand Bill à ses compagnons, c'est bien notre vieux Sécot.

— Tu parles ! fit Anson. C'est pour nous une acquisition appréciable. Je ne serais pas du tout opposé à l'idée de le prendre comme associé régulier…

— Rien à faire ! s'écria Charles Crayton. Dès l'arrivée à Dawson, nous nous débarrassons de lui. Si nous le gardons, nous n'aurons plus qu'à l'enterrer. D'autre part, on annonce une famine et alors la moindre once de nourriture sera précieuse. Songez-y : tout le long du trajet nous devrons le nourrir sur notre approvisionnement. Si nous nous trouvons à court l'année prochaine, vous saurez pourquoi. Les vapeurs ne peuvent rien amener à Dawson avant la mi-juin, c'est-à-dire dans neuf mois…

— Bon, acquiesça Bill. Tu as mis dans l'affaire autant d'argent et de matériel que nous tous ensemble et tu as le droit de parler en conséquence.

— Et je parlerai, appuya Charles, de plus en plus irrité. Heureusement qu'il se trouve quelqu'un pour prévoir à votre place, sans quoi vous crèveriez tous de faim avec votre sentimentalité idiote. Je vous affirme que nous aurons la famine. J'ai étudié la situation. La farine montera à deux dollars la livre, ou à dix, et personne ne voudra en vendre. Souvenez-vous de mes paroles !

Par les plateaux caillouteux, le long du sombre cañon qui monte au camp du Mouton, sur les glaciers toujours traîtres jusqu'aux Balances et ensuite sur les rochers abrupts

et couverts de glace qu'il fallait grimper à quatre pattes, le vieux Tarwater cuisina, porta et chanta. Il déboucha du col du Chilcoot, par-delà la zone boisée, avec les premiers tourbillons de la neige automnale. Et ceux qui campaient, sans bois pour faire du feu, sur la lèvre amère du lac Cratère, entendirent dans l'obscurité une voix étrange entonner :

« Comme Argus dans les temps anciens,

Nous quittons la Grèce moderne

Toum, toum, toum, toum, toum, toum ! toum-toum

Pour conquérir la Toison d'or ! »

Alors, ils virent émerger de la bourrasque une haute silhouette efflanquée, aux favoris flottants dont la blancheur rivalisait avec celle de la neige, courbée sous sa charge de soixante livres d'ustensiles de campement.

Ils l'accueillirent du cri de : « Le Père Noël ! » puis tous l'acclamèrent en chœur : « Vive le Père Noël ! »

À deux miles du lac Cratère se trouve Camp-Heureux, ainsi nommé parce qu'il affleure à l'extrême limite de la zone boisée et qu'on peut de nouveau s'y réchauffer devant un feu. On peut à peine appeler bois le sapin nain qu'on y rencontre, car il n'est jamais parvenu à dresser ses branches à plus de deux pieds du sol et rampe en se ramifiant sous la mousse comme un tubercule.

Sur la piste qui menait au Camp-Heureux, sous un rayon du soleil qui ne s'était pas montré depuis une demi-douzaine de jours, le vieux Tarwater reposa son ballot contre un gros rocher pour reprendre haleine. Le chemin contournait ce rocher. Des hommes progressaient péniblement sous leurs far-

deaux pour revenir en clopinant, courroies flottantes, prendre une autre charge.

À deux reprises, le vieillard essaya de repartir, mais à chaque fois, se sentant mal assuré, il dut s'appuyer de nouveau, espérant recouvrer quelque force. À ce moment, de derrière le rocher lui parvint un échange d'exclamations de bienvenue ; il reconnut la voix de Charles Crayton et comprit qu'enfin il venait de joindre le jeune Liverpool. Immédiatement Charles entama la question affaires et Tarwater put entendre sans perdre un mot la description peu flatteuse que Charles faisait de lui. Il fut ensuite question de la proposition de Tarwater de les suivre à Dawson.

— En voilà une fichue combine ! s'exclama Liverpool. Un vieux grand-père de soixante-dix ans ! Pourquoi diable l'avoir laissé se cramponner à vous ? S'il se produit une famine, et ça m'en a tout l'air, nous aurons besoin de la moindre once de nos provisions. Nous les avons prévues pour quatre, mais pas pour cinq.

— C'est bon, répondit Charles. Le vieux cul-terreux est prêt à s'en remettre à ta décision. Tu n'as qu'à taper du pied et à lui refuser ton accord.

— Si je comprends bien, ce sera à moi de « vider » le vieux, alors que vous lui avez donné de l'espoir et avez profité de son travail sur la piste depuis Dyea.

— C'est un voyage difficile, Liverpool, et seuls s'en tireront les gaillards solides.

— Et à moi la sale corvée ! fit Liverpool, tandis que Tarwater, le cœur chaviré, tendait l'oreille.

— Ma foi, oui, dit Charles. C'est à toi de décider.

Alors le vieux Tarwater reprit courage : une tempête d'imprécations venait de se déchaîner où tonnaient des lambeaux de phrases :

« Bande de sales putois !… J'aime mieux vous voir crever !… Maintenant je suis fixé sur votre compte ! Le vieux paysan descendra le Yukon avec nous, tiens-toi-le pour dit, bon petit cœur !… Trimer ? Tu ne sais pas ce que c'est, mais je te l'apprendrai !… Je fiche tout le bazar en l'air et je vous plaque, si un de vous tente de le balancer !… Essayez de lui jouer un sale tour, et vous aurez affaire à moi. Ce jour-là, tout le tonnerre de Dieu vous tombera dessus en un seul bloc ! »

Tel fut, sur le vieillard, l'effet réconfortant des jurons de Liverpool, qu'il se redressa sans peine et poursuivit son chemin vers Camp-Heureux.

De Camp-Heureux au lac Long, du lac Long au lac Profond et du lac Profond au lac Linderman, avec l'ascension et la descente de l'énorme échine de cochon, se poursuivait l'exténuante course contre l'hiver. Désespérés, rompus de fatigue, des hommes pleuraient sur le bord de la piste. Mais l'hiver ne désarmait pas. La bise automnale cinglait ; entre de violentes averses et des bourrasques de neige toujours plus fréquentes, Tarwater et ses compagnons achevaient de réunir leurs bagages sur la rive.

De l'autre côté du lac, à un mile en amont d'un torrent, ils trouvèrent un boqueteau de sapins et y installèrent leur fosse à scier[4]. Là, sans prendre de repos, au moyen d'une

---

[4] *Saw pit :* Installation de fortune lorsqu'on ne dispose pas de tréteaux pour débiter les troncs en planches : on creuse une fosse

scie articulée[5], ils débitèrent les troncs en bois de charpente. À trois reprises, pendant le travail de nuit, Tarwater s'évanouit dans le trou. Ce qui ne le dispensait point de cuisiner pendant le jour et, dans l'intervalle, d'aider Anson à monter le bateau, au bord du torrent, au fur et à mesure qu'arrivaient les planches de bois vert.

Au matin les hommes après un repos insuffisant se tiraient à regret de leurs couvertures et, en chaussettes, devaient ramollir le cuir gelé de leurs souliers devant le feu que Tarwater prenait soin d'entretenir pour eux. Les bruits de famine s'amplifiaient toujours. Les derniers bateaux de vivres arrivés par la mer de Behring restaient en panne sur les bas-fonds de l'embouchure du Yukon à des centaines de miles au nord de Dawson.

À Dawson, le prix de la farine s'élevait à deux dollars la livre, mais personne ne voulait en vendre. Les rois du Bonanza et de l'Eldorado, riches à jeter l'argent par les fenêtres, quittaient le pays parce qu'ils n'y trouvaient pas de vivres à acheter. Les comités des mineurs réquisitionnaient tous les vivres et rationnaient strictement la population. Qui

---

sur laquelle on amène les arbres qu'on déplace ensuite sur des rouleaux. L'homme qui se trouve au-dessous effectue le travail le plus pénible : c'est lui qui coupe le bois – celui qui se trouve en haut se borne à relever la scie –, de plus il reçoit la sciure dans les yeux et elle se glisse entre ses vêtements et sa peau provoquant d'insupportables démangeaisons ; la neige, chassée par le vent, se rabat sur lui et il a continuellement les pieds dans la boue glaciale.

[5] ***Whip saw :*** C'est une scie articulée en tronçons de 6,10 m environ et terminée par des anneaux. Son maniement est assez pénible et délicat. (N. d. T.)

en dissimulait une seule once était abattu comme un chien. Une vingtaine de coupables avaient déjà été exécutés de cette façon.

Sous l'influence d'un surmenage auquel tant de jeunes hommes n'avaient pu résister, le vieux Tarwater commençait à capituler. Une toux terrible le secouait, ses camarades exténués dormaient d'un sommeil de plomb, sans quoi il les eût tenus éveillés les nuits entières. Il se sentait pris de frissons et devait se vêtir spécialement pour se coucher. Il emmaillotait alors son vieux squelette décharné de tous les vêtements qu'il possédait.

— S'il enfile tout maintenant qu'il ne fait pas plus de vingt au-dessus, qu'est-ce qu'il fera plus tard quand le thermomètre descendra à cinquante ou soixante au-dessous, disait le Grand Bill.

Ils halèrent leur esquif grossier le long du torrent et faillirent le fracasser une douzaine de fois avant de l'amener à l'aviron sur la rive sud du lac Linderman. Ils avaient décidé de le charger le lendemain matin et de commencer leur traversée scabreuse, le long de cinq cents miles de lacs et de rapides.

Le soir, au lieu de se coucher, le jeune Liverpool s'éloigna du campement. Quand il revint tous ses compagnons dormaient. Il réveilla Tarwater et lui parla à voix basse.

— Écoutez, grand-père, dit-il, vous avez droit au passage dans notre bateau et si quelqu'un l'a bien gagné, c'est vous. Mais vous n'êtes plus tout jeune et actuellement votre santé n'a rien de merveilleux. Si vous nous accompagnez vous allez claboter… Non, laissez-moi finir, grand-père. Le

prix du passage est monté à cinq cents dollars. Je me suis débrouillé pour dégoter un passager. C'est un fonctionnaire de l'Alaska qui doit absolument se rendre à son poste. Il offre jusqu'à six cents dollars pour venir avec nous. Pour le moment ce passage est votre propriété. Vous le lui cédez, vous empochez les six cents dollars et vous cinglez vers la Californie pendant qu'il en est encore temps. Vous serez à Dyea dans deux jours et une semaine après en Californie. Eh bien ?

Tarwater toussa et frissonna un moment avant de reprendre assez de souffle pour parler.

— Fiston, dit-il, écoute-moi. J'ai mené mes quatre paires de bœufs à travers les plaines en 49, sans perdre un seul d'entre eux. Maintenant c'est au Klondike que je vais. Rien ne pourra m'en empêcher. Je monterai dans ce bateau, avec toi, jusqu'au Klondike et je secouerai trois cent mille dollars des racines de la mousse. Dans ces conditions, je serais fou de vendre ma place. Je te remercie quand même, fiston.

Le marin tendit sa main avec élan et saisit celle du vieillard :

— Pardieu, grand-père, s'écria-t-il, vous réussirez. J'en suis convaincu !

Il considéra, avec un mépris évident, parmi les dormeurs, l'endroit où Charles Crayton ronflait dans sa barbe rousse.

— On n'en fait plus de votre trempe, grand-père !

Liverpool décida de risquer les rapides qui relient le Linderman au lac Bennett avec le bateau tout chargé. D'ordinaire, sur cette section, on halait les bateaux à vide et

on transportait leur cargaison à dos d'hommes. Mais le temps n'était plus de telles précautions.

— Débarquez, grand-père, ordonna Liverpool au moment où il se préparait à quitter la rive pour attaquer les rapides.

Le vieillard secoua sa tête blanche.

— Je reste avec l'équipement ! déclara-t-il. Comme tu sais, fiston, je vais au Klondike. Si je quitte le bateau, très vraisemblablement vous le perdrez.

— En tout cas, il est inutile de le surcharger, annonça Charles, et il sauta brusquement sur la rive au moment où le bateau s'en écartait.

— La prochaine fois, tu attendras mes ordres, lui cria Liverpool, tandis que le courant emportait l'esquif. Et il ne sera plus question de contourner à pied les rapides, tandis que nous perdrons un temps précieux à t'attendre.

Le trajet leur prit dix minutes par eau, mais Charles ne les rejoignit qu'au bout d'une demi-heure. Tandis qu'ils l'attendaient à l'entrée du lac Bennett ils eurent l'occasion de parler avec des mineurs qui revenaient.

Les bruits de famine semblaient plus inquiétants que jamais. La police montée du Nord-Ouest cantonnée au fond du lac Marsh, à l'endroit où les chercheurs d'or pénétraient sur le territoire canadien, en refusait l'entrée à tout homme n'amenant pas avec lui sept cents livres de vivres. À Dawson, un millier de mineurs avec leurs attelages de chiens n'attendaient que le gel pour s'en revenir sur la glace. Les sociétés commerciales d'alimentation ne pouvaient plus te-

nir leurs engagements. Des associés jouaient aux cartes à qui partirait et à qui resterait pour exploiter les claims.

— Voilà qui règle tout, fit Charles, quand il apprit la présence active de la police à la frontière. Mon vieux, vous feriez aussi bien de repartir maintenant.

— Embarque, commanda Liverpool. Nous allons au Klondike et le grand-père nous accompagne.

Une saute de vent leur fut favorable pour la descente du lac Bennett, grâce à la large voile confectionnée par Liverpool. Le grand poids des bagages leur garantissait une certaine stabilité, aussi le jeune homme ne se privait point de plaisanter aux instants critiques, comme il se doit quand on est un marin audacieux. En entrant dans le col du Caribou, ils profitèrent d'une nouvelle déviation du vent vers le Sud-Ouest pour descendre ce chenal qui mène aux lacs Tagish et Marsh. Mais ce fut par un coucher de soleil et un crépuscule de tempête qu'ils effectuèrent la traversée du Grand Bras des Vents ; ils y purent voir deux autres bateaux chavirer et disparaître.

Charles opinait pour passer la nuit à terre, mais Liverpool s'en tint à son idée et barra toute la longueur du Tagish en se guidant par le bruit des vagues sur les hauts-fonds et, à l'occasion, au moyen des feux allumés sur la rive par des argonautes plus timorés ou dont l'esquif s'était échoué.

Vers quatre heures du matin, il réveilla Charles.

Le vieux Tarwater qui grelottait et ne pouvait dormir l'entendit ordonner à Crayton de venir le retrouver à la barre et put suivre leur conversation qui fut plutôt un monologue.

— Écoute, ami Charles, et apprends à te taire, commença Liverpool. Je veux t'enfoncer ceci dans le crâne : il faut que le grand-père échappe à la police. Il passe avec nous. Quand elle examinera nos bagages, disons que le cinquième en appartient au vieux. Maintenant, tiens-toi cela pour dit. Que personne ne se dégonfle.

— Si tu crois que je vais me compromettre pour ce vieux paysan !… commença Charles avec indignation.

— Je n'ai que faire de tes réflexions, trancha Liverpool. Comprends-moi une fois pour toutes. Nous allons à un certain moment de l'après-midi passer devant le poste de la police ; il faut qu'il ne se produise aucune anicroche et un homme averti en vaut deux.

— Tu t'imagines alors…, insista Charles.

— Prends garde ! J'ignore ton intention et je ne tiens nullement à la connaître, mais je veux que tu saches la mienne. S'il se produit quelque accroc, si le grand-père est refoulé par la police, je repère le premier coin isolé et je t'y débarque avec moi. Et là, je t'administre une de ces volées dont tu te souviendras longtemps. Je ne compte pas te bousiller, mais je te laisserai à moitié mort.

— Voyons, que puis-je faire ? gémit Charles.

— Une seule chose, conclut Liverpool. Prie le Bon Dieu et demande-lui que le vieux échappe à la police. C'est tout. Retourne à tes couvertures.

Avant leur arrivée au lac Le Barge, la terre était couverte d'une couche de neige qui ne fondrait pas avant six mois ; ils ne pouvaient aborder à volonté, car le long des rives la glace commençait à se former.

À l’embouchure du fleuve, au point où il se jetait dans le lac Le Barge, ils se trouvèrent au milieu d’une centaine de bateaux immobilisés par la tempête. Sur toute l’étendue du grand lac soufflait un vent de neige. Trois matinées consécutives, ils tentèrent de lutter contre les hautes vagues dont les crêtes retombaient en glaçons dans le bateau. Tandis que les autres s’épuisaient aux avirons, Tarwater parvenait à conserver juste assez de chaleur interne pour ne pas mourir, en cassant cette glace et en en rejetant les morceaux par-dessus bord.

Pendant trois jours, après chaque essai, ils durent s’avouer vaincus et revenir se réfugier dans l’abri qui formait le fleuve. Le quatrième jour, deux cents nouvelles embarcations étaient venues s’ajouter aux autres ; les deux mille passagers de ces trois cents bateaux n’ignoraient pas que ce grand vent présageait le gel du lac Le Barge. Au-delà, le fleuve, grâce à son courant rapide, resterait libre encore quelque temps, mais s’ils n’arrivaient pas à traverser le lac sans délai, ils se verraient bloqués dans les glaces pendant six mois.

— Aujourd’hui, nous passons, déclara Liverpool. Nous ne virons sous aucun prétexte. Ceux de nous qui crèveront sur leur rame tâcheront de ressusciter pour continuer de tirer.

Et ils passèrent : ils gagnèrent le milieu du lac avant le crépuscule et, profitant de l’apaisement du vent, ils continuèrent la lutte toute la nuit ; ils s’endormaient aux avirons pour se sentir brutalement réveillés par Liverpool : ils trimaient dans une éternité de cauchemar, tandis qu’à la clarté des étoiles la surface de l’eau se recouvrait d’une pellicule de glace tintant comme du cristal sous le choc des avirons.

Le jour se levait, clair et froid, lorsqu'ils entrèrent dans le fleuve : derrière eux s'étendait une mer de glace.

Alors Liverpool s'approcha de son vieux passager et le trouva immobile, presque inanimé. Mais quand il fit tourner le bateau vers la rive, dans l'intention de débarquer pour faire du feu afin de réchauffer Tarwater, Charles protesta contre une telle perte de temps.

— Il n'est pas ici question d'affaires, rentre tes cornes ! répliqua Liverpool. C'est moi qui commande à bord du bateau. Descends et coupe du bois en quantité. Je m'occuperai du grand-père. Anson, fais un feu à terre. Et toi, Bill, monte le poêle sur le bateau. Tarwater n'a plus notre jeunesse et pendant le restant du voyage il faut qu'il ait du feu à bord pour se réchauffer.

Ainsi fut fait et au milieu du courant on put voir un semblant de paquebot avec une épaisse fumée sortant du tuyau de poêle, qui hésitait quand le courant se divisait, se lançait dans les rapides et les canons, s'enfonçant d'autant dans la Terre du Nord. Le Grand et le Petit Saumon déversaient une mousse de glace dans le lit du fleuve quand ils passèrent devant leurs confluents. Nuit et jour la frange de glace des rives s'élargissait jusqu'à s'étendre à une centaine de mètres, aux endroits les moins agités.

Et le père Tarwater, toute sa garde-robe sur le dos, restait assis à entretenir le feu.

— Ça va, vieux brave ? lui criait de temps à autre Liverpool.

— Ça boulotte ! répondait invariablement l'interpellé. Comment pourrais-je jamais te remercier, ajoutait-il parfois, tout en tisonnant, tandis que le marin, toujours à la barre,

tapait tantôt d'une main, tantôt de l'autre pour rétablir la circulation.

— Eh bien, pour me remercier, pousse-nous ta chanson, vieux Quarante-neuvard !

Et Tarwater, de sa voix chevrotante, lançait sa chanson : il la lança encore à la fin du voyage, lorsque le bateau ballotté entre les glaçons à la dérive vint s'amarrer sur le rivage de la ville de Dawson et tous ceux qui se trouvaient à proximité du fleuve tendirent leurs oreilles à l'hymne triomphal :

« Comme Argus dans les temps anciens,

Nous quittons la Grèce moderne

Toum, toum, toum, toum, toum, toum ! toum-toum

Pour conquérir la Toison d'or ! »

Charles accomplit son méfait, mais il y mit tant de discrétion qu'aucun de ses associés, et le marin moins que tout autre, ne la soupçonnèrent jamais.

Voyant embarquer des hommes dans deux grands chalands non pontés, il s'enquit de leur destination et apprit qu'il s'agissait de gens dépourvus de vivres que la Commission de Sécurité avait rassemblés en vue de leur faire descendre le Yukon. Les chalands seraient remorqués par le dernier petit vapeur encore à Dawson, dans l'espoir qu'il atteindrait Fort Yukon, où se trouvaient les paquebots, avant que le fleuve ne fût bloqué par la glace. En tout cas, Dawson serait débarrassé de ces faméliques.

Sur ce, Charles se rendit en cachette à la Commission pour lui mettre la puce à l'oreille au sujet de la situation de Tarwater, dénué de vivres et d'argent, mais chargé d'ans.

Tarwater fut un des derniers ramassés et quand Liverpool revint au bateau il ne put que voir les chalands, environnés d'un conglomérat de glaçons, disparaître au tournant du fleuve.

Poursuivant sa route au milieu des glaçons, le convoi progressa assez rapidement vers le Nord. Mais, ayant parcouru plusieurs centaines de miles, il finit par se trouver immobilisé, côte à côte avec les bateaux de ravitaillement. Et ce fut là à l'intérieur du Cercle arctique, que le Père Tarwater se disposa à prendre ses quartiers d'hiver. Quelques heures de travail par jour, à débiter du bois de chauffage pour les compagnies de navigation, suffisaient pour lui procurer sa nourriture. Le reste du temps il se confinait dans sa cabane de rondins.

La chaleur, le repos, la nourriture abondante guérirent ses quintes de toux et il se retrouva dans un état physique aussi satisfaisant que possible étant donné son âge. Mais avant la Noël, le manque de légumes frais amena le scorbut et, les uns après les autres, les aventuriers se virent contraints de s'aliter, misérablement terrassés par ce comble d'infortune. Tarwater y résista longtemps. Bien avant qu'il ressentît les premiers symptômes du mal, il mettait en pratique son seul remède : l'exercice. Dans les débarras du vieux poste d'échange il exhuma quelques pièges rouillés et il emprunta un fusil au capitaine d'un des vapeurs.

Ainsi équipé, il cessa de faire le bûcheron et commença de gagner un peu plus que pour son entretien : il ne se découragea pas même quand il se vit atteint du scorbut. Les avis des pessimistes ne parvenaient point à ébranler sa certitude de faire tomber des racines de la mousse trois cent mille dollars de poussière d'or.

— Mais il n’y a pas d’or dans ce pays-ci, lui disait-on.

— L’or est là où tu le trouves mon fils, et je le sais, moi qui le cherchais avant que tu fusses né, déjà en quarante-neuf. Qu’était-ce que Bonanza Creek ? Un pâturage d’élans. Aucun mineur ne daignait le regarder. Pourtant on y a lavé des bâtées de cinq cents dollars et on en a extrait cinquante millions. L’Eldorado ne valait pas mieux en apparence. Vous ignorez si, juste au-dessous de cette cabane ou derrière la colline, il n’existe pas des millions qui n’attendent qu’un veinard comme moi pour les faire jaillir de terre.

La catastrophe survint à la fin de janvier.

Un animal vigoureux, sans doute un lynx, trouva le moyen de se faire prendre dans un de ses plus petits pièges et s’enfuit en emportant l’engin. Tarwater partit à la poursuite de la bête, mais une violente chute de neige lui fit perdre la piste. La clarté du jour ne se montrait que quelques heures entre les vingt heures quotidiennes d’obscurité et ses efforts dans la grisaille, sous les rafales de neige, n’aboutirent qu’à l’égarer davantage. Par bonheur, dans le Nord, quand, pendant l’hiver, il neige, le thermomètre monte invariablement ; alors au lieu d’accuser quarante, cinquante ou même soixante degrés comme d’habitude, la température demeure à quinze degrés au-dessous de zéro[6]. Tarwater était chaudement couvert et possédait une pleine boîte d’allumettes. En plus, pour adoucir son épreuve, il parvint, le cinquième jour, à abattre un élan blessé qui pesait plus de cinq cents livres. Il installa son campement auprès de sa

[6] Respectivement 40,45,50 et 25°centigrades au-dessous de 0°centigrade.

capture, au pied d'un sapin et se disposa à hiverner sur place, à moins qu'une expédition de secours ne le retrouvât ou que le scorbut ne le terrassât.

Au bout de deux semaines, il n'avait vu arriver personne, mais le scorbut s'était incontestablement aggravé. Blotti auprès de son feu, protégé du froid par un écran de rameaux de sapin, il alternait les longues heures de sommeil avec les longues heures de veille. Bientôt les heures de veille se firent plus rares et se transformèrent en un état de demi-conscience. Peu à peu l'étincelle de connaissance qui constituait l'identité de John Tarwater s'enfonçait toujours plus bas dans les profondeurs de son être.

Comme un homme en proie à un accès de fièvre, il reprenait conscience de sa situation à intervalles irréguliers, faisait cuire sa viande d'élan et alimentait le feu, mais de plus en plus le rêve et la réalité se confondaient dans son esprit en proie à un état de torpeur.

Pour lui, le réel n'existait plus ; il fallait que lui vînt de l'extérieur le choc susceptible de le ramener du royaume des apparences vers les contingences de la matérialité.

Ce choc retentit enfin à ses oreilles sous la forme d'un ronflement saccadé et profond. Depuis vingt jours, par une température de cinquante degrés sous zéro[7], pas un souffle de vent n'avait ébranlé l'atmosphère, pas le moindre bruit n'avait rompu le silence. Tel un fumeur d'opium, sortant des vastes espaces du rêve, réajuste sa vision à l'étroitesse d'une chambre sordide, ainsi Tarwater considéra d'un œil vague,

---

[7] 45°centigrades (N. d. T.).

de l'autre côté de son feu presque éteint, un grand élan, traînant une jambe blessée et présentant les signes d'un complet épuisement. De son côté, l'animal le regardait avec surprise ; lui aussi avait dû errer à l'aveuglette sur les confins de l'irréel et venait de se réveiller à la réalité au moment où il s'arrêta devant le feu.

Tarwater fit péniblement tomber de sa main droite la large moufle de fourrure doublée d'une laine épaisse. Il essaya de remuer l'index et le trouva trop engourdi pour actionner la gâchette. Avec soin, lentement il glissa sa main nue sous ses couvertures, puis sous sa parka de peau, puis entre les boutons de sa chemise et enfin au creux tiède de son aisselle gauche. De longues minutes s'écoulèrent avant que le doigt se ranimât ; alors avec les mêmes précautions il appuya son fusil à son épaule et visa le gros animal.

La détonation retentit et l'un des deux pèlerins du songe sombra dans l'obscurité. L'autre jaillit vers la lumière, chancelant, comme ivre sur ses jambes ravagées par le scorbut, tremblant de nervosité et de froid, frottant de ses doigts incertains ses yeux humides, regardant avec stupeur le monde réel où il se trouvait brusquement ramené. Enfin, rassemblant ses esprits, il se rendit compte que pendant longtemps – il ne savait depuis quand – la Mort l'avait bercé dans ses bras.

Il cracha, entendit le pétillement de la salive gelée instantanément et jugea que la température devait être bien inférieure à 60 degrés[8] sous zéro.

---

[8] 50°centigrades (N. d. T.).

Pour être exact, ce jour-là, à Fort Yukon, le thermomètre à alcool marqua 75 degrés[9] sous zéro.

Peu à peu l'esprit de Tarwater retrouvait ses facultés de raisonnement. La Mort hantait l'immense solitude. Deux élans blessés étaient venus à lui. Quand le grand froid avait éclairci le ciel, il s'était orienté et savait que les deux animaux arrivaient de la direction de l'Est. Donc par là se trouvaient des hommes – Blancs ou Indiens, il l'ignorait – mais en tout cas des hommes capables de le secourir dans son dénuement et de l'aider à s'ancrer à la réalité dans cet océan de ténèbres.

Alors, il s'équipa de son fusil, de ses cartouches, de ses allumettes et d'un paquet de vingt livres de viande. Puis, comme un Argus rajeuni, bien que boiteux des deux jambes et tout chancelant, il tourna le dos à l'Ouest plein de périls et clopina vers l'Est, là où le soleil se lève et où renaît la vie…

Bien des jours – combien au juste, il ne le sut jamais – il erra dans une sorte de songe coupé d'hallucinations ; il chevrotait sa vieille chanson de l'or de quarante-neuf, comme un homme près de se noyer cherche encore faiblement à nager, pour sauver sa raison prête à sombrer ; enfin il se trouva au sommet d'une pente de neige dévalant vers un cañon et il vit à ses pieds de la fumée qui s'élevait et des hommes qui travaillaient : ceux-ci s'arrêtèrent pour le regarder.

Il les rejoignit d'un pas vacillant, mais il chantait toujours et quand, hors d'haleine, il dut se taire, ce fut pour

[9] 60°centigrades (N. d. T.).

s'entendre interpeller de diverses façons : Saint-Nicolas, le Bonhomme aux favoris, le Dernier des Mohicans, Père Noël.

Arrivé au milieu d'eux, il lui fut impossible de dire un mot, mais de longues larmes sillonnaient ses joues. Il pleura longtemps en silence ; soudain, il s'accroupit dans la neige, non sans maints craquements et grincements de ses articulations, et culbuta sur le côté pour s'évanouir.

En moins d'une semaine le vieillard se retrouva sur pied. Dans la cabane il faisait la cuisine et lavait les ustensiles pour les cinq occupants du creek. C'étaient d'authentiques pionniers de vieille date, rudes et aguerris ; ils avaient pénétré si loin à l'intérieur du Cercle arctique qu'ils ignoraient encore la Ruée vers le Klondike. La première nouvelle leur en fut apportée par Tarwater. Ils se nourrissaient presque exclusivement de viande d'élan, de caribou et de saumon fumé. Ils ajoutaient au menu des baies sauvages et certaines racines savoureuses qu'ils recueillaient au printemps. Ils avaient oublié le goût du café, allumaient le feu avec une loupe et emportaient des braises ardentes dans leurs déplacements. Ils bourraient leurs pipes avec des feuilles séchées dont la fumée mordait la langue et piquait les narines.

Trois années auparavant, partis des confins du Koyokuk, ils avaient traversé toute la région du Nord jusqu'à l'embouchure du Mackenzie sur l'Océan Arctique. Là, sur des bateaux baleiniers ils avaient vu des Blancs pour la dernière fois et s'étaient fournis de provisions, surtout du sel et du tabac.

Ils se rendaient à Fort Yukon, vers le confluent du Yukon et du Porc-épic, mais, ayant découvert de l'or sur ce dernier cours d'eau, ils s'y attardaient pour fouiller le sol.

Ils accueillirent Tarwater avec joie, ne se lassant point d'écouter ses histoires de 49. Ils l'avaient baptisé du nom de « Vieux Héros » et guérirent son scorbut au moyen d'infusions d'aiguilles de sapin, de décoctions d'aubier de saule, de racines et de bulbes à la saveur acide ou amère. Bientôt Tarwater cessa de boiter et la chair se reforma sur sa charpente osseuse. Au reste ils ne voyaient aucune raison pour qu'il n'arrivât point à tirer du sol une immense fortune.

— Nous ne pouvons rien garantir pour les trois cent mille dollars, lui dirent-ils un beau matin, pendant le déjeuner, au moment de partir au travail, mais que penseriez-vous de cent mille, Vieux Héros ? C'est à cette valeur que nous estimons un claim, car le terrain est mal exploré : nous avons déjà planté les pieux de l'emplacement du vôtre.

— C'est bon, les gars, répondit Tarwater, et je vous en remercie bien. Tout ce que je puis dire c'est que cent mille suffiront gentiment, même très gentiment pour un début. Bien entendu, je ne compte pas m'arrêter avant d'avoir les trois cent mille. Je ne suis venu dans le pays que pour cela.

Ils rirent, le félicitèrent de ses ambitions et convinrent qu'il leur faudrait lui trouver un claim plus riche.

Mais le Vieux Héros déclara que dès le printemps, quand il se sentirait plus dispos, il comptait sortir et fouiner un peu lui-même aux alentours.

— Qui sait ? La mousse qui est là sous la neige pousse peut-être sur un lit de pépites, dit-il en désignant une déclivité sur l'autre rive du cours d'eau.

Il n'en parla plus, mais lorsque le soleil commença de monter plus haut à l'horizon et que les jours devinrent plus longs et plus chauds, on le vit souvent les yeux fixés de

l'autre côté de l'eau sur les stratifications nettement apparentes au flanc de la colline. Et un beau jour, quand le dégel fut bien en train, il traversa et grimpa sur l'autre rive. À quelques endroits bien exposés, le sol s'était déjà ramolli à un pouce de profondeur. Il s'arrêta sur un de ces endroits, rassembla un paquet de mousse dans ses grandes mains noueuses et le déracina. Des particules jaunes luirent faiblement au soleil. Tarwater secoua sa poignée de mousse et de grosses pépites tombèrent sur le sol avec un bruit de gravier. La Toison d'Or s'offrait à la tonte.

Dans les annales de l'Alaska, on n'a pas tout à fait oublié la ruée du printemps de 1898 de Fort Yukon vers les fouilles au flanc de la Colline Tarwater.

Quand Tarwater eut cédé ses parts à la Société Bowdie pour un demi-million tout net et qu'il reprit le chemin de la Californie, ce fut à dos de mulet, sur une route fraîchement établie et jalonnée d'abris confortables jusqu'à l'embarcadère des vapeurs à Fort Yukon.

Au départ, son premier repas sur le paquebot lui fut servi par un garçon aux cheveux gris, aux traits creusés par la souffrance et aux membres déformés par le scorbut. Il dut regarder cet homme à deux fois avant d'être certain d'avoir devant lui Charles Crayton.

— Pas réussi, hein, fiston ? lui demanda-t-il.

— C'est bien ma chance, geignit l'autre après les compliments d'usage. Le seul de l'équipe à attraper le scorbut. J'ai souffert comme un damné. Les trois camarades sont en bonne santé et travaillent pour refaire leurs provisions de nourriture en vue d'explorer cet hiver la vallée de la Rivière blanche. Anson gagne vingt-cinq dollars par jour comme

charpentier, Liverpool vingt à faire le bûcheron pour la scierie, où le Grand Bill touche quarante dollars par jour comme contremaître. J'ai fait de mon mieux et sans ce scorbut…

— Sûrement, mon petit, vous avez fait de votre mieux, mais ce n'était guère, car vous rechignez à la besogne. Laissez-moi vous dire une chose. Vous n'êtes point capable de travailler ainsi estropié. Je paierai votre place au capitaine, en souvenir du voyage que vous m'avez permis de faire en compagnie de vos associés ; vous pouvez rester couché et en prendre à votre aise tout le reste de la traversée. Mais que deviendrez-vous une fois débarqué à San Francisco ?

Crayton haussa les épaules.

— Je vais vous faire une proposition, poursuivit Tarwater. Il y a du travail pour vous dans mon ranch jusqu'à ce que vous puissiez vous remettre aux affaires.

— Je pourrais peut-être diriger vos entreprises, commença Charles avec élan.

— Non, môssieur, déclara énergiquement Tarwater. Mais il y a toujours chez moi des pieux à planter et du bois à débiter. En outre, la contrée est salubre.

Le retour de Tarwater dans ses foyers fut réellement celui de l'aïeul prodigue : on s'empressa de tuer pour lui le veau gras. Mais avant de prendre place au banquet, il tint à passer son inspection. Et les fils et les filles suivant la chair, ainsi que ses enfants selon la loi, lui firent escorte : abjecte troupe de mendiants attendant qu'il ouvrît sa vieille main noueuse de laquelle pouvait tomber un demi-million. Il marchait en tête et aucun des avis qu'il émettait satiriquement ne leur parut assez absurde pour soulever de leur part la plus légère objection. Quand il passa près de la roue en ruine du

moulin que lui-même avait construite des arbres de la forêt ses regards se portèrent au loin sur la vallée Tarwater, puis se levèrent jusqu'au faîte du mont Tarwater ; il contempla toute cette terre redevenue sienne et son visage rayonna.

Une idée lui vint alors. Il détourna la tête sous prétexte de se moucher, pour cacher l'éclair de malice qui brillait dans ses yeux. Toujours accompagné de la famille au complet, il se rendit à la grange décrépite. Là il ramassa un gourdin vermoulu.

— William, dit-il, te rappelles-tu le petit entretien que nous avons eu juste avant mon départ ? Certainement, William, tu t'en souviens. Tu m'as traité de fou. Et je t'ai répondu que si j'avais parlé de la sorte à mon père, il m'aurait enlevé la peau des fesses à coups de bâton.

— Je plaisantais, se défendit William.

William était un homme de quarante-cinq ans au poil grisonnant. Dans le groupe, sa femme et ses grands fils considéraient avec curiosité le grand-père qui enlevait sa veste et la remettait à Mary.

— William, viens ici, ordonna-t-il.

Sans empressement, William s'avança.

— Mon fils, dit doucement le vieillard, je ne veux que te donner une idée de ce que mon père me fit plus d'une fois – et il lui cingla le dos et les épaules. Remarque que j'évite de te cogner sur la tête. Mon père avait un fichu caractère et n'exceptait pas les têtes quand il donnait une volée. Ne jette pas comme cela les coudes en arrière ! Je pourrais bien t'en fêler un par accident. Et maintenant, dis-moi, William, mon fils, me prends-tu encore pour un fou ?

— Non ! glapit William, sous la souffrance, en dansant sur place. Vous n'êtes pas fou, père ! Oh non ! vous n'êtes pas fou.

— Je ne te le fais pas dire, prononça sentencieusement le père Tarwater, en jetant le bâton et en se détournant pour enfiler sa veste. Maintenant, à table !

Glen ELLEN, Californie, *14 septembre 1916*.

LES MILLE DOUZAINES D'ŒUFS[10]

David Rasmunsen était un débrouillard, et, comme la plupart des conquérants, l'homme d'une seule idée. Lorsque lui parvint l'appel du Grand Nord, il conçut une entreprise commerciale ayant pour objet la vente des œufs et y consacra toute son énergie. En vue de la mener à bonne fin, il fit ses comptes à un cent près et l'affaire s'annonça des plus mirifiques. Puisque les œufs se vendaient au bas mot cinq dollars la douzaine à Dawson, il s'ensuivait que mille douzaines d'œufs, amenés à la Métropole de l'Or, représentaient cinq mille dollars.

D'autre part, il convenait de prévoir les frais et, méticuleux et pratique, Rasmunsen n'omit aucun détail, car il avait la tête froide et un cœur qui ne se laissait jamais entraîner par l'imagination. À quinze cents la douzaine, ces œufs lui coûteraient cent cinquante dollars, une bagatelle, vu l'énorme bénéfice. Et supposons – ce n'est là qu'une simple supposition – et encore en exagérant un peu, que sa marchandise, y compris le transport, revînt à huit cent cinquante dollars, il lui resterait tout de même quatre mille dollars net, le dernier œuf vendu et l'ultime pincée de poudre d'or jetée dans son sac.

---

[10] ***The one thousand dozen.***

— Tu vois, Alma (il dressait ses comptes auprès de sa femme dans leur coquette salle à manger encombrée de cartes marines, de plans, de plans officiels, de guides et itinéraires de l'Alaska) ; – tu vois, Alma, les frais ne commencent à courir qu'à partir de Dyea, et jusque-là cinquante dollars me suffiront pour payer mon voyage en première classe. De Dyea au lac Linderman des porteurs indiens se chargent de vos ballots au prix de douze cents la livre, vingt dollars les cent livres et cent vingt dollars les mille livres, cela nous fait cent quatre-vingts dollars… pour plus de sûreté, mettons deux cents dollars. Un gars récemment arrivé du Klondike et digne de foi vient de m'apprendre qu'on peut acheter un bateau pour trois cents dollars. En outre, il m'a affirmé qu'il est possible de s'assurer deux passagers qui me paieront cent cinquante dollars chacun : ainsi le rafiot ne me coûtera rien et les hommes m'aideront à la manœuvre. Et… c'est tout. Je débarque mes œufs à Dawson. Maintenant, voyons le total des dépenses.

— Cinquante dollars de San Francisco à Dyea, deux cents dollars de Dyea à Linderman, les passagers paient le bateau… cela fait une somme globale de deux cent cinquante dollars, calcula rapidement sa femme.

— J'ajouterai cent dollars pour mes vêtements et mon équipement personnel, dit Rasmunsen tout joyeux, ce qui me laisse une marge de cinq cents dollars pour l'imprévu. Et que pourrait-il y avoir d'imprévu ?

Alma haussa les épaules et leva les sourcils. Si cette immense terre du Nord pouvait avaler un homme et mille douzaines d'œufs, elle absorberait bien encore le reste de tout ce qu'il possédait. Elle le pensa, mais n'en dit rien : elle connaissait trop bien son mari.

— En tenant compte des retards possibles, j'arriverai là-bas en moins de deux mois. Réfléchis un peu, Alma : quatre mille dollars en deux mois ! Nous sommes loin de mes malheureux appointements de cent dollars par mois ! Nous achèterons un plus grand terrain sur lequel nous bâtirons une villa avec le gaz dans toutes les pièces, une belle vue, et le loyer de notre maisonnette actuelle nous paiera les contributions, l'assurance, l'eau et nous laissera encore un petit bénéfice. De plus, j'aurai peut-être la chance de découvrir une mine d'or et de revenir millionnaire. Dis-moi, Alma, je ne suis pas trop exigeant ?

Alma ne pouvait que se ranger à son avis. D'autre part, son propre cousin – bien que très éloigné, la brebis galeuse, le propre à rien, le timbré de la famille – n'était-il pas revenu de ce Nord étrange avec cent mille dollars de poudre d'or, sans compter la copropriété de la mine d'où il avait tiré cette fortune ?

L'épicier de David Rasmunsen fut tout surpris de voir un jour son client peser des œufs sur une balance à l'extrémité du comptoir. Rasmunsen demeura lui-même plus étonné de constater qu'une douzaine d'œufs pesait une livre et demie… quinze cents livres ses mille douzaines ! (Et ses vêtements, ses couvertures, ses ustensiles culinaires et ses vivres !…) Du coup, ses calculs s'en trouvèrent bouleversés. Il allait les recommencer lorsque lui vint l'idée de peser des petits œufs, car, gros ou petits, douze œufs font une douzaine d'œufs, remarqua-t-il sagement. Là-dessus, la ville de San Francisco fut parcourue par des émissaires impatients, les maisons de commission et les syndicats de crémiers ne purent s'expliquer cette brusque demande d'œufs ne pesant pas plus de vingt onces à la douzaine.

Rasmunsen hypothéqua la maisonnette pour une somme de mille dollars, envoya sa femme chez ses propres parents pour une période indéterminée, quitta son emploi de bureau, et se mit en route pour le Grand Nord. Pour remplir son programme, il se contenta d'une place de deuxième classe sur le bateau, ce qui, vu l'affluence, était pire que l'entrepont ; et, en cette fin d'été, pâle et vacillant, il débarqua avec ses œufs sur la grève de Dyea. Mais il ne tarda pas à recouvrer son équilibre et son appétit. Sa première entrevue avec les porteurs du Chilcoot le firent se redresser et se cabrer d'indignation. Ils exigeaient quarante cents par livre pour un trajet de quarante-cinq kilomètres ; pendant qu'il reprenait haleine et avalait sa salive, le prix monta jusqu'à quarante-trois cents. Quinze vigoureux Indiens passèrent les courroies sur ses colis pour quarante-cinq cents, mais les enlevèrent devant une offre de quarante-sept cents faite par un Crésus de Shaguay en chemise sale et combinaison déchirée qui avait perdu ses chevaux sur la piste du Défilé Blanc et tentait un effort désespéré pour gagner sa mine par le Chilcoot.

Sans se laisser abattre, Rasmunsen engagea des porteurs à cinquante cents qui, deux jours après, déposèrent ses œufs intacts à Linderman. Mais cinquante cents, la livre font mille dollars la tonne ; ses quinze cents livres avaient épuisé son fonds de réserve et le laissaient sans ressources, livré au supplice de Tantale devant les bateaux tout neufs en partance pour Dawson.

Une grande activité régnait dans le chantier où se construisaient les barques. Les hommes travaillaient frénétiquement du matin au soir jusqu'à l'épuisement, calfatant, clouant, déployant une hâte fébrile dont il était aisé de deviner la raison. Chaque jour la neige s'accumulait sur les

pentes rocheuses, les tempêtes se succédaient accompagnées de grésil et de neige et dans les vallées abritées, les cours d'eau se couvraient d'une couche de glace qui s'épaississait d'heure en heure. Chaque matin, des hommes harassés par le labeur tournaient vers le lac leurs visages anxieux pour voir s'il n'était pas gelé. Le gel du lac anéantirait, en effet, leur dernier espoir de descendre en bateau le courant rapide avant que toute navigation devînt impossible sur la chaîne des lacs.

Pour comble de malheur, Rasmunsen se découvrit trois concurrents dans le négoce des œufs. Il est vrai que l'un d'eux, un petit Allemand, ruiné, se voyait contraint de trimbaler lui-même son dernier ballot de marchandise, mais les deux autres avaient deux bateaux presque achevés et suppliaient quotidiennement le dieu de la mercante de retarder d'un jour l'implacable main de l'hiver. Cependant, cette main d'acier se refermait sur le pays : les hommes étaient gelés dans le blizzard qui balayait le Chilcoot et, avant même de s'en apercevoir, Rasmunsen eut les orteils gelés. La chance se présenta pour lui de s'embarquer comme passager avec tout son barda sur un bateau qui s'aventurait malgré le mauvais temps, mais les propriétaires exigeaient de lui le paiement comptant de deux cents dollars et il n'avait pas un sou vaillant.

— Vous feriez mieux d'attendre un peu, lui conseilla le constructeur de bateaux, un Suédois qui avait gagné sa fortune à cet endroit et avait la sagesse de s'en tenir à son industrie. Patientez un brin et je vous fabriquerai un de ces solides bateaux dont j'ai le secret, foi de Pete !

Sur cette promesse peu rassurante, Rasmunsen retourna au lac Cratère, où il tomba sur deux journalistes dont les ba-

gages égarés à Stone House avaient dû être transportés au-delà du Défilé jusqu'au Campement Heureux.

— Oui, leur dit-il avec assurance. J'ai mille douzaines d'œufs à Linderman et on met la dernière main à mon bateau. Je suis un veinard, les bateaux font prime actuellement et on ne peut s'en procurer.

Là-dessus, les journalistes insistèrent pour l'accompagner, lui mirent sous le nez des liasses de billets de banque et firent sonner dans leurs mains des pièces en or de vingt dollars. Il ne voulait rien entendre, mais ils finirent par le persuader et, de mauvaise grâce, il consentit à les prendre comme passagers moyennant trois cents dollars chacun. Ils le pressèrent d'accepter d'avance l'argent du voyage. Et tandis que les deux reporters signalaient à leurs journaux respectifs l'obligeance du Bon Samaritain aux mille douzaines d'œufs, celui-ci regagnait en hâte Linderman pour revoir le Suédois.

— Hé là ! Donnez-moi ce bateau ! s'exclama-t-il en guise de salutation, faisant sonner dans sa main les pièces d'or des journalistes et regardant avidement l'embarcation récemment terminée. Combien vous paie l'autre individu ? Trois cents dollars ? Bien. En voici quatre cents. Prenez-les !

Il insista, mais l'homme les repoussa.

— Non, merci, je l'ai promis à l'autre. Attendez encore un peu…

— Voilà six cents dollars. C'est à prendre ou à laisser. Dites-lui que vous vous êtes trompé.

Le Suédois hésita un instant.

— Alors, ça va, dit-il enfin et il s'éloigna pour expliquer aux autres, dans son vocabulaire tout à fait restreint l'erreur qu'il avait commise.

L'Allemand glissa et se brisa la cheville sur la montée escarpée au-dessus du lac Profond. Il vendit son stock d'œufs pour un dollar la douzaine et, avec le produit de ce marché, loua des porteurs indiens qui le ramenèrent à Dyea. Cependant, le lendemain matin, Rasmunsen partit avec ses journalistes, suivi par ses deux concurrents.

— Combien en avez-vous ? lui demanda l'un d'eux originaire de la Nouvelle-Angleterre.

— Mille douzaines, répondit fièrement Rasmunsen.

— Je parie ce que vous voudrez que j'arriverai avant vous avec mes huit cents œufs.

Les reporters s'offrirent à lui avancer de l'argent pour parier, mais Rasmunsen refusa. Alors le Yankee s'approcha de l'autre rival, un fils bronzé de la mer qui avait bourlingué sur tous les océans, qui leur promit de leur donner un bon tuyau au moment de mettre à la voile. Il déploya en effet une immense voile carrée en toile goudronnée si lourde que sa barque piquait du nez à chaque secousse. Il sortit le premier du lac Linderman, et, dédaignant les pistes de portage, lança son bateau chargé sur les roches des rapides bouillonnants. Rasmunsen et le Yankee, qui avaient l'un et l'autre deux passagers à bord, transportèrent leurs marchandises sur leurs dos et attachèrent leurs bateaux vides pour leur faire franchir l'endroit dangereux jusqu'à Bennett.

Le lac Bennett est un lac étroit et profond, long de quarante kilomètres, sorte d'entonnoir entre les montagnes, où les orages sont très fréquents. Rasmunsen campa dans une

sablière au bord du lac. À cet endroit se trouvaient déjà beaucoup d'hommes et de bateaux qui se dirigeaient aussi au Nord, en plein hiver arctique. Un matin, il fut réveillé par une terrible tempête soufflant du sud, mais froide comme une bise du nord, car elle avait déjà traversé des cimes et des vallées glacées. Néanmoins, le temps demeurait passable et Rasmunsen vit le Yankee franchir, toutes voiles dehors, le premier promontoire. L'un après l'autre, les bateaux partaient et les journalistes se mirent aussi en route pleins d'enthousiasme.

— Nous le rattraperons avant le défilé du Caribou, dirent-ils à Rasmunsen, quand ils mirent à la voile et que l'eau gelée mouilla pour la première fois l'avant de l'*Alma*.

Bien que l'eau eût de tout temps effrayé Rasmunsen, il manœuvrait l'aviron avec fermeté. Là, sous ses yeux, se trouvaient mille douzaines d'œufs, bien amarrés derrière les bagages des journalistes, et, au pays, tout là-bas, s'estompait la maisonnette hypothéquée pour mille dollars.

Il faisait froid, un froid mordant. De temps à autre, Rasmunsen changeait d'aviron et les passagers brisaient à coups de hache la glace adhérente à la pale. Partout où tombait l'embrun il se transformait en glace et le bout-dehors de la livarde était frangé de glaçons. L'*Alma* luttait contre les vagues énormes au point que les coutures et les assemblages menaçaient de s'écarter, mais au lieu d'écoper les journalistes s'occupaient à briser la glace pour la lancer par-dessus bord. Pas un moment de répit : la course folle avec l'hiver était déchaînée et les bateaux filaient à toute allure.

— Nous… nous ne pouvons… même pas prendre le temps de… respirer, dit un des journalistes claquant des dents, non de peur, mais de froid.

— Ça va. Gardons le milieu du courant, lui conseilla l'autre.

Rasmunsen les regarda avec un ricanement stupide. Les rives gelées étaient recouvertes d'écume et, même au centre du lac, ils avaient bien du mal à éviter les grosses lames. En baissant la voile, on risquait de chavirer. De temps à autre, ils passaient devant des bateaux se frayant un chemin entre les récifs et, une fois, ils en virent un sur le point de se fracasser sur les rochers. Une petite embarcation, qui venait derrière eux, se renversa sens dessus dessous.

— Attention… attention, vieux cria le journaliste qui claquait des dents.

Rasmunsen ricana et serra plus fort l'aviron de queue. Maintes fois les vagues lancées avec violence contre la poupe carrée de l'*Alma* l'avaient projetée hors de sa route au point que la livarde se retournait à vide et que Rasmunsen devait employer toute sa force pour ramener le bateau dans sa position première. Il faisait alors une telle grimace que les deux journalistes éprouvaient de la peine à le voir ainsi.

Ils passèrent comme une trombe devant un rocher isolé à une centaine de mètres de la rive. De son sommet éclaboussé par les flots, un homme criait à tue-tête et sa voix dominait le tumulte de l'ouragan. Mais l'instant d'après l'*Alma* était déjà loin et le rocher ne fut plus qu'un point noir dans le tourbillon d'écume.

— L'affaire est réglée pour le Yankee ! Et que devient le matelot ? demanda un des passagers.

Rasmunsen jeta un coup d'œil en arrière vers une voile carrée toute noire. Elle avait surgi dans la grisaille du côté du vent, et depuis une heure il la voyait approcher et grandir

de plus en plus. De toute évidence, le matelot avait dû réparer des avaries et se pressait pour rattraper le temps perdu.

— Le voilà qui vient !

Les deux journalistes cessèrent de casser la glace pour l'observer. Ils se trouvaient maintenant à trente kilomètres du lac Bennett et devant eux les flots projetaient leurs crêtes jusqu'au ciel. S'enfonçant dans les eaux et remontant au sommet des vagues comme le dieu des tempêtes, le marin passa devant eux. L'immense voile semblait soulever le bateau au-dessus des vagues et le projeter dans les creux béants.

— Les flots ne l'auront pas, celui-là !

— Non, mais son bateau piquera le nez au fond de l'eau !

Tandis qu'il parlait, la voile goudronnée disparut à sa vue derrière une vague énorme. La suivante roula dessus ainsi que la troisième, mais le bateau ne reparut point à la surface. L'*Alma* s'éloigna en vitesse de ces parages et peu de temps après on vit surnager des débris de rames et de caisses. Vingt mètres plus loin, un bras et une tête émergèrent de l'eau.

Pendant un moment, les hommes demeurèrent silencieux. Comme on apercevait l'extrémité du lac, les vagues envahirent le bateau avec une telle fréquence que les journalistes cessèrent de casser la glace pour écoper avec des seaux. Bientôt, cela ne suffit plus et après en avoir discuté à voix tonitruantes avec Rasmunsen, ils s'attaquèrent aux bagages. La farine, le lard, les haricots, les couvertures, le fourneau, les cordages et tout ce qui leur tombait sur la main

fut lancé par-dessus bord. Aussitôt, le résultat s'en fit sentir, le bateau, prenant moins d'eau, flotta avec plus d'aisance.

— Hé là ! C'est assez ! hurla Rasmunsen comme ses passagers se disposaient à se débarrasser des caisses d'œufs.

— Fiche… fiche-nous la paix ! répliqua le journaliste qui claquait des dents.

À l'exception de leurs notes, de leurs films et de leurs kodaks, les reporters avaient sacrifié tous leurs bagages. Penché sur une caisse d'œufs, l'un d'eux essaya de la débarrasser de ses liens.

— Lâche-ça ! Je te dis de la lâcher !

Rasmunsen avait réussi à saisir son revolver et, le coude appuyé sur l'aviron de queue, il mettait en joue le délinquant. Le journaliste, debout sur le banc, se balançait d'avant en arrière, la face tordue par une grimace menaçante et rendu muet par la colère.

— Bon Dieu ! s'exclama son confrère, se jetant lui-même à plat ventre au fond du bateau.

L'*Alma,* que Rasmunsen ne surveillait plus, avait été surprise par une énorme vague qui la fit virer sur elle-même. La livarde se dégonfla, claqua à vide et entraîna le bout-dehors en travers du bateau. Le choc envoya le journaliste par-dessus bord en lui brisant les reins. Le mât et la voilure suivirent le même chemin. Un énorme paquet d'eau inonda le bateau, qui perdit sa direction et Rasmunsen empoigna le seau pour écoper.

Au cours de la demi-heure suivante, plusieurs bateaux les dépassèrent, des petits et des grands, tous entraînés dans une course éperdue. Puis une péniche de dix tonnes, au

risque de les anéantir, abaissa la voile au vent et se précipita sur eux.

— Gare ! Gare ! rugit Rasmunsen.

Son plat-bord grinça contre la lourde embarcation et le journaliste survivant en profita pour grimper à bord de la péniche. Rasmunsen, perché comme un chat sur ses caisses d'œufs, s'efforçait, de ses doigts gourds, de rassembler les filins de halage.

— Allons, viens avec nous ! lui cria un homme à la barbe rousse.

— J'ai ici mille douzaines d'œufs. Prends-moi à la remorque ! Je te paierai ce qu'il faudra.

— Alors, amène-toi ! hurlèrent en chœur les hommes de la péniche.

Une grosse vague couronnée d'écume se brisa non loin d'eux, passa par-dessus la péniche et inonda à moitié l'*Alma*. Les hommes l'abandonnèrent à son sort et, tout en le couvrant d'injures, hissèrent à nouveau leur voile. Rasmunsen les insulta à son tour et se mit en devoir d'écoper. Le mât et la voile, toujours retenus par les drisses, faisaient office d'ancre marine et maintenaient l'embarcation debout au vent et à la vague, permettant ainsi au malheureux pilote d'enlever l'eau.

Trois heures plus tard, épuisé, les membres engourdis, divaguant comme un fou, mais ne cessant d'écoper, il échoua sur une grève prise de glace près du Passage du Caribou. Deux hommes, un courrier du gouvernement et un métis, l'amenèrent au rivage, sauvèrent la cargaison et sortirent l'*Alma* de l'eau. Ils lui donnèrent asile pour la nuit dans

leur campement et repartirent le lendemain matin, sur le petit canot à rames. Mais Rasmunsen ne voulut point abandonner ses œufs. Dès lors, la renommée de l'homme aux mille douzaines d'œufs se répandait par tout le pays. Les chercheurs arrivés avant le gel annonçaient son arrivée prochaine. Les vieux de la vieille de Forty-Mile et de Circle-City, les pâtes-aigres, aux mâchoires en cuir et aux estomacs racornis à force de manger des haricots, évoquèrent des souvenirs de poulets et de légumes verts à l'énoncé de son nom. Dyea et Skagway s'intéressaient à lui et on demandait de ses nouvelles à tous ceux qui avaient franchi les défilés. Dawson, la ville de l'or, privée d'omelettes, commençait à s'inquiéter et attendait sa venue avec une impatience fébrile.

Rasmunsen ignorait tout de cette effervescence. Le lendemain du naufrage, il avait réparé l'***Alma*** de son mieux et s'était remis en route. De Tagish, un cruel vent d'Est lui soufflant au visage, il prit vaillamment les deux avirons, rama de toutes ses forces, mais la moitié du temps il était entraîné en arrière à la dérive car il devait briser la glace sur les pales. Selon l'usage il fut jeté sur le rivage au Bras-des-Quatre-Vents, fut inondé par trois fois et dut descendre à terre sur le Tagish, et au lac Marsh il fut retardé par la glace. L'***Alma*** fut coincée entre les glaçons, mais les caisses d'œufs demeuraient intactes. Il les trimbala à pied sur une distance de trois kilomètres à travers la glace jusqu'à la berge, où il construisit une cache que les hommes au courant de cette histoire montraient encore à leurs camarades nombre d'années après.

Huit cents kilomètres de glace le séparaient de Dawson et la voie fluviale se trouvait impraticable. Alors Rasmunsen, le visage crispé de rage, traversa les lacs à pied. Les souffrances qu'il endura pendant ce voyage solitaire, avec seu-

lement une couverture, une hache et une poignée de haricots, resteront incompréhensibles au simple mortel. Seul, l'homme qui a été surpris par un blizzard sur le Chilcoot et s'est égaré dans les terres arctiques peut s'en faire une idée. Il suffira de dire que le chirurgien du Campement des Moutons dut lui amputer deux orteils. Malgré tout, il pouvait encore se tenir debout et il s'embaucha comme laveur de vaisselle dans la cuisine du ***Pawona,*** qui se dirigeait au détroit de Puget, et de là il s'embarqua comme soutier sur un vapeur allant à San Francisco.

Ce fut un homme hagard et les vêtements en désordre qui s'aventura sur le parquet ciré de la banque pour solliciter une seconde hypothèque. Les creux de ses joues se devinaient sous la barbe mal soignée et ses yeux paraissaient s'être retirés au fond de leurs orbites, où ils brillaient comme des braises. Ses mains étaient rugueuses d'avoir été si longtemps exposées aux éléments et soumises à un travail ardu ; la poussière de charbon s'était accumulée sous les bords de ses ongles. Il parlait vaguement d'œufs et de glace, de vents et de marées ; quand on refusa de lui avancer plus d'un autre millier de dollars, il s'étendit de façon incohérente sur le prix des chiens, leur nourriture, les raquettes, les mocassins et les pistes d'hiver. On lui consentit enfin un prêt de quinze cents dollars, somme supérieure à la valeur de sa maisonnette déjà hypothéquée. Il respira plus à l'aise lorsqu'il eut apposé sa signature au bas du document et passé le seuil de la banque.

Deux semaines plus tard, il franchissait le Chilcoot avec trois traîneaux tirés chacun par cinq chiens. Il conduisait un des attelages et deux Indiens qui l'accompagnaient se chargeaient des autres. Arrivés au lac Marsh, ils ouvrirent la cache et chargèrent leurs caisses d'œufs. Mais la piste n'était pas tracée. Rasmunsen était le premier à s'aventurer sur les

glaces cet hiver-là. À lui incombait la tâche de tasser la neige et de se frayer un chemin à coups de hache à travers les rivières bloquées par la glace. Souvent il remarquait derrière lui la fumée d'un feu de campement montant dans l'air paisible, et se demandait pourquoi ces gens-là n'essayaient jamais de le dépasser. Étranger dans cette région, il n'y comprenait rien, pas plus qu'il ne saisissait les explications de ses Indiens. Ils se plaignaient de la dureté de ce travail et le matin, lorsqu'ils refusaient de quitter le campement, Rasmunsen, revolver au poing, les contraignait à poursuivre leur route.

Lorsqu'il glissa sur la glace près du Cheval Blanc et se gela un pied, encore tendre et sensible depuis son premier accident, les Indiens s'attendaient à ce qu'il se couchât. Mais sacrifiant une couverture, il s'enveloppa le pied dans un énorme mocassin, gros comme un seau, et continua de prendre son tour au traîneau de tête. C'était une corvée des plus pénibles, et les Indiens le respectaient, bien que derrière lui ils se frappassent le front en hochant la tête d'un air entendu.

Une nuit, ils tentèrent de s'enfuir : le bruit des balles sur la neige les ramena en grognant, mais soumis. Là-dessus, ces sauvages du Chilkat complotèrent de le tuer ; mais il avait le sommeil léger comme un chat et jamais ses hommes ne trouvèrent l'occasion propice d'accomplir leur méfait. Parfois, ils essayaient de lui expliquer le sens de cette colonne de fumée que l'on voyait monter aux confins de l'horizon : ne comprenant pas leur jargon, il se méfia d'eux encore davantage. Dès qu'ils boudaient à la besogne, il leur décochait un coup de poing entre les deux yeux, ou les calmait en leur montrant son revolver.

Et il continua d’avancer… avec des hommes révoltés, des chiens sauvages et une piste capable de décourager le cœur le mieux trempé. Il obligeait les hommes à demeurer avec lui et les chiens à s’écarter des œufs ; il luttait contre la glace, le froid et la souffrance que lui causait son pied. À mesure que les nouveaux tissus se formaient, ils gelaient à nouveau, en sorte que la plaie s’agrandissait et devint bientôt si profonde qu’on aurait pu y loger le poing. Le matin, lorsqu’il posait le pied sur le sol et y appuyait le poids de son corps, Rasmunsen éprouvait un vertige et se sentait prêt à défaillir ; la journée, la douleur s’endormait pour reprendre de plus belle lorsqu’il se glissait entre les couvertures.

Cet ancien rond-de-cuir trimait jusqu’à fatiguer les Indiens et même les chiens. Lui-même ne se rendait pas compte de la somme de labeur qu’il fournissait. Comme il se sacrifiait à une idée unique, cette idée le dominait complètement. Devant lui se trouvait Dawson et à l’arrière ses mille douzaines d’œufs ; entre les deux, il se démenait pour essayer de les réunir en un point éblouissant et doré représenté par cinq mille dollars. Cette somme symbolisait l’aboutissement de son projet et le point de départ d’une idée nouvelle. Quant au reste, il agissait en vrai automate, ne considérait l’existence qu’à travers un verre fumé et n’y attachait aucune importance. Ses mains et son cerveau fonctionnaient machinalement. Ses traits prirent une expression si dure que même les Indiens en eurent peur et admirèrent cet étrange homme blanc qui les tenait en esclavage et les obligeait à des efforts superflus.

Le pire se produisit sur le lac Le Barge où la température descendit subitement à 50°au-dessous de zéro. Tenant la bouche ouverte afin de respirer plus librement, Rasmunsen eut les poumons gelés ; durant le reste du trajet, il souffrit

d'une toux sèche et saccadée qu'irritait la fumée du feu de campement et le surmenage. Sur la rivière de Thirty-Mile, il trouva de grandes étendues d'eau libre enjambées par des ponts de glace précaires. Il s'y aventura tout de même et menaça de son revolver ses deux Indiens hésitants. Sur les ponts recouverts de neige, ils prirent la précaution de se munir de longues perches qu'ils tenaient en travers dans leurs mains pour s'y accrocher en cas d'accident. Une fois de l'autre côté du cours d'eau, ils appelaient les chiens qui les suivaient. Sur un de ces ponts dont le centre était creux, un des Indiens trouva la mort. Il s'enfonça aussi rapidement qu'un couteau dans de la crème fraîche et le courant l'aspirant sous la glace, il disparut en un clin d'œil.

Cette même nuit, l'autre Indien s'enfuit sous la pâle clarté de la lune. En vain, Rasmunsen déchira le silence par ses coups de revolver qu'il maniait avec plus de célérité que d'adresse. Trente-six heures après, l'Indien arrivait à un campement de police sur le Grand Saumon.

— Lui… Lui… drôle d'homme… comment dire ? Lui a perdu la tête, expliqua l'interprète au capitaine stupéfait. Hein ? Oui, fou… très fou. Des œufs, des œufs, toujours des œufs… Il va venir tout à l'heure.

Mais Rasmunsen n'arriva au campement que plusieurs jours plus tard. Ses trois traîneaux liés ensemble étaient tirés par tous les chiens réunis en un seul attelage. La tâche était ardue, et lorsque la piste devenait mauvaise, il devait séparer les traîneaux et les faire passer l'un après l'autre, bien que la plupart du temps il réussît à les faire avancer tous ensemble au prix d'efforts herculéens.

Il ne parut guère s'émouvoir lorsque le capitaine de la police lui apprit que son homme avait pris la route de Daw-

son et se trouvait sans doute à mi-chemin entre Selkirk et Stewart. Il ne sembla pas davantage intéressé par le fait que la police venait de tracer la piste jusqu'à Pelly ; il acceptait avec une résignation fataliste tout ce qui pouvait lui arriver de bien ou de mal. Cependant, lorsqu'on l'informa que la famine sévissait à Dawson, il sourit, attela de nouveau ses chiens et repartit.

À l'étape suivante, il s'expliqua enfin le mystère de la fumée. La nouvelle étant parvenue à Grand Saumon que la piste était tracée jusqu'à Pelly, la colonne de fumée cessa de monter au ciel dans le sillage de Rasmunsen.

Accroupi auprès de son feu solitaire, notre homme vit filer devant son nez toute une suite de traîneaux. Le premier était celui du courrier et du métis qui l'avait retiré du lac Bennett ; ensuite venaient deux autres portant la correspondance pour Circle-City, et plusieurs amenant les nouveaux prospecteurs du Klondike. Hommes et chiens étaient frais et dispos, tandis que Rasmunsen et ses bêtes étaient maigres et efflanqués au point qu'il ne leur restait que la peau et les os. Ceux de la colonne de fumée n'avaient voyagé qu'un jour sur trois, se reposant et se réservant toutes leurs forces pour le dernier coup de collier sur la piste déjà tracée, tandis que le marchand d'œufs, voulant gagner du temps, avait à moitié crevé ses chiens.

Personnellement, Rasmunsen témoignait d'une résistance à toute épreuve. Les hommes gros et gras le remercièrent chaleureusement de ses efforts dont ils avaient profité… À leurs rires narquois, il comprit, mais ne répliqua point. En son for intérieur, il ne nourrissait contre eux aucun grief. Pour lui, rien n'était changé. Il suivait toujours la piste avec

ses mille douzaines d'œufs ; là-bas, devant lui, se trouvait Dawson ; le problème demeurait toujours le même.

À Petit Saumon, manquant de nourriture pour ses chiens, il dut partager avec eux ses vivres, et de là à Selkirk il vécut de haricots vieux et coriaces, peu nourrissants, qui lui donnaient des maux d'estomac et l'obligeaient à se tenir le ventre. Sur la porte de la Factorerie, un avis proclamait que depuis deux ans aucun steamer n'ayant remonté le Yukon, la nourriture était hors de prix. Cependant, le facteur lui proposa de lui vendre de la farine à raison d'une tasse par œuf, mais Rasmunsen hocha la tête et poursuivit sa route. Un peu plus loin il réussit à se procurer de la peau de cheval gelée pour ses chiens, les gardiens de bétail de Chilkat ayant abattu les chevaux et abandonné les déchets aux Indiens. Lui aussi essaya de cette nourriture, mais les poils adhérant à la peau enflammèrent les plaies causées dans sa bouche par les haricots et il endura les pires souffrances.

À Selkirk, il rencontra les premiers groupes de fuyards chassés de Dawson par la famine, et à partir de ce moment il vit tout le long du chemin une foule à l'aspect minable.

— Plus rien à manger ! répétaient ces affamés. Plus de vivres. Il a bien fallu s'en aller. Tout le monde fait de la resserre en vue d'une hausse des prix au printemps. La farine est à un dollar et demi la livre et on ne trouve pas de vendeurs.

— Et les œufs ? s'enquit Rasmunsen.

— Les œufs ? Ils sont à un dollar pièce, et on n'en voit point.

Notre homme fit un rapide calcul et prononça tout haut :

— Douze mille dollars !

— Hein ?

— Rien, répondit-il en lançant ses chiens sur la piste.

Arrivé à cent kilomètres de Dawson, à Stewart River, il lui manquait cinq chiens, et les autres tombaient de fatigue dans les traits. Lui-même les aidait à tirer avec le peu de force qui lui restait. À peine s'il parcourait quinze kilomètres par jour. Les pommettes et le nez gelés plusieurs fois de suite avaient pris une couleur lie de vin répugnante. Son pouce, disloqué par la perche de direction, était également gelé et lui causait d'atroces douleurs. Il portait toujours son monstrueux mocassin et la jambe commençait à lui faire mal. À Sixty-Mile, ses haricots, dont il se rationnait depuis quelque temps, touchaient à leur fin. Se faisant un scrupule d'entamer ses œufs, il arriva tout chancelant à Indian River. Là, un ancien du Klondike au cœur généreux lui donna pour lui et ses chiens de la viande d'un élan qu'il venait de tuer. À Ainslie, il se sentit amplement récompensé de ses peines lorsqu'un prospecteur, qui avait quitté Dawson cinq heures auparavant, l'assura qu'il pourrait vendre tous ses œufs un dollar et quart pièce.

Le cœur battant et les genoux flageolants, il gravit la berge escarpée non loin de la caserne de Dawson. Les chiens étaient tellement fatigués qu'il dut les faire reposer et, en attendant, il s'appuya sur la barre de direction. Un homme élégant, vêtu d'un manteau en peau d'ours et qui se promenait par là, s'arrêta, puis regarda Rasmunsen d'un œil curieux, ses chiens et les trois traîneaux attachés l'un à l'autre.

— Que transportez-vous là ? demanda-t-il.

— Des œufs, répondit Rasmunsen d'une voix enrouée, car il avait à peine la force de parler.

— Des œufs ! Chic, alors ! L'homme sauta en l'air, fit une pirouette, et exécuta une danse guerrière. Vous n'allez tout de même pas me dire que tout cela c'est des œufs ?

— Si. Tout cela !

— Alors, c'est donc vous l'homme aux œufs !

Il tourna autour de Rasmunsen et l'étudia sur toutes les coutures.

— Fichtre, oui, c'est vous l'homme aux œufs.

Rasmunsen ne le savait pas, mais il le supposa et l'homme se calma un peu.

— Combien pensez-vous les vendre ? demanda-t-il d'un air prudent.

— Un dollar et demi, répondit Rasmunsen, devenu audacieux.

— Marché conclu ! s'empressa de dire le promeneur. Donnez-m'en une douzaine.

— Je… je veux dire un dollar et demi pièce, expliqua Rasmunsen avec quelque hésitation.

— Évidemment. J'avais bien compris. Passez m'en deux douzaines. Voici la poudre d'or.

L'homme tira de sa poche un sac d'or de la dimension d'une petite saucisse et en frappa négligemment la perche de direction. Rasmunsen un frisson au creux de l'estomac, un frémissement des narines eut une envie irrésistible de

s'asseoir pour pleurer. Mais déjà une foule de badauds, les yeux écarquillés, commençait à se rassembler et tous réclamaient des œufs à cor et à cri. Il ne possédait pas de balances, mais l'homme au manteau de peau d'ours alla en chercher une paire et se prêta obligeamment à peser la poudre d'or, tandis que Rasmunsen livrait sa marchandise.

Bientôt les gens se bousculèrent et se mirent à crier. Tous voulaient des œufs et chacun demandait à être servi le premier. Au milieu de l'excitation générale, Rasmunsen recouvra son sang-froid. Cela ne pouvait continuer ainsi. Il devait se cacher quelque mystère derrière cette impatience. Il ferait bien de se reposer et de se renseigner sur le cours des œufs. Peut-être valaient-ils deux dollars pièce. De toute façon, il trouverait acheteur à un dollar et demi.

— Suffit ! cria-t-il lorsqu'il en eut vendu deux cents. Assez pour l'instant. Je suis rendu. Tout d'abord, il faut que je trouve une cabane et vous viendrez me voir.

Un grognement s'éleva, mais l'homme à la peau d'ours approuva cette décision. Dans ses larges poches vingt-quatre œufs gelés s'entrechoquaient. Que lui importait que le reste de la ville s'en passât ? En outre, il voyait bien que Rasmunsen ne tenait plus sur ses jambes.

— Vous trouverez une cabane à droite au second tournant après *le Monte-Carlo,* lui dit-il… celle à la fenêtre bouchée avec des bouteilles de soda. Elle n'est pas à moi, mais j'en ai la garde. On la loue dix dollars par jour et ce n'est pas trop cher. Entrez-y tout de suite et nous nous reverrons plus tard.

— *Tra la la !* chantonnait l'heureux homme, l'instant d'après. Je grimpe sur la colline pour manger mes œufs et rêver au pays.

En route vers la cabane, Rasmunsen se souvint qu'il avait faim et acheta quelques provisions au magasin de la N.A.T. & T., un bifteck chez le boucher et du saumon séché pour les chiens. Il découvrit facilement la hutte et, sans dételer les chiens, il alluma du feu pour se préparer du café.

— Un dollar et demi l'œuf… mille douzaines… dix-huit mille dollars, répétait-il sans cesse, tout en vaquant à ses occupations.

Tandis qu'il jetait son bifteck dans la poêle, la porte s'ouvrit. Rasmunsen se retourna. C'était l'homme à la peau d'ours. Il entra d'un pas décidé, comme s'il remplissait une mission. Mais, à la vue de Rasmunsen, son visage prit une expression de gêne.

— Dites-moi… dites-moi un peu… commença-t-il.

Rasmunsen se demanda s'il venait lui réclamer le prix de la location de la cabane.

— Je… sacrebleu ! Je venais vous dire… vos œufs sont mauvais.

Rasmunsen chancela comme s'il venait de recevoir un coup de poing entre les yeux. Les murs de la cabane vacillèrent et il avança les mains pour chercher un point d'appui. Il la posa sur le poêle. La douleur aiguë et l'odeur de chair brûlée le ramenèrent à la réalité.

— Je comprends, dit-il lentement, fouillant sa poche en quête du sac de poudre d'or. Vous voulez que je vous rende votre argent ?

— Il ne s'agit pas de l'argent, dit l'homme, mais est-ce que vous n'auriez pas d'autres œufs… des bons ?

Rasmunsen hocha la tête.

— Vous feriez mieux de reprendre votre argent.

L'autre refusa et recula d'un pas.

— Je reviendrai, dit-il, lorsque vous aurez déballé vos marchandises et constaté leur état.

Rasmunsen transféra ses caisses à l'intérieur de la cabane et, très calme, prit la hache. Un par un, sur le billot, il fendit ses œufs en deux. Les ayant examinés avec soin, il les laissa choir à terre. Au début il prélevait des échantillons dans chaque caisse, mais ensuite il en vida une entièrement. Le tas d'œufs sur le sol augmentait de volume. Le café bouillant débordait du pot et le bifteck brûlait, remplissant la cabane de fumée. D'un geste monotone et régulier, Rasmunsen continua de fendre ses œufs jusqu'à la dernière caisse.

Quelqu'un frappa plusieurs fois à la porte, puis entra.

— Quel gâchis ! s'exclama-t-il, en contemplant le spectacle.

Les œufs coupés en deux commençaient à se dégeler à la chaleur du poêle et l'odeur nauséabonde allait croissant.

— Cet accident a dû se produire sur le vapeur, suggéra le nouveau venu.

Rasmunsen le regarda décontenancé.

— Je suis Murray, le Grand Jim Murray. Je suis connu ici comme le loup blanc, déclara l'homme. Je viens d'apprendre que vos œufs sont pourris et je vous offre deux

cents dollars pour le lot. Ils ne sont pas aussi nourrissants que le saumon, mais ils sont assez bons pour la pâté des chiens.

Pétrifié d'horreur, Rasmunsen ne bougeait pas.

— Fichez-moi le camp d'ici ! s'écria-t-il, furieux.

— Prenez le temps de réfléchir. Je vous offre un prix plus que raisonnable pour cette pourriture. Deux cents dollars valent mieux que rien. Qu'en dites-vous ?

— Déguerpissez au plus vite !

Murray ouvrit la bouche, épouvanté, puis il s'éloigna à reculons, sans quitter l'autre du regard.

Rasmunsen sortit après lui et lâcha les chiens. Il leur lança tout le saumon qu'il avait acheté et enroula une des courroies de trait sur sa main. Il rentra dans la cabane et la ferma au verrou. La fumée du bifteck carbonisé lui piquait les yeux. Il monta sur la couchette, passa la courroie sur la poutre maîtresse et, de l'œil, mesura la distance. Elle ne le satisfit point, car il plaça un tabouret sur le lit et grimpa dessus. Il fit un nœud coulant à l'extrémité de la courroie, y passa la tête et lia l'autre bout. D'un coup de pied il repoussa au loin le tabouret.

LA FOI DES HOMMES[11]

— Eh bien, si tu veux, nous allons jouer cela aux dés !

— J'accepte, dit l'autre qui, tout en parlant, se tourna vers l'Indien occupé à raccommoder des mocassins dans un coin de la cabane.

— Hé là ! Billebedam ! File jusqu'à la cabane d'Oleson et dis-lui que nous voulons lui emprunter ses dés et son cornet.

Cette soudaine requête tombant au beau milieu de graves discussions sur les salaires des hommes, sur le bois et la nourriture, surprit le nommé Billebedam. De surcroît, il était encore de bonne heure et il n'avait jamais vu des Blancs, du calibre de Pentfield et d'Hutchinson, jouer aux dés avant de commencer leur travail. Mais sa face resta impassible comme devait l'être celle de tout bon Indien du Yukon, il enfila ses moufles et sortit.

Bien qu'il fût huit heures, il faisait encore sombre dehors et la cabane était éclairée par une chandelle de suif plantée dans une bouteille de whisky vide placée au centre d'une table de bois de sapin sur laquelle s'étalaient en désordre des assiettes d'étain sales. Le suif d'innombrables chandelles avait coulé le long du goulot de la bouteille et durci, transformant le récipient en un glacier en miniature.

---

[11] *The faith of men.*

L'étroite pièce qui composait toute la cabane était aussi répugnante que la table ; à un bout, contre la paroi, se trouvaient deux couchettes superposées, les couvertures en étaient simplement rejetées vers le bas, telles que les hommes les avaient laissées en se glissant hors du lit, le matin.

Lawrence Pentfield et Corry Hutchinson étaient des millionnaires, encore que rien ne l'indiquât dans leur aspect extérieur. On les eût pris pour des charpentiers dans quelque campement du Michigan. Mais dehors, dans les ténèbres, là où de grandes cavités béaient dans la terre, une armée de travailleurs étaient occupés à monter, à l'aide de treuils, de la boue, du gravier et de l'or que d'autres hommes, payés quinze dollars par jour, extrayaient du fond de ces trous. Chaque jour, de l'or valant des milliers de dollars était gratté du fond rocailleux et remontait à la surface, et toute cette fortune appartenait à Pentfield et à Hutchinson, qui comptaient parmi les plus riches rois du Bonanza.

Pentfield rompit le silence qui suivit le départ de Billebedam en empilant l'une sur l'autre les assiettes sales, puis il tambourina des doigts sur l'extrémité de la table qu'il venait de débarrasser. Hutchinson moucha la chandelle fumeuse et frotta la suie de la mèche entre le pouce et l'index.

— Parbleu ! Je voudrais bien que nous pussions nous en aller tous deux ! s'exclama-t-il soudain. Cela réglerait la question.

Pentfield lui jeta un regard sombre.

— Sans ta sacrée obstination, tout s'arrangerait quand même ! Tu n'as qu'à partir. Je surveillerai les travaux et l'année prochaine ce sera mon tour.

— Pourquoi moi ? Personne ne m'attend là-bas…

— Tes parents, répliqua brusquement Pentfield.

— Les tiens aussi ! continua Hutchinson. C'est d'une fiancée que je veux parler, tu le sais bien.

Pentfield haussa les épaules d'un air maussade.

— Bah ! Qu'elle prenne patience !

— Mais voilà deux ans qu'elle se morfond.

— Une année de plus ne la vieillira pas au point de lui enlever sa beauté.

— Cela ferait trois ans. Songes-y, mon vieux, trois ans dans ce coin perdu de la terre, dans cet enfer !

Hutchinson leva les bras et proféra une sorte de grognement. Plus jeune que son associé de quelques années, il comptait au plus vingt-six ans. Un désir ardent se peignit sur son visage, comme chez les hommes qui soupirent vainement après quelque objet dont ils ont été longtemps privés. La même convoitise se lisait sur les traits de Pentfield, qui haussa les épaules et dit :

— La nuit dernière, j'ai rêvé que j'étais chez Zinkand. L'orchestre jouait, les verres s'entrechoquaient au milieu des murmures de voix, des rires de femmes, et je commandais des œufs, oui, mon vieux, des œufs, sur le plat, à la coque, pochés et brouillés et préparés de toutes sortes de façons, et je les engloutissais dès qu'ils m'étaient servis.

— Moi, j'aurais commandé de la salade et des légumes, critiqua Hutchinson, d'un air gourmand, avec un énorme bif-

teck, des petits oignons et des radis qu'on croque avec du sel.

— J'aurais bien demandé tout cela après mes œufs, il me semble, si je ne m'étais réveillé, répondit Pentfield.

Il ramassa un vieux banjo posé dans un coin et, distraitement, en tira quelques sons. Hutchinson tressaillit et poussa un immense soupir.

Puis soudain il éclata de colère, comme l'autre attaquait un air gai et joyeux.

— Assez ! Je t'en prie. Cela me donne le cafard. Je ne puis le supporter !

Pentfield lança le banjo sur une des couchettes et se mit à fredonner :

« Écoute-moi répéter

Ce que de sa voix débile

Le faible n'osait avouer :

« Je suis le souvenir ardent, indélébile ;

Et je suis le Tourment ; je suis aussi la ville,

Et je suis la foule dorée

De qui porta jamais un habit de soirée ! »

L'autre, frémissant, penchant la tête, tandis que Pentfield continuait à tambouriner avec ses doigts. Un craquement de la porte attira son attention : le givre grimpait à l'assaut de la cabane, l'enveloppant d'un suaire blanc. Pentfield recommença de fredonner :

« Les troupeaux sont rentrés ; le buisson s'échevèle.

Le saumon de la mer a repris le chemin.

Ah ! comme j'aimerais, ma belle,

Abriter mon cœur près du tien ! »

Le silence régna de nouveau jusqu'à l'arrivée de Billebedam, qui posa les dés sur la table.

— Beaucoup froid, fit-il. Oleson dire moi Yukon glacé cette nuit.

— Tu entends ça, vieux ? s'écria Pentfield, donnant une tape sur l'épaule d'Hutchinson. Celui qui gagnera pourra reprendre la piste vers le Pays de Dieu à cette heure-ci, demain matin !

Il saisit le cornet de dés et le secoua.

— D'abord, que jouons-nous ?

— Poker d'as ; répondit Hutchinson. Allons-y !

— Tirons.

Pentfield lança un dé et amena sept et Hutchinson donna une dame.

— À toi, Corry, invita Pentfield.

Les dés roulèrent sur la table rugueuse.

— Une paire aux rois, un valet, un sept ! annonça Hutchinson. Lawrence, tu feras sortir beaucoup mieux que cela ; j'en suis sûr.

En joueur rompu à ce jeu, d'un élégant mouvement du poignet Pentfield étala un dix et quatre rois.

— La première manche à toi et l'honneur de continuer.

Du même geste large, Pentfield lança les dés. La main donna quatre huit et as.

— Magnifique ! murmura Corry en rassemblant le jeu.

Il agita longuement le cornet dans tous les sens, la paume de sa main bouchant l'orifice.

— Vas-y ! dit Pentfield, impatient.

Le joueur renversa lentement le contenu du cornet.

— Cinq as ! annonça-t-il d'une voix calme. À moi la seconde ! Égalité. La belle, maintenant !

Corry Hutchinson exhala un soupir et sema les dés d'un seul coup.

— Diable ! cinq rois ! s'exclama Pentfield. Tu en as une veine ! C'est toi qui pars !

Et il tendit sa main calleuse à Hutchinson. Mais l'autre lui repoussa le bras.

— Pas du tout ! Joue à ton tour ! Tu peux amener mieux.

D'un geste nerveux, Pentfield envoya tout le poker sur la table.

Ce fut pitoyable : un neuf, trois sept, un huit…

Hutchinson se leva, faisant entendre un rire gêné. En la circonstance, il était plus embarrassant de gagner que de perdre. Il alla vers son camarade, qui se retourna vivement :

— Tu vas me faire le plaisir de te taire, Corry. Je sais d'avance tout ce que tu vas me dire – que tu préfères me voir partir, et tout le reste ; mais garde-le pour toi. Tu as tes parents à voir à Détroit, cela suffit. De plus, tu peux te charger pour moi du même service que je comptais te demander.

— Quoi donc ?

Pentfield vit le regard interrogateur de son associé et répondit :

— Oui, ce que j'aurais fait si j'étais parti. Tu me l'amèneras ici. Nous nous marierons à Dawson, au lieu de San Francisco, voilà tout !

— Mais, vieux copain, objecta Hutchinson, comment pourrais-je l'amener ici ? D'abord, nous ne sommes pas ce qu'on pourrait appeler frère et sœur, puisque je ne l'ai pas encore vue ; ensuite, tu comprends, il ne serait peut-être pas très convenable de nous faire voyager ensemble. Certes, tout marcherait comme il faut, toi et moi nous le savons bien ; mais qu'en penseraient les gens ?

Pentfield lança un juron et envoya l'opinion d'autrui dans des régions beaucoup moins froides que l'Alaska.

— Si tu voulais m'écouter un instant et ne pas enfourcher tes grands chevaux comme cela t'arrive à tout bout de champ ! réprimanda Hutchinson. Comprends donc qu'il est plus raisonnable, étant données les circonstances, que je te laisse partir cette année ! L'année prochaine, ce n'est que douze mois de plus, somme toute, et alors je pourrai prendre mon vol.

Pentfield secoua la tête, bien que visiblement ébranlé par la tentation.

— Non, mon vieux Corry, j'apprécie ton bon cœur, mais je ne puis accepter ce sacrifice. Je rougirais de moi-même en pensant que tu es resté ici à trimer à ma place.

Soudain une pensée traversa son esprit. Fouillant hâtivement dans sa couchette, il en tira un cahier de papier à lettres et un crayon. Puis il s'assit à la table et se mit à écrire d'une main rapide et assurée.

— Voici, dit-il, remettant la lettre à son associé. Tu remettras ce billet et tout ira pour le mieux.

Hutchinson parcourut le papier des yeux et le posa sur la table.

— Comment sais-tu que le frère consentira à faire cet affreux voyage jusqu'ici ? demanda-t-il.

— Oh ! il le fera pour moi, et pour sa sœur. Tu comprends, c'est un pied-tendre, et je ne la confierais pas à lui seul. Mais toi les accompagnant, le voyage ne présentera aucun danger. Dès ton arrivée là-bas, tu iras la voir et la prépareras à cette épreuve. Ensuite, tu te rendras à l'Est voir ta famille, et au printemps elle et son frère seront prêts à partir avec toi. Elle te plaira du premier coup, j'en suis sûr. Tiens, d'après ceci tu la reconnaîtras tout de suite.

Il ouvrit le boîtier de sa montre et désigna, collé à l'intérieur, le portrait d'une jeune fille. Corry Hutchinson la contempla avec une franche admiration.

— Elle se nomme Mabel, continua Pentfield. Voici comment trouver sa demeure. En arrivant à San Francisco, tu prends une voiture et tu demandes au chauffeur la maison du juge Holmes. Avenue Myrdon…, je ne crois même pas que le nom de l'avenue soit utile.

« Et, ajouta-t-il après une pause, tu pourrais peut-être m'apporter quelques petits objets qui… enfin que…

— Qu'un homme marié doit posséder chez lui, compléta Hutchinson avec un sourire.

Pentfield ricana à son tour.

— C'est cela…, des serviettes, des nappes, des draps, des taies d'oreiller et autres babioles semblables. J'aimerais aussi un beau service en porcelaine. Comprends-tu, elle s'habituera assez difficilement à notre genre de vie. Fais expédier le tout par la mer de Behring. Mais, j'y pense, que dirais-tu d'un piano ?

Hutchinson approuva cette idée. Son hésitation avait disparu et il s'échauffait, se mettant à la hauteur de sa mission.

— Par Dieu ! Lawrence, dit-il en manière de conclusion, comme tous deux se levaient. Je te ramènerai ta fiancée comme il convient. Je m'occuperai de la cuisine et je soignerai les chiens : le frangin n'aura qu'à l'entourer de ses petits soins et à faire pour elle ce que j'aurais oublié. Mais je puis t'assurer que je n'omettrai pas grand-chose.

Le lendemain, Lawrence Pentfield serra les mains d'Hutchinson au moment du départ et le regarda courir avec ses chiens, disparaître sur le Yukon glacé pour se rendre à la mer et de là dans le monde civilisé.

Pentfield regagna sa mine du Bonanza, qui lui sembla beaucoup plus triste qu'auparavant, mais il était décidé à affronter courageusement l'interminable hiver. Le travail ne manquait pas : s'occuper des hommes et des opérations qui devaient l'amener à la découverte de la problématique veine

payante, mais il n'avait pas le cœur à l'ouvrage. Il ne s'intéressa vraiment à aucune besogne que le jour où des rondins commencèrent à s'empiler sur la colline derrière la mine, pour l'érection d'une importante cabane divisée en trois pièces chaudes et confortables. Chaque morceau de bois était taillé et équarri à la main – caprice dispendieux, alors que les hommes qui maniaient la hache étaient payés quinze dollars par jour ; mais rien ne paraissait trop cher à Pentfield pour la maison que devait habiter Mabel Holmes.

Il veillait donc à la construction de la cabane tout en chantant : « Ah ! comme j'aimerais, ma belle, abriter mon cœur près du tien ! » et son premier acte était, chaque matin, d'effacer la date sur le calendrier épinglé au mur au-dessus de la table et de compter les jours qui devaient s'écouler avant le retour de son camarade au printemps, sur la glace du Yukon.

Il ne permettait à personne de coucher dans la nouvelle cabane sur la colline. Il la conservait intacte pour sa fiancée et la voulait aussi neuve que les branches d'arbre équarries dont elle était composée. Quand elle fut achevée, il mit un cadenas sur la porte. Nul n'y pénétra sauf lui : il y demeurait des heures entières avec, dans les yeux, une clarté douce et heureuse.

En décembre, il reçut une lettre de Corry Hutchinson, qui venait de voir Mabel Holmes. Elle ferait une épouse idéale pour Lawrence, écrivait-il. Il témoignait d'une admiration sans bornes pour Mabel, et le sang de Pentfield bouillonnait à cette lecture.

D'autres lettres suivirent, l'une après l'autre, quelquefois deux ou trois par le même courrier. Toutes étaient dans le même ton enthousiaste. Corry ne quittait pas Myrdon Ave-

nue, s'attardait sans rime ni raison à San Francisco et ne parlait même pas de son voyage à Détroit, chez ses parents.

Lawrence Pentfield commença à songer que, pour un homme si impatient d'aller voir sa famille dans l'Est du pays, son associé restait bigrement longtemps en la société de Mabel Holmes. Il se surprit même parfois à éprouver quelque inquiétude, mais, bah ! il connaissait si bien Corry et Mabel ! D'autre part, les lettres de Mabel ne tarissaient pas d'éloges sur Corry. Elle exprimait, en outre, une sorte de crainte, voisine de l'aversion, à entreprendre ce long trajet sur la glace et à se marier à Dawson. Pentfield lui répondit une missive encourageante, riant de ses appréhensions qu'il attribuait à une peur physique du danger et des privations plutôt qu'à la réserve d'une jeune fille timide.

Mais le long hiver et l'attente fastidieuse, après les deux interminables hivers précédents, commençaient à peser sur lui. La surveillance des hommes et la poursuite du filon ne suffisaient plus à rompre la pénible monotonie quotidienne, et vers la fin de janvier, il fit quelques voyages à Dawson où, devant les tables de jeu, il s'oublia un moment. Parce qu'il pouvait se permettre de perdre, il gagna, et la « veine de Pentfield » devint proverbiale parmi les joueurs de pharaon.

La chance l'accompagna jusqu'à la seconde semaine de février. Jusqu'à quand se serait-elle attachée à lui, on n'aurait su le dire, car, après un dernier grand coup, il abandonna tout à fait le jeu.

La scène se passait au Casino. Pendant une heure d'horloge, on eût dit qu'il ne pouvait miser son argent sur une carte sans que celle-ci gagnât. Vers la fin d'une partie, tandis que le croupier battait les cartes, Nick Inwood, le propriétaire du jeu, remarqua, à propos de rien :

— Dites donc, Pentfield, il me semble que votre associé ne s'embête point là-bas !

— Oh ! je lui souhaite du bon temps. Il l'a bien gagné ! répondit Pentfield.

— Chacun son goût, reprit en riant Nick Inwood ; mais je n'appelle pas cela prendre du bon temps que de se marier.

— Corry est marié ! s'écria Pentfield, incrédule, mais surpris sur le moment.

— Comme je vous le dis, affirma Inwood. J'ai lu la nouvelle dans le journal de Frisco qu'on a apporté sur la glace ce matin même.

— Ah bah ! Et comment se nomme l'heureuse jeune fille ? demanda Pentfield, affectant un calme avec lequel on mord à l'hameçon tout en s'apprêtant à accepter les quolibets qui éclateront à vos dépens.

Nick Inwood tira le journal de sa poche et chercha des yeux en disant :

— Je n'ai pas une mémoire remarquable des noms, mais je crois que c'est quelque chose comme… Mabel… Mabel – ah ! oui ! voici l'article en question : « Mabel Holmes, fille du juge Holmes. »

Lawrence Pentfield ne fronça même pas le sourcil. Il se demanda cependant qui, dans le Grand Nord, pouvait connaître le nom de sa fiancée. Froidement il observa les visages autour de lui pour essayer d'y découvrir quelque vague indication de la farce qu'on voulait lui jouer, mais, à part une curiosité naturelle, ces faces ne trahissaient aucune malice. Alors il se tourna vers le propriétaire et lui déclara, d'une voix lente :

— Écoutez, Inwood, je possède dans mon sac cinq cents dollars d'or. Je parie que ce que vous venez de dire n'est pas imprimé sur ce papier !

— Enfant que vous êtes ! Je n'ai pas besoin de votre argent.

— C'est bien ce que je pensais, ricana Pentfield, retournant au jeu et doublant la mise.

La figure de Nick Inwood s'empourpra et, comme s'il doutait de ses propres sens, il parcourut lentement des yeux un quart de colonne. Puis il se tourna vers Lawrence Pentfield.

— Dites-moi, Pentfield, jeta-t-il d'un bon bref et nerveux, vous savez que je ne puis admettre cela.

— Admettre quoi ?

— Vous avez insinué que je mentais.

— Pas du tout. Je voulais simplement dire que vous avez essayé de faire de l'esprit, mais vous n'êtes qu'un balourd.

— Faites vos jeux, Messieurs, annonça le croupier.

— Mais je vous assure que c'est la pure vérité, insista Nick Inwood.

— Ne vous ai-je pas dit que je possède ici cinq cents dollars pour parier que cette nouvelle ne figure pas dans votre journal ? répondit Pentfield en posant un lourd sac de poussière d'or sur la table.

— Alors, excusez-moi de prendre votre argent, répliqua Nick, et il lui remit le journal entre les mains.

Pentfield dut se rendre à l'évidence, mais sans parvenir à se convaincre. Jetant un coup d'œil rapide sur le titre, il glissa sur les premières lignes de l'article. Lorsque les noms de Mabel Holmes et de Corry Hutchinson, accouplés, lui sautèrent aux yeux, il regarda l'en-tête : c'était un journal de San Francisco.

— L'argent vous appartient, Inwood, déclara Pentfield avec un petit rire sec. Une fois lâché, un associé est capable de tout !

Il relut l'article mot par mot, lentement et avec la plus grande attention. Impossible de douter maintenant. Le fait était patent : Corry Hutchinson venait d'épouser Mademoiselle Mabel Holmes ! L'article continuait ainsi : « Il s'agit d'un des rois du Bonanza, l'associé de M. Lawrence Pentfield (que la société de San Francisco n'a pas encore oublié) dans de riches concessions minières du Klondike. » Plus loin, vers la fin, il lut : « On raconte, dans l'entourage des jeunes mariés, que M. et Mme Hutchinson, après un rapide séjour à Détroit, feront leur voyage de noces dans le Nord ensorceleur. »

— Je vais revenir. Gardez-moi ma place, dit Pentfield.

Puis il se leva et reprit son sac qui avait été soulagé de cinq cents dollars.

Il descendit la rue et acheta un journal de Seattle, qui reproduisait la même nouvelle, un peu condensée. Il n'y avait plus de doute possible : Mabel et Corry étaient bel et bien mariés ! Pentfield retourna au Casino et regagna sa place à la roulette. Il demanda qu'on augmentât l'enjeu.

— Vous voulez encore jouer ! s'écria Nick Inwood en faisant un signe d'approbation au croupier. Je me disposais

à sortir pour m'acheter une paire de mocassins au magasin de la Compagnie, mais ma foi je vais rester pour vous voir perdre !

Au bout de deux heures, le croupier, tout en mordant le bout d'un nouveau cigare, annonça que Lawrence Pentfield avait fait sauter la banque. Pentfield encaissa quarante mille dollars, serra la main de Nick Inwood et déclara que c'était la dernière fois qu'il jouait.

Nul ne soupçonnait de quel coup Pentfield venait d'être frappé. Aucun changement dans ses manières. Durant une semaine, il continua son travail comme par le passé, lorsqu'il lui arriva de lire le compte rendu du mariage dans un journal de Portland.

Cette fois, il confia à un ami la direction de sa mine et partit sur le haut Yukon derrière ses chiens. Il se dirigea vers la mer jusqu'à l'embouchure de la Rivière Blanche sur laquelle il s'engagea. Cinq jours après, il débarquait dans un campement de chasseurs indiens. Dans la soirée, il y eut un festin et on lui octroya la place d'honneur, auprès du chef. Le lendemain, il reprit avec ses chiens la piste du retour vers le Yukon. Mais il ne voyageait plus seul.

Cette nuit-là, une jeune squaw, nommée Lashka, se chargea pour lui de nourrir les chiens et l'aida à dresser le camp. Dans son enfance, elle avait été à demi assommée par un ours et elle boitait légèrement. Au début, elle se sentait timide devant cet homme blanc si étrange, venu elle ne savait d'où, qui l'avait épousée sans la regarder à peine ni lui avoir adressé un mot, et qui à présent l'emmenait avec lui vers l'Inconnu, où il retournait.

Mais Lashka devait être plus heureuse que la plupart des jeunes Indiennes alliées aux Blancs dans le Pays du Nord. Dès qu'ils atteignirent Dawson, le mariage païen qui les avait unis fut célébré cette fois à la façon des Blancs, devant un missionnaire. De Dawson qui, pour elle, constituait un rêve merveilleux, elle fut conduite à la mine du Bonanza et installée sur la colline dans la superbe cabane faite de bois équarri.

Les gens s'étonnèrent moins de voir Lawrence Pentfield ramener une squaw chez lui que de la cérémonie ayant légalisé leur union. Cette consécration dépassait l'entendement de la communauté. Mais nul ne tracassa Pentfield à ce sujet. Du moment que ses fantaisies ne dérangeaient personne, on le laissait libre de ses actes, et il convient d'ajouter qu'il ne fut pas exclu pour autant des cabanes des hommes qui avaient épousé des femmes blanches. La cérémonie nuptiale le mettait au-dessus de tout reproche moral, mais d'aucuns discutèrent son bon goût quant au choix de la femme.

Il ne lui arrivait plus de lettres des États-Unis. Six traîneaux chargés de courrier s'étaient perdus dans le Grand Saumon, mais Pentfield savait que Corry et sa femme foulaient déjà la piste. Ils étaient en voyage de noces, celui que depuis deux années il rêvait de faire lui-même. À cette pensée, un pli d'amertume tordit sa lèvre ; cependant, il ne donna d'autre signe extérieur à son dépit qu'en manifestant encore plus de bonté envers Lashka.

Mars était écoulé et avril touchait à sa fin quand, un matin de printemps, Lashka lui demanda de l'accompagner à la cabane de l'Indien Siwash Peter. La femme de celui-ci lui avait fait dire que son bébé souffrait et Lashka, douée d'un puissant amour maternel et qui se prétendait habile à guérir

les maladies infantiles, s'offrait toujours à soigner les enfants des autres femmes plus favorisées qu'elle par la nature.

Pentfield harnacha les chiens et, avec Lashka assise à l'arrière du traîneau, prit la piste qui descendait le ruisseau du Bonanza.

Le printemps se répandait dans l'air. La morsure aiguë du gel ne se faisait plus sentir et, bien que la neige couvrît encore la terre, le murmure de l'eau annonçait que l'étreinte de l'hiver venait de se relâcher. Le fond de la glace cédait et çà et là une nouvelle piste entourait les trous d'eau. Dans un de ces endroits, où deux traîneaux ne pouvaient passer de front, Pentfield entendit un tintement de clochettes et arrêta ses chiens.

Un attelage de chiens-loups à l'air harassé arrivait à l'autre bout de l'étroite courbe, suivi par un traîneau lourdement chargé. À la barre de direction un homme conduisait et derrière marchaient deux femmes.

Son regard se reporta sur l'homme. C'était Corry. Pentfield se leva et attendit, heureux de sentir Lashka auprès de lui. La rencontre n'aurait pu mieux se produire s'il l'avait préparée, pensait-il. Il se demanda ce qu'ils allaient dire en le voyant. Quant à lui, il resterait dans l'expectative. À eux de fournir des explications : il les attendait de pied ferme !

En arrivant à leur hauteur, Corry reconnut son camarade et fit stopper ses chiens.

— Holà, vieux ! dit-il, puis il avança la main.

Pentfield la prit dans la sienne, mais froidement et sans proférer une parole. Les deux femmes s'étaient approchées. Il remarqua que la seconde était Dora Holmes et enleva sa

casquette de fourrure, dont les pattes d'oreilles flottaient au vent. Ensuite il serra la main de Dora et se tourna vers Mabel. Elle avança, splendide et radieuse, mais hésita devant sa main tendue. Il avait l'intention de lui dire : « – Comment allez-vous, Madame Hutchinson ? » – mais ces mots s'étouffèrent dans sa gorge et il ne put articuler qu'une banale salutation.

La situation était embarrassée et contrainte à souhait. Mabel trahissait son agitation bien compréhensible, et Dora, amenée évidemment pour concilier les choses, disait :

— Eh bien, Lawrence, que se passe-t-il ?

Sans lui laisser le temps de répondre, Corry le tira de côté par la manche :

— Eh bien, mon vieux, que signifie tout ceci ? demanda-t-il à voix basse, désignant Lashka du regard.

— Je ne vois pas très bien en quoi cela te regarde, riposta Pentfield sur un ton railleur.

Mais Corry alla droit au but.

— Que fait cette squaw sur ton traîneau ? Voilà qui ne va pas être facile à expliquer. J'espère, toutefois, que tu nous donneras une justification suffisante de sa présence. Voyons, qui est-elle ? De qui est-elle la squaw ?

Alors Lawrence Pentfield décocha son coup, avec une certaine satisfaction, qui semblait compenser quelque peu les souffrances qu'on lui avait causées.

— Mais elle est ma propre squaw, dit-il. Madame Pentfield, je te prie.

Corry Hutchinson demeura bouche bée, et Pentfield le quitta pour aller vers les deux femmes. Mabel, le visage inquiet, paraissait vouloir demeurer à l'écart. Il se tourna vers Dora et lui demanda, de son air le plus aimable, comme si tout le paysage autour de lui était ensoleillé :

— Comment avez-vous supporté le voyage ? N'avez-vous pas trop souffert du froid ? Et Madame Hutchinson, tout s'est-il bien passé ? demanda-t-il ensuite, les yeux tournés vers Mabel.

— Oh ! le grand nigaud ! s'écria Dora, lui entourant le cou de ses deux bras et le serrant tendrement. Alors, vous avez vu le journal aussi ! Je me doutais bien que quelque chose allait de travers ! Vous avez l'air si drôle !

— Je… je ne comprends pas, balbutia-t-il.

— L'erreur a été corrigée dès le lendemain dans le journal, continua Dora avec volubilité. Nous ne supposions pas que vous l'auriez vu. C'était exact dans tous les journaux, sauf dans celui-là, et naturellement il a fallu que ce misérable canard vous tombât sous les yeux.

— Un moment, je vous prie ! Expliquez-vous ! s'écria Pentfield, une crainte soudaine lui étreignant le cœur, car lui-même se sentait au bord d'un abîme.

Mais Dora continuait de plus belle :

— Voilà ! L'annonce était erronée. Qui aurait imaginé que vous auriez lu cette ineptie ?

— Ainsi donc…

— C'est moi, Madame Hutchinson, répondit Dora. Et vous croyiez que c'était Mabel ?

— Exactement, répliqua Pentfield d'une voix lente. Mais je comprends à présent. Le reporter a embrouillé les noms. La presse de Seattle et de Portland les a copiés tels quels.

Il demeura silencieux pendant une minute. Mabel s'étant retournée vers lui, il vit briller dans ses yeux une lueur d'impatience. Corry examinait le bout déchiqueté de son mocassin et Dora jetait un coup d'œil à la dérobée vers le visage impassible de Lashka, assise sur le traîneau.

Pentfield regardait droit devant lui, dans le sinistre avenir, à travers les sombres avenues duquel il se voyait cheminant sur un traîneau, derrière les chiens, la boiteuse Lashka courant à son côté.

Fixant Mabel dans les yeux, il lui dit, très simplement :

— Vous me voyez désolé, ma chère Mabel. Je ne suis pas le jouet d'un rêve : je croyais que vous aviez épousé Corry. Voilà Madame Pentfield assise là sur le traîneau !

À demi défaillante, Mabel Holmes se tourna vers sa sœur : on eût dit que toute la fatigue du voyage s'appesantissait soudain sur elle.

Dora la prit par la taille. Corry Hutchinson s'intéressait toujours à ses mocassins. Pentfield les regarda rapidement à tour de rôle, puis il rejoignit son traîneau.

— Nous ne pouvons rester ici toute la journée, dit-il à Lashka. Le bébé de Peter nous attend.

La longue lanière du fouet siffla, les chiens bondirent en avant et le véhicule décolla d'un mouvement brusque.

— Eh dis donc, Corry ! cria Pentfield en se retournant. Tu pourras occuper la vieille cabane. Voilà longtemps

qu'elle n'est pas habitée. Moi, j'en ai bâtie une neuve sur la colline.

BÂTARD[12]

Bâtard était un démon. Ce fait était notoire dans tout le Northland. « Suppôt de Satan », l'avait-on baptisé ; seul son maître, Leclère le Maudit, l'appelait du nom ignominieux de Bâtard. Leclère était également un monstre de méchanceté et tous deux formaient la paire. Suivant un vieux dicton américain, lorsque deux diables se rencontrent, gare à la casse ! Aussi fallait-il s'attendre à du vilain le jour où Bâtard et Leclère associèrent leurs existences. Lors de leur première entrevue, Bâtard était encore un tout jeune chien, maigre et affamé, aux yeux mauvais ; il grognait en montrant des crocs et une lueur haineuse brillait dans ses prunelles, car la lèvre supérieure de Leclère se retroussait comme celle d'un loup et découvrait des dents blanches et cruelles. L'homme avança la main vers la portée de chiots et d'un geste violent saisit Bâtard par la peau du cou. Ces deux êtres durent se deviner : au même instant, Bâtard planta ses petits crocs dans la main de Leclère et celui-ci faillit étouffer le chiot en lui serrant la gorge entre le pouce et l'index.

— ***Sacredam !*** jura tout bas le Canadien français.

Il lécha le sang de sa main tordue et lança le petit chien à moitié mort sur la neige.

---

[12] *Batard.*

Leclère se tourna vers John Hamlin, le gérant du poste de Sixty-Mile.

— Ce cabot me plaît. Combien, M'sieu ? Combien ? Je vous le prends. Je le paie tout de suite.

Parce qu'il haïssait cette bête, Leclère l'acheta sur-le-champ et lui donna son affreux surnom. Cinq années durant, le couple erra sur la terre du Nord, de Saint-Michael et le delta du Yukon jusqu'à la source du Pelly, voire jusqu'à la rivière de la Paix, l'Athabasca et le Grand Esclave. Et ils se créèrent une réputation de méchanceté sans précédent chez un homme et un chien.

Bâtard n'avait pas connu son père ; d'où son sobriquet, mais John Hamlin savait que l'auteur de ses jours était un grand loup gris des forêts. Le chien se souvenait vaguement de sa mère, créature hargneuse, effrontée, fourbe et toujours prête à mordre ; la tête énorme, la poitrine large, l'œil mauvais, elle possédait une vitalité de chat. Elle n'inspirait aucune confiance et ses fréquentations des loups sauvages attestaient ses instincts dépravés. Bâtard hérita de ses parents une force extraordinaire et quantité de vices.

Survint alors Leclère le Maudit, qui agrippa de sa lourde main le petit chiot tout palpitant de vie, le façonna et le moula jusqu'à en faire une bête hargneuse, sournoise et diabolique. Avec un maître plus humain, Bâtard eût pu devenir un assez bon chien de traîneau. Leclère ne lui donna point l'occasion de s'améliorer ; au contraire, il développa le côté malfaisant de sa nature.

L'histoire de Bâtard et de Leclère n'est qu'une succession de luttes sans merci… un conflit qui dura cinq années. La faute en incombe tout d'abord à Leclère, qui provoquait

son chien avec raisonnement et astuce, tandis que le chien, dégingandé et maladroit, suivait son instinct aveugle et détestait son maître sans rime ni raison.

Au début, nulle manifestation de cruauté raffinée (cela vint par la suite) mais des coups et de la brutalité.

Au cours d'une de ces rossées, Bâtard eut une oreille déchirée et jamais les muscles de cet organe ne reprirent leur élasticité. Cette oreille tombante rappelait au chien la férocité de son tortionnaire. Il ne l'oublia jamais.

Son enfance fut une suite de révoltes insensées. Toujours vaincu, il regimbait parce que son penchant l'incitait à rendre coup pour coup. Il demeurait indomptable. Hurlant de souffrance sous le fouet ou le gourdin, il n'en grognait pas moins de rage, s'attirant ainsi une nouvelle volée de coups. Mais grâce à la vitalité surprenante qu'il tenait de sa mère, il résistait aux traitements les plus barbares. Il florissait dans l'infortune, s'engraissait malgré la famine, et la terrible lutte qu'il dut mener pour son existence développa en lui une intelligence remarquable. Il possédait à la fois le caractère sournois et rusé de sa mère ***husky,*** le tempérament féroce et brave de son père, le loup gris.

Sans doute était-ce l'hérédité paternelle qui l'empêchait de gémir. Dès que ses jambes prirent de la force, il cessa ses jappements de chiot ; il se renferma en lui-même, devint taciturne, et frappa sans crier gare. À l'injure, il riposta par un grognement, aux coups par la morsure, montrant les crocs avec haine. Mais jamais Leclère ne réussit à lui arracher un cri de frayeur ou de souffrance. Cette résistance implacable ne faisait qu'exciter la fureur de son maître et le pousser à plus de brutalité.

Lorsque Leclère ne donnait qu'un demi-poisson à Bâtard et un tout entier à chacun de ses compagnons, Bâtard volait la part de ceux-ci. Il n'hésitait pas à dépouiller les caches des hommes et commettait mille autres coquineries qui le rendaient odieux aux chiens et à leurs maîtres. Leclère ayant une fois battu Bâtard et choyé Babette – qui était loin de fournir la même somme de travail que lui –, Bâtard renversa la chienne dans la neige et lui brisa d'un coup de crocs la patte de derrière, obligeant ainsi Leclère à l'abattre. Dans les batailles rangées, Bâtard triomphait de tous ses camarades d'attelage, leur imposait la loi de la piste et du pillage.

Durant cinq années, il n'entendit qu'une parole affectueuse et ne reçut qu'une seule caresse ; dans son ignorance, en animal indompté qu'il était, il bondit sur la main charitable et y enfonça ses crocs. Le missionnaire de Sunrise, nouveau débarqué dans la région, avait commis cette imprudence. Pendant six longs mois, il fut incapable d'écrire à sa famille aux États-Unis et le chirurgien de MacQuestion dut parcourir trois cents kilomètres sur la glace pour prévenir un empoisonnement du sang.

Hommes et chiens regardaient Bâtard de travers lorsqu'il s'aventurait dans les campements. Les hommes l'accueillaient le pied prêt à se détendre, les chiens le poil hérissé et les crocs à nu. Un jour, un trappeur décocha à Bâtard un coup de pied. Vif comme l'éclair, le chien referma sa mâchoire sur la jambe du téméraire et déchiqueta les chairs jusqu'à l'os. Le blessé eût tué le chien sans l'intervention de Leclère, qui, les yeux sinistres, se jeta entre les deux, un couteau de chasse à la main. Tuer Bâtard, ***sacredam !*** Leclère se réservait cette joie pour lui-même. Un jour, cela se produirait, à moins que… bah ! qui sait ? D'une façon ou d'une autre, le problème serait résolu.

Car ils étaient devenus l'un pour l'autre un véritable problème. Le souffle même des deux adversaires était une menace et un défi pour l'autre. Leur haine les liait mutuellement beaucoup mieux que n'aurait pu le faire l'affection. Leclère voulait briser la volonté de Bâtard et amener celui-ci rampant et gémissant à ses pieds. Et Bâtard… Leclère savait ce qui se passait derrière la tête de l'animal. Plus d'une fois il l'avait lu dans ses prunelles… si nettement que si Bâtard marchait derrière lui, l'homme ne manquait pas de l'épier en regardant par-dessus son épaule.

On s'étonnait de voir Leclère refuser de grosses sommes d'argent pour son chien.

— Un jour, tu le tueras et tu perdras tout, lui dit John Hamlin, en regardant le chien gisant dans la neige où son maître l'avait envoyé rouler d'un coup de pied. Les spectateurs s'attendaient à ce qu'il eût les côtes défoncées, mais personne n'osait s'en assurer.

— M'sieu Hamlin, lui répliqua sèchement Leclère, ça, c'est mon affaire.

Tout le monde se demandait pourquoi Bâtard ne prenait point la fuite. On n'y comprenait rien. Seul Leclère savait à quoi s'en tenir. Vivant en plein air, loin des voix humaines, il déchiffrait les messages du vent et de la tempête, le soupir de la nuit et le murmure de l'aurore. Vaguement, il entendait pousser les plantes, courir la sève dans les arbres, et éclater les bourgeons. Il devinait le langage subtil de ce qui remuait, le lièvre pris au piège, le lugubre corbeau battant l'air d'une aile creuse, l'ours à gueule chauve traînant la patte sous la lune, le loup se glissant comme une ombre grise à l'heure du crépuscule. Leclère saisissait clairement et distinctement les intentions de Bâtard. Il savait pourquoi le chien ne se sauvait

pas et, pour cette raison, il jetait plus souvent un coup d'œil par-dessus son épaule.

Bâtard n'était pas beau à voir lorsqu'il se mettait en colère. Plus d'une fois il avait bondi à la gorge de Leclère, mais aussitôt l'homme l'envoyait rouler dans la neige, prenait son fouet et laissait l'animal à demi mort. Patient, Bâtard attendait son heure. Lorsque, encore dans sa prime jeunesse, il eut atteint sa pleine croissance, il jugea le moment venu de se venger. Large de poitrine, les muscles puissants, la taille bien au-dessus de la moyenne, son poil hérissé de la tête aux épaules, il avait tout à fait l'allure d'un loup.

Leclère dormait paisiblement dans son sac de couchage en fourrure, lorsque Bâtard, jugeant l'instant propice, se faufila vers lui avec une souplesse féline, la tête rasant le sol et son oreille intacte rejetée en arrière. Bâtard retenait son souffle et il ne releva la tête qu'une fois arrivé tout près de son maître. Là, il s'arrêta et considéra le cou de taureau nu et bronzé, aux muscles noueux, s'enflant régulièrement au rythme de la respiration. La bave dégouttait de la gueule du chien au souvenir de son oreille déchirée, des innombrables coups reçus et des injustices flagrantes dont il avait été victime. Alors, sans un bruit, Bâtard se jeta sur le dormeur.

Leclère s'éveilla au contact des crocs sur sa gorge et, pareil en cela aux animaux, il retrouva aussitôt ses idées nettes et la pleine possession de ses moyens. Des deux mains, il serra la trachée-artère du chien, puis il sortit de ses fourrures pour recouvrer la liberté de ses jambes. Mais les milliers d'ancêtres de Bâtard qui s'étaient accrochés à la gorge d'élans et de caribous pour les terrasser, lui avaient transmis leur expérience. Lorsque Leclère voulut l'écraser de tout son poids, il remonta ses pattes de derrière et griffa la

poitrine et l'abdomen de l'homme, lui déchirant la peau et les muscles. Et quand il sentit au-dessus de lui le corps de l'homme se redresser et frémir de souffrance, il resserra ses crocs sur la gorge et la secoua. Ses compagnons d'attelage firent cercle autour de lui et se mirent à grogner. Bâtard, perdant le souffle et à demi épuisé par la lutte, devinait leurs mâchoires prêtes à le dévorer. Mais qu'importait ? C'était la vie de cet homme, au-dessus de lui, qu'il voulait. Il ne cesserait de déchirer, de griffer, de secouer et de mordre tant qu'il lui resterait un brin de force. Leclère l'étouffa de ses deux mains et Bâtard, respirant à peine, dut détendre ses mâchoires pour laisser pénétrer l'air dans ses poumons. Les yeux fixes et vitreux, il lâcha la gorge de son maître et tira une langue noire et enflée.

— Espèce de démon ! lança Leclère, la bouche et la gorge pleines de sang et il repoussa au loin l'animal étourdi.

Puis, voyant les autres chiens s'élancer sur Bâtard, il les chassa. Les bêtes reculèrent, reformèrent dans la neige un cercle plus large et se pourléchèrent les babines, le poil du cou hérissé.

Bâtard reprit vite connaissance et au son de la voix de Leclère, il se releva, flageolant sur ses pattes.

— Sacrée sale bête ! Tu vas me payer ça !

L'air vif rentra, tel un vin généreux, dans les poumons de Bâtard et ranima ses forces. Il s'élança au visage de Leclère, mais ses mâchoires claquèrent dans le vide avec un bruit métallique. L'homme et le chien roulèrent dans la neige. Fou de rage, Leclère lui assena une grêle de coups de poing. Puis ils se séparèrent, se retrouvèrent face à face et se poursuivirent en décrivant des cercles. Leclère aurait pu

prendre son couteau ou ramasser son fusil à terre, mais la brute en lui était déchaînée. Il préférait venir à bout du chien à l'aide de ses mains… et de ses dents. De nouveau, Bâtard se rua sur lui, mais Leclère le renversa d'un coup de poing, l'assaillit et plongea ses dents jusqu'à l'os dans l'épaule du chien.

Ce spectacle sauvage rappelait les temps primitifs du monde. Dans une clairière, au milieu de la sombre forêt, chiens-loups groupés en rond, regardaient deux bêtes luttant dans un corps à corps, qui claquaient des mâchoires, grognaient, haletaient, folles de rage et de fureur meurtrière, se déchirant et se griffant avec une brutalité digne des premiers âges.

Leclère abattit son poing derrière l'oreille de Bâtard et l'étourdit. Le chien s'écroula. L'homme sauta à pieds joints sur l'animal et le piétina comme pour l'écraser. Bâtard avait les pattes de derrière brisées avant que son tortionnaire s'arrêtât pour reprendre haleine.

— A-a-ah ! A-a-ah ! hurlait-il, secouant le poing, incapable de proférer une parole.

Cependant, Bâtard ne s'avouait pas vaincu. Il gisait là, masse confuse, sa lippe légèrement retroussée se tordant dans un rictus, prêt à pousser un grognement que sa gorge demeurait impuissante à émettre. Leclère lui donna des coups de pied, mais les mâchoires lasses de la bête se refermèrent sur sa cheville sans pouvoir même érafler la peau.

À ce moment, Leclère saisit son fouet et en cingla le chien en criant à chaque coup :

— Cette fois, je te dompterai ! Bon Dieu ! Je te briserai !

Enfin, épuisé par la perte de son sang, l'homme tomba à côté de sa victime, et, dans un ultime effort de volonté, se hissa sur le corps de Bâtard pour le protéger des crocs des chiens-loups qui se rapprochaient, avides de vengeance.

Cette scène se produisit non loin de Sunrise et le missionnaire, ouvrant sa porte à Leclère quelques heures plus tard, s'étonna de l'absence de Bâtard dans l'attelage. Sa surprise ne fut pas moins grande lorsque le prospecteur rejeta les fourrures qui recouvraient le traîneau, prit Bâtard dans ses bras et, d'un pas chancelant, franchit le seuil de la cabane.

Le chirurgien de MacQuestion, qui se trouvait là par hasard, en train de bavarder avec le pasteur, se mit en devoir de panser les blessures de Leclère.

— Non, merci, lui dit celui-ci. Occupez-vous d'abord du chien. Il ne va pas mourir ? Oh ! non ! Il faut d'abord que je vienne à bout de lui. Je ne veux pas qu'il crève avant.

Le chirurgien considéra la rapide guérison de Leclère comme un prodige et le missionnaire y vit un miracle du Ciel, mais le blessé demeura si faible qu'au printemps, repris par la fièvre, il dut s'aliter de nouveau. Bâtard traversait une crise encore plus grave, mais sa forte vitalité l'emporta, les os de ses pattes de derrière se ressoudèrent et ses organes se rétablirent durant les quelques semaines qu'il passa immobilisé sur le plancher à l'aide de courroies. Quand Leclère, enfin convalescent, vint, pâle et tremblant, s'asseoir devant la porte pour se chauffer au soleil, Bâtard avait déjà réaffirmé sa domination sur les autres chiens, non seulement sur ses camarades d'attelage mais également sur ceux du missionnaire.

Pas un muscle ni un poil de son corps ne remuèrent lorsque, pour la première fois, il vit son maître, soutenu par le pasteur, avancer à pas lents et s'installer avec mille précautions sur le tabouret à trois pieds.

— Ah ! Quel beau soleil ! s'exclama-t-il, allongeant ses mains amaigries et les baignant à la chaleur.

Puis son regard tomba sur le chien et l'ancienne lueur fulgura dans ses yeux. Il toucha légèrement le bras du missionnaire.

— Mon père, dit-il, ce Bâtard est un vrai démon. Apportez-moi mon revolver, que je puisse jouir en paix du soleil.

Et pendant de longues journées, Leclère vint s'asseoir au soleil devant la cabane, l'œil toujours ouvert et le revolver posé sur ses genoux. Dès qu'il apercevait son maître, le chien cherchait l'arme à sa place accoutumée et, aussitôt qu'il l'avait vue, il retroussait sa lippe, montrant ainsi qu'il comprenait. Leclère lui répondait par la même grimace. Un jour, le missionnaire remarqua ce manège.

— Dieu du Ciel ! s'écria-t-il. On dirait, ma foi, que cet animal comprend tout !

Leclère ricana doucement.

— Regardez, mon Père, il va écouter ce que je vais lui dire.

Comme en réponse, Bâtard redressa son oreille intacte pour mieux entendre.

— Je dis : « Tue ! »

Bâtard fit rouler un grognement au fond de sa gorge, son poil se hérissa le long de son cou et, dans l'expectative, tous ses muscles se tendirent.

— Je lève mon revolver, comme ça.

Accompagnant ses paroles du geste, l'homme mit le chien en joue.

D'un seul bond, Bâtard se sauva et disparut au coin de la cabane.

— Dieu du Ciel ! répéta plusieurs fois le pasteur.

Tout fier, Leclère se mit à ricaner.

— Pourquoi ne s'enfuit-il pas ? s'enquit le missionnaire.

Le Canadien eut un haussement d'épaules qui pouvait traduire aussi bien sa totale ignorance que son entière compréhension.

— Alors, pourquoi ne le tuez-vous pas ?

Nouveau haussement d'épaules.

— Mon Père, dit Leclère après une pause, l'heure n'est pas encore venue. C'est un suppôt de Satan. Un jour, je le briserai en miettes. Patience, il ne perd rien pour attendre.

Un jour vint où Leclère rassembla ses chiens-loups et, en barque, gagna Forty-Mile jusqu'à la rivière Porcupine où il était chargé par la Compagnie d'explorer la région durant une bonne partie de l'année. Ensuite, il remonta à la gaffe la Koyokuk et descendit à la ville abandonnée d'Arctic City. Quelque temps plus tard, il rebroussa chemin et descendit le Yukon en visitant les campements le long des rives.

Au cours de ces interminables mois, Bâtard reçut mainte correction et il endura la torture de la faim, de la soif, du feu, et, la pire de toutes, celle de la musique.

Comme tous ses frères de race, Bâtard abhorrait la musique. Elle l'angoissait, lui crispait les nerfs et déchirait toutes les fibres de son être. Il poussait alors le long hurlement du loup, saluant les étoiles par les nuits glacées. C'était plus fort que lui. Cette faiblesse dans sa lutte contre Leclère le couvrait de honte. En effet, Leclère aimait la musique autant que l'alcool. Et quand son âme cherchait à s'exprimer, il recourait à l'une ou l'autre de ces passions, souvent aux deux à la fois. Une fois ivre, son cerveau exalté d'une harmonie nouvelle et le démon réveillé soudain en son âme, il se plaisait à tourmenter le chien et répétait :

— Maintenant, nous allons faire un peu de musique, qu'en dis-tu, Bâtard ?

Il ne possédait qu'un vieil harmonica qu'il gardait et soignait précieusement : c'était le meilleur instrument de ce genre qu'il pût trouver à acheter dans le pays et sur ses anches d'argent il improvisait des airs fantastiques jamais entendus auparavant. Alors Bâtard, la gorge muette, les crocs serrés, reculait pouce par pouce jusqu'au coin extrême de la cabane. Tout en jouant de son harmonica, Leclère, un gourdin sous le bras, suivait l'animal pas à pas.

Tout d'abord, Bâtard se ramassait sur lui-même ; puis, comme les sons devenaient de plus en plus proches, il se redressait, l'échine appuyée contre le mur, les pattes de devant battant l'air comme pour éloigner les vagues sonores. Les dents toujours serrées, des contractions musculaires le secouaient tout entier et il se tordait d'angoisse silencieuse. Perdant sa maîtrise sur lui-même, bientôt ses mâchoires

s'écartaient et de profondes vibrations sortaient de son gosier, dans un registre trop bas pour être perçues par l'oreille humaine. Puis les narines distendues, les yeux agrandis, le poil hérissé en une rage impuissante, il poussait le hurlement du loup : d'abord un grondement sourd, qui s'enflait, puis éclatait dans une note douloureuse et mourait sur un rythme lugubre… le cri se répétait, à un octave plus haut ; le cœur se brisait et la souffrance atroce faiblissait, s'évanouissait pour lentement tomber et mourir.

Ce spectacle était digne de l'enfer. Leclère, avec une science diabolique, devinait les fibres les plus sensibles de l'animal et au moyen de trémolos et de sanglots en mineur, le poussait au comble de l'exaspération. Vingt-quatre heures après ces indicibles tortures, Bâtard demeurait effaré et les nerfs ébranlés, sursautant au moindre bruit, prenant peur de son ombre, mais toujours mauvais et autoritaire avec ses compagnons de trait. Néanmoins, il n'était pas encore maté et se montrait, au contraire, plus sournois et taciturne que jamais ; il attendait son heure avec une patience qui commençait à intriguer Leclère. Des heures entières, le chien couché devant le feu, immobile, regardait son maître avec des yeux chargés de haine.

Souvent l'homme se croyait aux prises avec l'essence même de la vie… cet élan irrésistible qui pousse le faucon à fondre du ciel comme un éclair empenné, qui chasse l'oie sauvage à travers la plaine et qui, à l'époque du frai, dirige le saumon dans les rapides du Yukon, sur trois mille kilomètres. Alors, Leclère sentait le besoin d'exprimer sa propre supériorité stimulé par les boissons fortes, la musique bruyante et Bâtard, il se livrait à des débauches effrénées, opposait sa force mesquine à l'univers entier et bravait le présent, le passé et l'avenir.

— Il y a quelque chose là-dedans ! s'écriait-il quand les divagations rythmées de son esprit touchaient les cordes sensibles de Bâtard et provoquaient le long et lugubre hurlement.

— Je le fais sortir… comme ça ! Ah ! Ah ! Que c'est drôle ! Très drôle ! Le prêtre chante, les femmes prient, les hommes jurent, le petit oiseau fait ***cui cui,*** Bâtard fait ***ouaou ! ouaou !***… et tout ça se ressemble ! Ah ! Ah !

Le Père Gautier, un digne ecclésiastique, lui adressa un jour des reproches sur son impiété. Mais il ne renouvela pas son sermon.

— Vous dites que je serai damné ? Peut-être, mon Père. Alors tant pis ! Je craquerai dans les flammes de l'enfer comme le sapin dans le feu de campement, hein, mon Père ?

Mais tout a une fin, les bonnes comme les mauvaises choses… et Leclère le Maudit n'échappa point à la règle. Sur les eaux basses de l'été, dans un bateau manœuvré à la perche, il quitta MacDougall en direction de Sunrise. En partant de MacDougall, il était accompagné d'un certain Timothy Brown, mais il arriva seul à Sunrise. Plus tard, on apprit que les deux hommes s'étaient pris de querelle au moment de se mettre en route, car la ***Lizzie,*** un vieux vapeur à roue de dix tonnes, parti vingt-quatre heures après Leclère, arriva à Sunrise trois jours avant lui. Quand le Maudit débarqua, il avait dans le muscle de l'épaule un trou laissé par une balle.

Une mine d'or avait été découverte à Sunrise, où la vie s'était transformée du tout au tout. Après l'apparition de plusieurs centaines de prospecteurs, d'un vendeur de whisky et d'une demi-douzaine de joueurs professionnels, le missionnaire vit s'effondrer en un clin d'œil le résultat de ses

longues années de labeur parmi les Indiens. Lorsque les squaws ne s'occupèrent plus que de faire cuire les haricots et d'entretenir le feu pour ces mineurs sans femmes, et que leurs hommes troquèrent leurs chaudes fourrures contre des bouteilles noirâtres et des pendules détraquées, le brave pasteur se mit au lit, prononça à plusieurs reprises : « Dieu aie pitié de mon âme », et partit pour le grand voyage dans une longue boîte grossièrement équarrie. Là-dessus, les joueurs transportèrent leurs tables de roulette et de pharaon dans la cabane de la mission et le cliquetis des jetons et des verres y résonna de l'aurore au crépuscule et du crépuscule au lever du soleil.

Or, Timothy Brown était très estimé parmi tous ces aventuriers du Nord. On ne lui reprochait que son caractère prompt et son poing trop leste… peccadilles qu'on lui pardonnait volontiers en considération de son bon cœur et de sa générosité. Au contraire, rien ne militait en faveur de Leclère le Maudit, et on se souvenait de plus d'une félonie de sa part. Aussi était-il détesté autant que l'autre était aimé. Lui ayant recouvert sa blessure d'un pansement antiseptique, les hommes de Sunrise le traînèrent devant le juge Lynch.

L'affaire paraissait des plus simples. Il s'était querellé à MacDougall avec Timothy Brown, et, en compagnie de celui-ci, avait quitté MacDougall. Il était arrivé à Sunrise sans Timothy Brown. Étant donné ses mauvais antécédents, tous conclurent à l'unanimité que Leclère avait tué Timothy Brown. D'autre part, l'accusé reconnaissait l'exactitude d'une partie de ces faits, mais racontait la fin de l'histoire à sa façon. À trente kilomètres de Sunrise, lui et son compagnon manœuvraient leur bateau le long de la rive rocheuse, d'où étaient partis soudain deux coups de feu. Timothy

Brown avait vacillé par-dessus bord, sa blessure avait rougi l'eau et il avait coulé à pic. Quant à lui, Leclère, il s'était écroulé au fond de l'embarcation avec une douleur cuisante à l'épaule. Il était demeuré là, immobile, observant le rivage. Au bout d'un certain temps, deux Indiens avaient montré leurs têtes, étaient descendus au bord de l'eau, portant avec eux une pirogue en écorce de bouleau. À l'instant où ils la mettaient à l'eau, Leclère tira. Il en toucha un qui piqua une tête dans l'eau comme Timothy Brown. L'autre se cacha au fond de la pirogue et alors, la pirogue et le petit bateau furent entraînés à la dérive. Un double courant les sépara bientôt, le bateau passa à droite d'une île et la pirogue à gauche. Leclère ne revit plus la pirogue et arriva seul à Sunrise. D'après le saut de l'Indien tombé de la pirogue, il était certain de l'avoir atteint. Voilà tout.

Cette explication parut inexacte. On accorda à l'accusé dix heures de répit tandis que la *Lizzie* redescendrait le fleuve pour procéder à une enquête. Dix heures plus tard, le bateau asthmatique revenait à Sunrise sans apporter le témoignage confirmant la déposition de Leclère. Les juges l'invitèrent alors à rédiger son testament, car il possédait à Sunrise une concession minière de cinquante mille dollars et les gens de cette contrée non seulement fabriquaient les lois, mais les respectaient religieusement. Leclère haussa les épaules.

— Je vous demanderai toutefois une faveur, une toute petite faveur. Je donne mes cinquante mille dollars à l'Église et mon chien husky, Bâtard, au diable. Quant à la petite faveur, la voici : vous pendrez mon chien d'abord, et moi ensuite. Ça va ?

Tout le monde fut d'accord pour que le Suppôt de Satan frayât la piste devant son maître pour le dernier voyage et les membres du tribunal se rendirent sur la rive à l'endroit où se dressait un haut sapin isolé. Charley-le-Lambin fit un nœud coulant au bout d'un filin, passa la boucle sur la tête de Leclère et la serra autour de son cou. On lui lia les mains au dos et on le fit monter sur une caisse à biscuits. L'autre extrémité de la corde fut lancée sur une grosse branche, puis tendue et amarrée solidement. Il ne restait donc plus qu'à enlever la caisse d'un coup de pied pour voir Leclère se balancer dans le vide.

— Maintenant, au tour du chien ! dit Webster Shaw, naguère ingénieur des mines. Attache-le avec une corde, Charley !

Leclère ricana. Le Lambin fourra une chique dans sa bouche, fit un nœud coulant et tranquillement enroula l'extrémité dans sa main. À plusieurs reprises, il s'arrêta pour chasser les moustiques importuns. Tous en faisaient autant, à l'exception de Leclère dont le visage disparaissait à demi derrière un léger nuage de ces malfaisantes bestioles. Bâtard lui-même, allongé sur le sol, se frottait les yeux et la gueule à l'aide de ses pattes de devant, pour s'en débarrasser.

Le Lambin attendait que Bâtard levât la tête. Soudain un faible appel leur parvint et ils virent un homme qui agitait les bras en courant vers eux. C'était le gérant du poste de Sunrise.

— Arrêtez, les gars ! dit-il, tout essoufflé en arrivant près d'eux. Le petit Sandu et Bernadotte viennent de rentrer par le raccourci, ramenant le Castor avec eux. Ils l'ont trouvé avec deux balles dans la peau, au fond de sa pirogue empê-

trée dans un bras du fleuve. L'autre Indien était Klok Kutz, celui qui bat sa femme comme plâtre.

— Hein ? je vous l'avais bien dit ! s'écria Leclère, triomphant. C'est lui que j'ai touché. Vous voyez ! Je n'avais pas menti !

— Il est temps d'apprendre à vivre à ces sacrés Siwashes ! dit Webster Shaw. Ils prennent de plus en plus d'audace et il faut leur rabattre le caquet. Rassemblez tous les Indiens et qu'on pende le Castor à titre d'exemple. Voilà mon avis. Allons voir ce qu'il a à dire pour sa défense.

— Dites, M'sieu ! appela Leclère comme la foule s'éloignait vers Sunrise dans le crépuscule. Moi aussi je voudrais voir le spectacle !

— Oh ! On te relâchera à notre retour ! hurla Webster Shaw par-dessus son épaule. En attendant, médite sur tes péchés et les bontés de la Providence. Cela te fera du bien et tu pourras remercier le Ciel.

En homme accoutumé aux vicissitudes, dont les nerfs sont solides et résistants, Leclère se résigna à attendre. Impossible pour lui de faire un geste, car la corde raidie le contraignait à se tenir debout et la moindre détente des muscles de la jambe resserrait autour de son cou le nœud coulant ; en outre, la station verticale rendait plus douloureuse la blessure de son épaule. Il avançait la lèvre inférieure et soufflait vers le haut pour chasser les moustiques de ses yeux. Mais cette situation avait son bon côté. Échapper aux griffes de la mort valait bien un peu de douleur physique ; toutefois, il regrettait de ne pouvoir assister à la pendaison du Castor.

Tandis que Leclère méditait ainsi, ses yeux tombèrent par hasard sur son chien allongé à terre, la tête entre ses

pattes. Leclère observa attentivement l'animal et voulut se rendre compte s'il sommeillait réellement. Les flancs de Bâtard se soulevaient avec régularité, mais sa respiration un peu trop rapide et chaque poil de sa fourrure qu'on devinait en alerte prouvaient suffisamment que le chien ne dormait que d'un œil.

Le prospecteur eût volontiers donné sa concession de Sunrise pour être certain que le chien n'était pas éveillé, et, à un certain moment, une de ses jointures ayant craqué, il jeta un vif coup d'œil vers Bâtard pour voir s'il se lèverait. Il ne bougea pas à cet instant, mais quelques minutes après il se remit lentement sur ses pattes et, paresseusement, se détendit les membres en regardant tout autour de lui.

— ***Sacredam !*** jura Leclère entre ses dents.

S'étant assuré que personne n'était en vue ou à portée de voix, Bâtard s'assit sur son train de derrière, retroussa sa lippe supérieure en esquissant un semblant de sourire, leva les yeux vers Leclère et se pourlécha les babines.

— À présent, je suis fichu ! soupira l'homme, puis il éclata d'un rire sardonique.

Bâtard s'approcha, son oreille inutile pendante et la bonne dressée en avant comme s'il comprenait la situation. Il inclina la tête d'un air moqueur et avança à pas menus et folâtres. Doucement, il se frotta contre la caisse et l'ébranla à plusieurs reprises. Leclère suivit le mouvement pour maintenir son équilibre.

— Attention, Bâtard ! lui dit-il avec calme. Je vais te tuer.

Bâtard grogna en entendant cette menace et remua la caisse encore plus fort. Puis, dressé sur ses pattes de derrière, il appuya de tout son poids contre la caisse. Leclère lui donna un coup de pied, mais la corde lui serra davantage le cou et arrêta son élan de façon si brusque qu'il faillit renverser son support.

— Va-t'en ! Va-t'en ! Sale bête ! hurla-t-il.

Bâtard recula de cinq ou six mètres, et, à son allure haineuse, Leclère devina ses intentions. Il se souvint d'avoir souvent vu son chien briser la couche de glace sur les trous d'eau en s'y jetant de tout son poids, et comprit ce qui allait se passer. Bâtard s'arrêta et se tourna vers son maître, découvrant ses crocs en un rictus auquel Leclère répondit par une grimace. Brusquement, Bâtard se rua en avant et, de toutes ses forces, fonça sur la caisse.

Un quart d'heure plus tard, Charley-le-Lambin et Webster Shaw, revenant de Sunrise, aperçurent une forme spectrale se balançant comme un pendule dans la lumière crépusculaire. Comme ils se rapprochaient en hâte, ils reconnurent le corps inerte de Leclère. Un être vivant s'y raccrochait, le secouait, le mordait et lui imprimait ce mouvement oscillatoire.

— Vas-tu le lâcher, suppôt de Satan ! cria Webster Shaw.

Bâtard le regarda d'un œil furieux, grogna des menaces, sans ouvrir sa gueule.

Alors, Charley-le-Lambin prit son revolver, mais sa main tremblait, maladroite.

Webster fit entendre un rire saccadé, visa entre les deux yeux fulgurants de l'animal, et pressa la détente. Le corps de Bâtard se tordit sous le coup de feu, ses pattes grattèrent spasmodiquement le sol pendant un instant, ses muscles se détendirent, mais ses crocs ne se desserrèrent point.

LE MARIAGE DE LIT-LIT[13]

Quand John Fox arriva dans un pays où le whisky gèle et peut servir de presse-papier pendant une bonne partie de l'année, il était dépourvu des illusions qui retardent habituellement les progrès d'aventuriers élevés moins à la dure.

Ayant vu le jour et passé son enfance sur la frontière des États-Unis, il emportait avec lui au Canada un primitif état d'esprit, une simplicité rudimentaire et une façon de saisir les choses à pleine poigne, pour ainsi dire, qui devaient lui assurer un succès immédiat dans sa nouvelle carrière.

De simple serviteur qu'il était à la Compagnie de la Baie d'Hudson, toujours prêt à manœuvrer la pagaie avec les voyageurs ou à transporter des ballots sur son dos dans les passages à gué, il ne tarda guère à s'élever au rang de facteur et à diriger le poste commercial de Port Angélus.

Là, en vertu de son élémentaire simplicité, il prit pour femme une indigène et, grâce au bonheur conjugal qu'il en éprouva, il échappa aux vains désirs et à l'agitation qui gâtent le travail d'hommes plus ambitieux, et finissent par venir à bout de leur vie. Il vivait content, s'adaptant à l'œuvre dont il était chargé, et noté par la Compagnie comme un employé remarquable. Sa femme étant morte, le corps, réclamé par sa tribu, fut enseveli en pompe sauvage dans une

---

[13] *The marriage of Lit-Lit.*

malle de fer que les Indiens hissèrent et fixèrent au sommet d'un arbre.

Elle lui avait donné deux fils ; quand la Compagnie lui octroya de l'avancement, il s'enfonça avec eux dans l'immensité des territoires nord-ouest jusqu'à un endroit appelé ***Sin Roch,*** où il prit la direction d'un nouveau poste, plus important comme rendement de fourrures. Il y passa plusieurs mois dans une solitude accablante, profondément écœuré par la laideur des jeunes Indiennes, et fort embarrassé de ses fils qui grandissaient privés de soins maternels.

Alors ses yeux se posèrent sur Lit-Lit.

« Lit-Lit… eh bien, c'est Lit-Lit. »

Voilà de quelle façon empruntée il la décrivit à son commis principal, Alexandre Mac Lean.

Le jeune Mac Lean, qui « n'avait pas encore le derrière des oreilles sec », selon l'expression de John Fox, était trop frais émoulu de son éducation écossaise pour se plier aux coutumes matrimoniales du pays. Néanmoins il ne lui déplaisait pas que le facteur eût un autre point de vue. Mac Lean se sentait en effet attiré malgré lui par Lit-Lit ; et il ressentit une amère satisfaction en la voyant mariée au facteur, cérémonie qui assurait la sécurité de son propre cœur.

Il n'y a pas lieu d'ailleurs de s'étonner si l'austérité écossaise de Mac Lean avait failli fondre comme glace au soleil des yeux de Lit-Lit. Elle était jolie, mince et souple comme un saule, dépourvue de traits massifs et de la sottise congénitale des squaws ordinaires. Le nom même de Lit-Lit indiquait, depuis les jours de son enfance, ses façons de se trémousser, de s'élancer de-ci, de-là, comme un papillon, de

s'affirmer inconséquente et gaie, et d'éclater d'un rire aussi léger que ses bonds et ses danses.

Lit-Lit était fille de Snettishane, chef éminent de sa tribu, et d'une métisse. Un beau jour d'été, comme par hasard, le facteur entra chez ce personnage pour amorcer des négociations matrimoniales.

Devant la hutte du chef, les deux hommes s'assirent dans la fumée d'un feu destinée à éloigner les moustiques, et causèrent de tout ce qui se passe sous le soleil, du moins dans les terres du Nord, à l'unique exception du mariage.

John Fox était venu tout exprès pour discuter sur ce point ; John Fox avait conscience que son interlocuteur le savait ; aussi s'abstinrent-ils religieusement d'aborder ce sujet. Cette prétendue subtilité indienne est en réalité d'une simplicité transparente.

Les heures s'envolèrent et Fox et Snettishane fumèrent d'interminables pipes, se regardant dans les yeux avec une innocence superlativement bouffonne.

Au milieu de l'après-midi, Mac Lean et son collègue de bureau, Mac Tavish, passèrent là comme par hasard, se dirigeant vers le fleuve. Quand ils repassèrent une heure après, Fox et Snettishane en étaient à supputer cérémonieusement les qualités respectives de la poudre et du lard que la Compagnie mettait en vente.

Cependant Lit-Lit, qui devinait le but de cette visite du facteur, s'était glissée vers la hutte par-derrière, et à travers le pan relevé du rideau de devant, observait à la dérobée les deux interlocuteurs, estompés dans la nuée protectrice.

La figure rouge et les yeux animés, elle se sentait heureuse et fière d'avoir été distinguée par un personnage aussi considérable que le facteur (le premier après Dieu dans la hiérarchie septentrionale), et sa curiosité féminine la poussait à voir de près le type d'homme à qui elle avait affaire.

Il avait une face superbement bronzée par le soleil et la réverbération de la glace, ainsi que par les fumées de campement ; si bien que le propre père de Lit-Lit, et surtout la jeune fille, paraissaient plus blancs que lui. Elle en éprouvait une vague satisfaction, mais appréciait plus encore sa largeur d'épaules et sa force, bien que sa longue barbe noire l'effrayât un peu.

Très jeune encore, elle n'était pas familiarisée avec les façons masculines. Dix-sept fois elle avait vu le soleil descendre vers le sud et se perdre au-dessous de l'horizon, et dix-sept fois l'avait vu remonter, puis parcourir le ciel jour et nuit, si bien qu'il n'y avait plus de nuit du tout. Et au cours de toutes ces années, Snettishane l'avait jalousement dorlotée, s'interposant entre elle et tous les soupirants, écoutant dédaigneusement les jeunes chasseurs qui demandaient sa main, et les repoussant comme s'ils prétendaient marchander un objet de prix inabordable.

Snettishane, avide de gain, la considérait comme un bon placement. Elle représentait à ses yeux un certain capital dont il comptait tirer un intérêt non pas défini, mais incalculable.

Par suite de cette éducation, aussi analogue à celle d'un couvent que le permettaient les mœurs de la tribu, Lit-Lit ressentait une grande et virginale inquiétude à épier cet homme, certainement venu là à son intention, ce mari destiné à lui enseigner tout ce qu'elle ignorait encore de la vie, ce

maître dont la parole ferait loi pour elle, mesurerait et délimiterait ses actes et sa conduite pour le reste de ses jours.

Cependant la jeune personne, en faction près de la porte, commença de se morfondre à mesure que s'avançait la journée et que les deux bavards continuaient à causer gravement sur toutes sortes de sujets, sauf celui du mariage. Comme le soleil baissait de plus en plus vers le nord, aux approches de la nuit, le facteur se prépara ostensiblement à s'en aller. En le voyant esquisser le premier pas, Lit-Lit se sentit défaillir : mais elle reprit courage lorsqu'il s'arrêta, au moment de tourner les talons.

« Ah ! à propos, Snettishane, dit-il d'un ton détaché, je cherche une squaw pour laver mon linge et raccommoder mes habits. »

Snettishane émit un grognement et suggéra Wanidani, une vieille femme édentée.

« Non ! non ! dit le facteur. Ce qu'il me faut, c'est une épouse. En y pensant, j'ai conçu l'idée que tu pouvais m'en proposer une convenable. »

Snettishane parut intéressé, et le facteur revint sur ses pas avec l'air le plus naturel et le plus insouciant du monde, comme pour s'attarder un instant à discuter ce sujet nouveau et imprévu.

« Katou ? conseilla Snettishane.

— Elle n'a qu'un œil.

— Lashka ?

— Elle a les genoux écartés quand elle se tient droite, à tel point que Kips, le plus gros de tes chiens, pourrait sauter entre.

— Sénatie ? » demanda l'imperturbable Snettishane.

Mais John Fox feignit de se mettre en colère et s'écria :

« Que signifient ces idioties ? Suis-je un vieillard, pour que tu veuilles m'apparier avec de vieilles femmes décrépites ? Suis-je édenté, boiteux ou aveugle ? Ou suis-je si pauvre qu'aucune vierge à l'œil vif ne puisse jeter sur moi un regard aimable ? Songes-y ! Je suis le facteur, un personnage à la fois riche et puissant, une force dans le pays, et dont la parole fait trembler et obéir les hommes ! »

Snettishane se sentit intérieurement satisfait, bien que pas un muscle de son visage de sphinx ne se relâchât. Il attirait le facteur vers lui, et lui faisait piétiner la piste. Trop élémentaire pour concevoir plus d'une idée à la fois, Snettishane pouvait poursuivre cette idée à plus grande distance que John Fox. Car celui-ci, malgré sa rudesse, était assez complexe pour s'attacher à plusieurs projets séduisants, ce qui l'empêchait de se cramponner à un seul à la façon du chef indien.

Snettishane continua lentement à énumérer la liste des jeunes filles disponibles ; chaque nom, à peine sorti de sa bouche, était repoussé comme inacceptable par John Fox, qui précisait ses objections à l'appui de chaque refus.

De nouveau il sembla y renoncer et se mit en route vers le fort. Snettishane le regarda partir sans esquisser le moindre effort pour l'arrêter et eut la satisfaction de le voir revenir de son propre gré.

« Maintenant que j'y pense, remarqua le facteur, nous avons tous les deux oublié Lit-Lit. Je me demande si elle me conviendrait ? »

Snettishane accueillit la suggestion avec une figure sans joie, bien que son âme s'épanouit derrière ce masque.

C'était une victoire positive.

Il se garda de toute déclaration compromettante sur le point de savoir si Lit-Lit conviendrait ou non, si bien que le Blanc se trouva obligé de faire un nouveau pas dans la marche des opérations.

« Après tout, fit le facteur, comme réfléchissant à haute voix, le seul moyen de le découvrir est d'essayer. » Il éleva le ton : « Aussi donnerai-je pour Lit-Lit dix couvertures et trois livres de tabac de bonne qualité. »

Snettishane répliqua par un geste indiquant que toutes les couvertures et tout le tabac du monde ne compenseraient pas à ses yeux la perte de Lit-Lit et de ses multiples vertus.

Quand le facteur le pressa de mentionner un prix, il déclara tranquillement qu'il estimait sa fille à cinq cents couvertures, dix armes à feu, cinquante livres de tabac, vingt mouchoirs écarlates, dix bouteilles de rhum, un phonographe, sans parler de la bienveillance et des bons soins du facteur, ni de la place qu'il aurait à lui réserver à son foyer.

Le facteur parut réprimer quelque chose comme un commencement d'apoplexie. Cette mimique suffit à réduire le nombre de couvertures à deux cents et à éliminer complètement la place au foyer, condition inouïe dans les mariages entre hommes blancs et filles de la glèbe.

Au bout de trois heures encore de marchandage, ils finirent par s'accorder. En échange de Lit-Lit, Snettishane recevait cent couvertures, cinq livres de tabac, trois fusils et une bouteille de rhum, y compris bienveillance et bons soins : ce qui représentait, à l'estime de John Fox, dix couvertures et un fusil de plus que ne valait la fille.

En rentrant chez lui au petit jour, tandis que brillait au nord-est le soleil de trois heures du matin, il éprouvait la désagréable impression de s'être laissé rouler par Snettishane.

Celui-ci, las et victorieux, rentra se coucher et découvrit Lit-Lit avant qu'elle pût s'échapper de la hutte.

Il grogna d'un air avisé :

« Tu as vu, tu as entendu ? Par conséquent la profonde sagesse et intelligence de ton père doit éclater à tes yeux. J'ai trouvé pour toi un beau parti. Écoute ma parole, suis mes ordres, va où je t'envoie, viens quand je t'appelle, et nous nous engraisserons de la richesse de ce Blanc, aussi bête qu'il est gros. »

Le lendemain aucune transaction ne fut opérée au magasin. Le facteur déboucha le whisky dès le matin, au grand plaisir de Mac Lean et de Mac Tavish, donna double ration à ses chiens et mit ses plus beaux mocassins. En dehors du fort on faisait les préparatifs du ***potlach***. Ce mot indien signifie ***largesse,*** et l'intention de Fox était de signaler son mariage avec Lit-Lit par un ***potlach*** aussi généreux qu'elle était belle.

Dans l'après-midi, toute la tribu se réunit pour le festin. Hommes, femmes, enfants et chiens se gorgèrent à satiété,

et il n'y eut personne, même parmi les rares visiteurs ou chasseurs égarés des tribus voisines, qui ne reçut quelque cadeau des mains du marié.

Lit-Lit, terriblement intimidée et effrayée, fut parée par son époux barbu d'un costume neuf de calicot, de mocassins magnifiquement ornés de perles, d'un superbe mouchoir à mettre sur ses cheveux noirs, d'une écharpe rouge à se nouer sur la gorge, de boucles d'oreilles, de bagues en cuivre et d'une pinte remplie de bijoux en doublé, y compris une montre.

À cette vue, Snettishane put à peine se contenir, mais dès qu'il en trouva l'occasion, il attira sa fille à l'écart du festin.

« Pas cette nuit ni la prochaine, commença-t-il solennellement ; mais au cours des nuits à venir, quand j'imiterai le cri du corbeau au bord du fleuve, ce sera pour toi un signal d'avoir à te lever d'auprès ton gros mari, qui est un balourd, et de venir me trouver… Suis mes conseils, continua-t-il hâtivement en voyant le désarroi de Lit-Lit à la perspective qu'il lui faudrait tourner le dos à sa nouvelle et merveilleuse vie. Car dès que tu auras fait ce que je te dis, ton gros mari, qui est un balourd, viendra pleurnicher dans ma hutte. Ce sera le moment pour toi d'en faire autant, de clamer que telle chose n'est pas bien, que telle autre te déplaît, que le métier de femme du facteur est plus difficile que tu ne l'avais cru, mais que tu te contenteras de nouvelles couvertures, d'un excédent de tabac et de diverses sortes d'objets précieux pour ton pauvre vieux père Snettishane. Rappelle-toi bien, quand je t'appellerai la nuit, en imitant le cri du corbeau, sur le bord du fleuve ! »

Lit-Lit fit un signe d'assentiment ; car désobéir à son père était un jeu dangereux, elle le savait par expérience ; de surcroît, ce qu'il exigeait représentait peu de chose : une brève séparation, après laquelle le facteur ne serait que plus empressé à la reprendre.

Elle retourna au festin où, aux approches de minuit, le facteur vint la chercher pour la conduire au fort, dans un concert de cris et plaisanteries où les femmes surtout se distinguèrent.

Lit-Lit ne tarda pas à découvrir que sa vie, en tant qu'épouse du chef du fort, était encore plus agréable qu'elle ne l'avait rêvée. Plus obligée d'aller quérir du bois et de l'eau, ni de servir au doigt et à l'œil un tas d'hommes bavards, pour la première fois de son existence elle restait tranquillement couchée jusqu'à ce que le déjeuner fût sur la table.

Et quel lit ! propre, moelleux, confortable, comme elle n'en avait jamais imaginé de pareil. Et quelle nourriture ! De la farine, amalgamée en biscuits, en pâtisseries ou en pain, avec trois repas par jour et tous les jours, avec tout son content à table !

Une pareille prodigalité semblait à peine croyable.

Pour ajouter à son bonheur, le facteur se montrait envers elle d'une bonté avisée. Ayant déjà enterré son épouse, il menait l'attelage avec des guides lâches qui, à l'occasion, devenaient fermes, et même très fermes.

« Lit-Lit est maîtresse ici ! annonça-t-il d'un ton significatif à la table du déjeuner, le lendemain de la noce. Sa parole fait loi. Compris ? »

Mac Lean et Mac Tavish comprirent. Ils savaient d'ailleurs que le facteur avait la main lourde.

Mais Lit-Lit n'abusa point de ses avantages. Prenant exemple sur son mari, elle assuma tout de suite la charge des fils de celui-ci ajoutant à leur confort et à leur liberté en proportion des faveurs que son mari lui accordait à elle-même.

Les deux enfants proclamaient les mérites de leur nouvelle mère ; Mac Lean et Mac Tavish joignaient leurs voix à ce concert d'éloges ; et le facteur célébrait les joies du mariage, si bien que l'histoire de la bonne conduite de l'épouse et de la satisfaction du mari devint proverbiale chez tous les habitants du pays de Sin Rock.

Sur ces entrefaites, Snettishane, hanté toutes les nuits par les visions d'un intérêt incalculable, pensa qu'il était temps pour lui de se mettre en mouvement.

Au cours de la dixième nuit de sa vie matrimoniale, Lit-Lit, réveillée par un croassement de corbeau, comprit que son père l'attendait, au bord du fleuve. Tant de bonheur lui avait fait oublier son pacte, et voici que le souvenir lui en revenait, avec toutes les terreurs enfantines que lui inspirait Snettishane.

Pendant quelque temps elle demeura craintive et tremblante, éprouvant une vive répugnance à sortir, mais effarée de rester là où elle était. À la fin, le facteur remporta sans s'en douter une victoire appréciable : sa grande bonté, et aussi ses muscles puissants, sa mâchoire carrée, encouragèrent la jeune femme à ne point tenir compte de l'appel de son père.

Au matin néanmoins elle se leva, fort effrayée, et vaqua à ses devoirs domestiques avec la crainte de voir apparaître son père d'un instant à l'autre. Mais à mesure qu'avançait la journée, elle commença à recouvrer sa bonne humeur. John Fox, en réprimandant vertement Mac Lean et Mac Tavish pour quelque insignifiante négligence dans leur service, l'aida à reprendre courage. Elle essaya de ne pas le perdre de vue, et quand, l'ayant suivi jusqu'à la grande cache, elle le vit retourner et lancer comme des oreillers de plume d'énormes et pesants ballots, elle se sentit fortifiée dans sa désobéissance à l'auteur de ses jours. En même temps (c'était sa première visite au magasin, et Sin Rock servait de centre de distribution à toute une série de postes secondaires), elle fut étonnée de l'immense richesse accumulée là.

Ce spectacle et le souvenir de la hutte nue de Snettishane apaisèrent toutes ses hésitations. Sa conviction se trouva encore confirmée par quelques mots échangés avec l'un de ses beaux-fils :

« Papa blanc beaucoup bon ? » demanda-t-elle à l'enfant.

Celui-ci répondit que son père était le meilleur homme qu'il eût jamais connu.

Aussi fut-ce en vain que, cette nuit-là, le corbeau croassa de nouveau. La nuit suivante, le croassement éveilla le facteur, qui s'agita un instant dans son lit, et dit à haute voix :

« Au diable ce corbeau ! »

Lit-Lit se mit à rire doucement sous les couvertures.

Le lendemain, il faisait beau ; de bonne heure Snettishane fit son apparition comme un oiseau de mauvais augure, et on l'envoya déjeuner à la cuisine avec Wanidani. Il repoussa la « cuisine de squaw » et, un peu plus tard, affronta son gendre au magasin où s'effectuaient les transactions commerciales.

Ayant appris que sa fille était un vrai bijou, il réclama un supplément de couvertures, de tabac et d'armes à feu, d'armes surtout.

Se prétendant volé dans le marché conclu, il désirait se faire rendre justice.

Mais le facteur n'avait ni couvertures ni justice à revendre. Il le déclara brutalement et fut alors informé que Snettishane était allé à ***Three Forks*** voir le missionnaire ; celui-ci lui avait déclaré que de pareilles unions n'étaient pas ratifiées dans le ciel, et que le devoir du père était de redemander sa fille.

« Je suis bon chrétien maintenant, conclut Snettishane, et je veux que ma Lit-Lit aille au ciel. »

La réponse du facteur fut brève et alla droit au fait. Il invita le beau-père à aller aux antipodes du ciel et, pour lui montrer le chemin, l'empoigna par la peau du cou et par sa couverture, en le poussant jusqu'au-delà de la porte.

Mais Snettishane fit le tour en tapinois et, se glissant par la cuisine, surprit Lit-Lit dans la grande salle commune du fort.

« Sans doute dormais-tu bien la nuit dernière quand je t'ai appelée au bord du fleuve ? demanda-t-il les sourcils froncés.

— Non, j'étais bien éveillée et j'ai parfaitement entendu. »

Son cœur battait à l'étouffer, mais elle continua avec fermeté : « La nuit précédente, j'étais également éveillée et aussi la nuit d'avant. »

Sur quoi, dans son immense bonheur et talonnée par la crainte qu'il ne lui fût ravi, elle se lança dans un original et brillant discours sur la condition et les droits de la femme. C'était la première conférence féministe au nord du cinquante-troisième parallèle.

Mais ce discours tomba dans l'oreille d'un sourd, Snettishane était encore plongé dans les âges des ténèbres. Comme Lit-Lit s'arrêtait pour reprendre haleine, il lui dit d'un ton menaçant :

« Ce soir, je pousserai de nouveau le cri du corbeau. »

À ce moment le facteur entra dans la pièce et conduisit derechef Snettishane sur une route diamétralement opposée à celle du ciel.

Cette nuit-là le corbeau croassa avec plus de persistance que jamais. Lit-Lit, qui avait le sommeil léger, l'entendit et sourit.

John Fox commença de s'agiter. Puis il s'éveilla et son agitation redoubla. Des grognements lui échappèrent, il se mit à jurer à voix basse puis à haute voix, et finalement sauta du lit.

Traversant à tâtons la salle commune, il décrocha au râtelier d'armes un fusil à faible portée chargé de cendrée, laissé là par cet insouciant Mac Tavish.

Le facteur se glissa avec précaution hors du fort et descendit au bord du fleuve. Les croassements s'étaient arrêtés, mais il s'allongea dans les hautes herbes et attendit. L'air faisait l'effet d'un baume un peu froid, et la terre, après la chaleur du jour, semblait souffler au visage une haleine apaisante. Le facteur, entraîné dans le rythme de l'ambiance, s'assoupit, la tête sur le fusil.

À cinquante mètres de distance, la tête posée sur les genoux et tournant le dos à John Fox, Snettishane dormait également, doucement vaincu par cette quiétude nocturne.

Une heure s'écoula, puis il s'éveilla et sans même relever la tête, fit vibrer dans la nuit les notes gutturales de l'appel du corbeau.

Le facteur sortit de l'inconscience, non pas avec le sursaut d'un homme civilisé, mais dans le glissement rapide et compréhensif du sommeil à la veille qui caractérise le sauvage.

À la clarté nocturne il distingua un objet sombre au milieu des herbes et le visa de son fusil. Au début d'un nouveau croassement, il pressa la détente. Les grillons interrompirent leur chant monotone ; les oiseaux cessèrent de se chamailler, le croassement avorta dans un silence haletant.

John Fox courut au point de chute et tendit le bras vers le gibier abattu, mais ses doigts se refermèrent sur une épaisse tignasse et, à la clarté des étoiles, il releva la figure de Snettishane. Sachant combien la charge d'un petit fusil de chasse s'éparpille à cinquante mètres, il se sentait certain

d'avoir poivré Snettishane depuis les épaules jusqu'au bas du dos. Et Snettishane se rendait compte qu'il le savait également, mais ni l'un ni l'autre n'y fit allusion.

« Que fais-tu ici ? demanda le facteur. Il serait temps pour tes vieux os d'être dans leur lit. »

Mais Snettishane gardait ses grands airs, en dépit de la cendrée qui lui brûlait la peau.

« Les vieux os ne veulent pas dormir, dit-il avec solennité. Je pleure ma fille, ma fille Lit-Lit, encore vivante et cependant morte pour moi, car elle ira sans doute griller dans l'enfer de l'homme blanc.

— Tu iras désormais pleurer sur l'autre rive, au-delà d'une portée d'oreille du fort, dit John Fox en tournant les talons : tes pleurs sont bruyants et nous empêchent de dormir.

— Mon cœur est à vif, répondit Snettishane, mes journées et mes nuits sont noires de tristesse.

— Noires comme le corbeau, appuya John Fox.

— Comme le corbeau », répéta Snettishane.

Jamais plus la voix de l'oiseau de mauvais augure ne se fit entendre au bord du fleuve. De jour en jour Lit-Lit prend de l'âge et se trouve heureuse. De petites sœurs sont venues rejoindre les fils de la première femme de John Fox, bercée dans sa sépulture aérienne.

Le vieux Snettishane ne rend plus visite au fort : il passe de longues heures à maudire de sa voix aigrie, mais affaiblie, l'ingratitude filiale des enfants en général et de sa fille en particulier.

Le déclin de ses années est empoisonné par sa certitude d'avoir été volé, et John Fox lui-même a cessé de soutenir que le prix donné pour Lit-Lit était trop lourd d'au moins dix couvertures et un fusil.

UN BREUVAGE HYPERBORÉEN[14]

Histoire d'un Blanc débrouillard parmi les peuples étranges qui vivent sur les bords de l'Océan Arctique

Sans doute pourrait-on se représenter la véracité de Thomas Stevens sous forme de l'inconnue ***x,*** et son imagination comme celle des gens ordinaires portée à la puissance ***n ;*** on doit affirmer en tout cas que le moindre de ses mots ou gestes méritait la qualification de parfait mensonge, ou, plus correctement, de mensonge parfait. Il avait beau jongler avec les probabilités ou se maintenir en équilibre sur l'extrême bord des possibilités, le mécanisme de ses contes n'émettait jamais le moindre craquement.

Nul ne saurait le nier, il connaissait le ***Northland*** à livre ouvert, et maintes preuves confirmant sa qualité de grand voyageur et coureur de pistes mystérieuses. Sans parler de mes renseignements personnels, j'ai croisé nombre de gens qui l'ont vu un peu partout, mais surtout aux abords du pays de Nulle Part : Johnston, par exemple, l'ex-agent de la Compagnie de la Baie d'Hudson, qui l'accueillit dans une factorerie du Labrador, le temps de faire reposer ses chiens et de les mettre en état de repartir : et Mac Mahon, agent de la Compagnie Commerciale de l'Alaska, qui, après l'avoir rencontré à Dutch Harbour, le retrouva plus tard parmi les plus

---

[14] ***A hyperborean brew.***

avancées des îles Aléoutiennes. Il est indiscutable qu'il conduisit une des plus anciennes expéditions topographiques des États-Unis, et positif qu'il rendit un service de même ordre à la Western Union lorsque cette Compagnie essaya de relier à l'Europe ses câbles télégraphiques à travers l'Alaska et la Sibérie. En outre il faut citer Joe Lamson, le capitaine baleinier qui, immobilisé par les glaces au large de l'embouchure du Mackenzie, le vit monter à son bord en quête de tabac.

Ce dernier trait prouve de façon concluante l'identité de Thomas Stevens. À perpétuité et sans relâche il cherchait du tabac. Avant même de bien le connaître, j'avais pris l'habitude de l'accueillir d'une main et de lui passer ma blague de l'autre.

Mais le soir où je le rencontrai à Dawson dans le bar de John O'Brien, sa tête était auréolée ou plutôt nimbée de fumée de cigares à un demi-dollar et au lieu de me réclamer ma blague il me demanda mon sachet de poudre d'or. Nous étions debout près d'une table de pharaon et il le lança aussitôt sur la « haute carte ».

— Cinquante ! dit-il, et le croupier fit signe d'assentiment.

La « haute carte » sortit. Stevens me rendit mon sachet, exigea le règlement de compte, et me mena devant la balance, où le caissier lui paya nonchalamment cinquante dollars en poudre jaune.

— Maintenant, allons boire ! dit-il. Puis, au comptoir, en reposant son verre : – Cela me rappelle certain breuvage que j'absorbai dans les parages du Tattarat. Non, tu ne connais pas l'endroit, et il n'est pas marqué sur les cartes. Mais c'est

près du bord de l'Océan Arctique, à des centaines de kilomètres de la frontière américaine, et là vit une population d'un demi-millier d'âmes abandonnées de Dieu, qui se donnent et se prennent en mariage et crèvent de faim dans l'intervalle. Les explorateurs ont omis d'en parler, et tu n'en trouves pas trace dans le dernier recensement. Un baleinier y fut pris dans les glaces, mais les matelots ayant gagné la terre ferme à pied sec, filèrent vers le sud et l'on n'entendit jamais parler d'eux… Néanmoins, ce fut un fameux breuvage que nous absorbâmes, Mousou et moi, ajouta-t-il un moment après, avec quelque chose d'analogue à un soupir.

Comprenant que derrière ce soupir se dissimulaient des hauts faits et de folles équipées, je le remorquai dans un coin, entre un appareil de roulette et un attirail de poker, et j'attendis le dégel de sa langue.

— Je n'avais qu'un reproche à faire à Mousou, commença-t-il en redressant la tête d'un air méditatif, – un reproche, et un seul. C'était un Indien qui avait franchi la frontière du pays des Chippewyans, mais l'ennui, c'est qu'il avait glané quelques notions d'Histoire Sainte, ayant eu pour camarade de campement, pendant toute une saison, certain métis franco-canadien et renégat qui avait fait des études pour entrer dans les ordres. Mousou n'avait jamais vu le christianisme appliqué en pratique, mais il avait la tête farcie de miracles, de batailles, de rites prescrits et de tout ce qu'il ne comprenait pas. À part cela, c'était un charmant garçon et un homme précieux sur la piste ou devant un feu de campement.

« Nous en avions vu de dures ensemble et nous trouvions en piteux état quand nous tombâmes sur Tattarat. Nous avions perdu nos équipements et nos chiens en traver-

sant une crête par un ouragan d'automne : nos ventres étaient creux et nos habits s'en allaient en loques lorsque nous nous traînâmes dans le village. Les Indiens ne furent pas trop surpris de nous voir… à cause des baleiniers… et ils nous offrirent la plus misérable hutte du village par habitation et leurs pires rebuts pour nourriture. La chose qui me parut le plus étrange, sur le moment, fut leur façon de nous tenir strictement à l'écart. Mousou m'expliqua cette bizarrerie.

« — *Shaman sick toumtoum,* dit-il, signifiant par là que le sorcier, jaloux, avait conseillé à ses gens de s'abstenir de tous rapports avec nous. Le peu qu'il avait vu des baleiniers lui avait suffi pour comprendre que ma race était plus forte que la sienne, et plus sage : aussi se comportait-il comme se sont toujours comporté tous les sorciers du monde. Et tu verras, avant la fin de mon récit, à quel point il avait raison.

« — Ces gens-là, dit Mousou, ont une loi d'après laquelle quiconque mange de la viande doit chasser. Toi et moi, mon maître, serions bien maladroits dans le maniement des armes de ce pays. Nous ne savons ni tendre un arc ni lancer des javelots à leur façon. C'est pourquoi le shaman, ou sorcier, et Toummasouk, le chef, ont rapproché leurs têtes l'une de l'autre et décrété que nous travaillerions avec les femmes et les enfants à traîner la viande et pourvoir aux besoins des chasseurs.

« — En quoi ils ont eu grand tort, répondis-je, car nous valons mieux, Mousou, que ces hommes plongés dans l'obscurité. En outre, nous devrions nous reposer pour reprendre des forces, car la piste du sud est longue et les faibles n'y peuvent prospérer.

« — Mais nous n'avons rien, objecta-t-il en regardant les poutres pourries de ***l'igloo*** et flairant avec dégoût le relent de la vieille viande de morse qui nous avait servi de souper. – Impossible de prospérer avec un régime pareil. Nous ne possédons rien que la bouteille de ***remède calmant,*** qui ne saurait combler le vide. Aussi devons-nous plier sous le joug de l'incrédule, tirer de l'eau et fendre du bois. Il y a pourtant de bonnes choses en cet endroit, des choses que nous ne pouvons pas avoir. Ah, maître ! mon nez ne m'a jamais menti, et il m'a mené vers les cachettes et parmi les ballots de fourrure entassés dans leurs huttes ou igloos. Ces gens-ci ont su extorquer aux pauvres baleiniers de bonnes provendes qui sont tombées entre les mains d'un petit nombre. La femme Ipsoukouk, qui demeure à l'autre bout du village près de l'igloo du chef, possède beaucoup de farine et de sucre, et j'ai même distingué de mes propres yeux des traces de mélasse sur sa figure. Et dans l'igloo du chef Toummasouk il y a du thé… n'ai-je pas vu le vieux porc en engloutir une quantité ? Et le shaman possède un bocal de thé à la marque « Étoile » et deux boîtes d'excellent tabac. Et qu'avons-nous, nous autres ? Rien de rien !

« Son allusion au tabac m'avait porté un coup, et je ne fis pas de réponse. Et Mousou, aiguillonné par son propre désir, reprit :

« — Et puis il y a cette Toukelikéta, fille d'un grand chasseur et d'un homme riche. Avec ça une jolie fille, un beau brin de fille, ma foi !

« Cette nuit-là je réfléchis profondément pendant que Mousou ronflait, car je ne pouvais souffrir l'idée de ne pas fumer alors qu'il y avait du tabac à proximité. En fait, il l'avait dit, nous étions dénués de tout. Mais la façon de s'y

prendre s'esquissa devant mes yeux, et le lendemain matin je lui confiai :

« — Sors adroitement pour une de ces promenades dont tu as pris l'habitude et procure-moi un os quelconque recourbé comme le cou d'une oie, et creux à l'intérieur. En outre, conserve l'humilité de ta démarche, mais ouvre l'œil sur l'emplacement des pots, casseroles et autres ustensiles de cuisine. N'oublie pas que ma sagesse est celle de l'homme blanc, et accomplis toujours mes commandements avec sûreté et rapidité.

« Pendant son absence, j'installai au milieu de l'igloo le fourneau de cuisine à huile de baleine et repoussai, pour nous faire de la place, les fourrures râpées qui nous servaient de lits. Puis je démontai le fusil de mon compagnon et en mis le canon à portée de ma main ; ensuite je tressai de nombreuses mèches avec le coton sauvage que les femmes cueillent en été.

« Mousou revint avec l'os que je lui avais demandé, et en m'apprenant que dans l'igloo de Toummasouk il y avait un bidon à pétrole d'une contenance de cinq gallons et une grosse bouilloire en cuivre. Je lui déclarai que j'étais content de lui et que nous en resterions là pour toute la journée. Et, aux approches de minuit, je le haranguai :

« — Ce chef, ce Toummasouk, possède une bouilloire de cuivre et un bidon à pétrole. – Je lui mis entre les mains un gros galet poli et lavé par les vagues. – Le campement est endormi et les étoiles scintillent. Va, glisse-toi bien doucement dans l'igloo du chef, et frappe-le sur le ventre, et dur ; et puissent la viande et la bonne nourriture des jours à venir mettre de la force dans ton bras ! Il se produira du tumulte et des cris, et tout le village sera mis sur pied. Mais ne t'effraie

pas. Dissimule tes mouvements, fonds-toi dans les ombres de la nuit et la confusion des hommes. Et quand la femme Ipsoukouk te tombera sous la main – celle qui a la figure barbouillée de mélasse –, frappe-là de la même manière ainsi que quiconque possédant de la farine et qui passera à ta portée. Après quoi tu te mettras à hurler de douleur, à te courber en te serrant le ventre à deux mains et à faire beaucoup de tapage pour montrer que toi aussi tu as subi l'épreuve de cette nuit. De cette façon nous nous attirerons de grands honneurs et de vastes possessions, entre autres la boîte de thé à la marque « Étoile » et le tabac de bonne qualité, ainsi que ta Toukelikéta, présumée vierge.

« Après son départ pour cette expédition, je restai patiemment dans ma hutte, et il me sembla que le tabac se rapprochait considérablement. Puis un cri de frayeur éclata dans la nuit et s'enfla bientôt en rugissements poussés vers le ciel. Je saisis la bouteille de ***remède calmant*** et me précipitai dehors. Le tapage était à son comble, accompagné de lamentations féminines, et l'effroi pesait sur tout le village. Toummasouk et la femme Ipsoukouk se tordaient de douleur et se roulaient à terre, et divers personnages en faisaient autant, Mousou entre autres.

« Écartant rudement ceux qui me barraient le chemin, je portai la bouteille aux lèvres de Mousou, qui sur-le-champ se sentit mieux et cessa de hurler. Sur quoi s'éleva une grande clameur de tous les autres affligés. Mais je les haranguai, et avant de leur permettre de goûter au ***remède calmant,*** j'avais mis Toummasouk à l'amende de sa bouilloire en cuivre et de son bidon à pétrole, extorqué à la femme Ipsoukouk son sucre et sa mélasse, et soutiré aux autres malades de bonnes mesures de farine. Le shaman regardait de travers les gens prostrés à mes genoux, bien qu'il eût peine à dissimuler sa

surprise. Mais je tenais la tête haute et Mousou, gémissant sous le faix du butin, me suivit sur les talons jusqu'à la hutte.

« Là, je me mis à l'œuvre. Dans la bouilloire de Toummasouk, je versai trois quarts de gallon de farine de froment avec cinq quarts de mélasse, et à ce mélange j'ajoutai cinq gallons d'eau. Puis je posai la bouilloire au voisinage du fourneau afin que le contenu pût fermenter et devenir fort. Mousou comprit, et déclara que ma sagesse dépassait celle de Salomon, grand sage de l'Antiquité, d'après ce qu'il avait entendu dire. Je posai sur le fourneau le bidon à pétrole, dans le goulot duquel je fixai un tuyau où j'adaptai l'os en forme de cou d'oie. J'envoyai Mousou piler de la glace, j'ajustai à l'appareil le canon de son fusil, et j'entassai la glace pilée à mi-longueur autour du canon. Et sous l'extrémité du canon je plaçai un petit pot de fer. Quand le mélange fut assez fort (et il fallut deux jours pour qu'il se tînt sur ses jambes), je le transvasai dans le bidon à pétrole, et j'allumai les mèches tressées par moi.

« Toutes choses ainsi présentées, je dis à Mousou :

« — Va-t'en trouver les notables du village, présente-leur mes salutations, et invite-les à venir-passer la soirée dans mon igloo avec moi et les dieux.

« Le breuvage susurrait sa joyeuse chanson quand les invités commencèrent à soulever le rideau de fourrure et se glisser dans la hutte, tandis que j'entassais de la glace pilée sur le canon du fusil, à l'extrémité duquel s'amassaient et coulaient dans le pot de fer les gouttes de plus en plus pressées de la liqueur que tu sais, celle que les Indiens appellent ***houch***. Mais ceux-ci n'avaient jamais vu chose pareille, et ils s'agitaient nerveusement pendant que je discourais sur les vertus de l'élixir. Tout en parlant, j'observais des éclairs de

jalousie dans l'œil du shaman : aussi, quand j'eus fini, je le plaçai côte à côte avec Toummasouk et la femme Ipsoukouk.

« Puis je leur donnai à boire. Les larmes leur montèrent aux yeux et la chaleur à l'estomac. Timides au début, ils devenaient maintenant avides ; et quand je les vis bien en train, je m'occupai de servir les autres. Toummasouk se vantait de ses anciennes prouesses et racontait comment il avait, tué jadis un ours polaire, si bien que dans l'ardeur de sa pantomime il faillit assommer son oncle maternel. Mais personne n'y fit attention. La femme Ipsoukouk se mit à pleurer un fils perdu depuis des années dans la glace, et le shaman à faire des incantations et prédictions. L'orgie continua, et avant le matin tous étaient par terre, profondément endormis avec les dieux.

« La suite se devine facilement, n'est-ce pas ? La renommée du breuvage magique se répandit. Les langues ne pouvaient exprimer qu'une faible partie de ses vertus merveilleuses. Il soulageait la souffrance, faisait trêve au chagrin, ravivait les vieux souvenirs, évoquait des visages disparus et des rêves oubliés. C'était un feu qui dévorait le sang, brûlait sans flammes, vous ranimait le cœur, vous redressait les reins et rendait les hommes surhumains. Il vous révélait l'avenir, vous donnait des visions et le don de prophétie, vous comblait de sagesse et de science secrète. Rien ne lui était impossible.

« Bientôt s'élevèrent de tous côtés les clameurs des gens qui voulaient dormir avec les dieux. Ils apportaient leurs plus chaudes fourrures, leurs meilleures victuailles, et amenaient leurs chiens les plus robustes. Mais je vendais le ***houch*** avec discrétion, et j'en cédais seulement à qui

m'apportait de la farine, de la mélasse ou du sucre. J'en reçus une telle quantité que je dus ordonner à Mousou de construire une cache où les mettre, car il n'y avait plus de place dans l'igloo.

« Au bout de trois jours à peine, Toummasouk était ruiné. Le shaman, qui prenait soin de ne s'enivrer qu'à moitié depuis la première nuit, me surveillait de près : il tint bon pendant la majeure partie de la semaine : mais avant que dix jours fussent écoulés, la femme Ipsoukouk elle-même se trouvait à bout de provisions et rentrait chez elle affaiblie et chancelante.

« Cependant Mousou se plaignait encore. – Ô maître, disait-il. Nous avons mis de côté une grande provision de mélasse, de sucre et de farine, mais nos vêtements sont encore minces, nos fourrures de couchage pelées, notre hutte calamiteuse. Nos ventres réclament de la viande dont l'odeur n'offusque pas les étoiles, et du thé comme celui qu'engloutit Toummasouk ; par surcroît, je rêve au tabac de Niouak, le shaman qui projette de nous démolir. Enfin j'ai de la farine par-dessus la tête, du sucre et de la mélasse à foison, mais le cœur de Mousou est gros et son lit est vide.

« — La paix ! lui répondis-je : tu es sot et faible d'entendement. Marche doucement et attends : tout cela viendra à son heure. Mais qui trop embrasse mal étreint : qui saisit trop vite empoigne trop peu, et trop peu se réduit en définitive à rien du tout. Tu n'es qu'un gosse en comparaison de la sagesse de l'homme blanc. Retiens ta langue et observe : je te montrerai comment s'y prennent mes frères d'outre-mer pour ramasser les richesse de la terre. Ce qu'on appelle « les affaires », et que connais-tu des affaires ?

« Mais le lendemain Mousou arriva essoufflé. – Ô maître, une chose étrange se passe dans l'igloo de Niouak le shaman ; du coup nous sommes perdus, sans avoir porté les fourrures chaudes ni goûté le bon tabac, par suite de ton engouement pour la mélasse et la farine. Va voir ce qui se mijote là-bas pendant que je surveille le breuvage.

« Sur quoi je me rendis à l'igloo de Niouak. Le bougre avait construit son propre alambic, habilement copié sur le mien. En me voyant il eut peine à cacher son triomphe. Car c'était un gaillard intelligent, et dans mon igloo il n'avait dormi avec les dieux que d'un œil.

« Cependant cela ne me gênait guère, sachant ce que je savais. De retour à mon igloo, je dissertai en ces termes devant Mousou : – Heureusement les droits de la propriété sont reconnus de ce peuple, qui, à part cela, n'est guère favorisé par la connaissance des institutions humaines. Et par suite de ce respect pour la propriété, toi et moi nous engraisserons : bien plus, nous introduirons chez ces gens-là de nouvelles institutions que les autres peuples ont élaborées à grand-peine.

« Mais Mousou ne comprit que vaguement, jusqu'au moment où le shaman se présenta les yeux flamboyants et la voix menaçante, et demanda à commercer avec moi. – Car vois-tu, s'écria-t-il, il ne reste plus dans le village une pincée de farine ni une goutte de mélasse. D'une main avide tu as tout raflé à mon peuple, qui, après avoir dormi avec tes dieux, n'a plus rien à lui que du vent dans la tête, du coton dans les genoux et une soif inextinguible d'eau froide. Cela ne vaut rien : ma voix possède une puissance parmi les siens ; il serait donc urgent que nous fissions un marché, toi

et moi, comme tu en as conclu un avec eux, à propos de mélasse et de farine. »

« Je répondis :

« — C'est bien parlé, et la sagesse réside dans ta bouche. Nous ferons un échange. Pour la quantité que voilà de farine et de mélasse tu me donneras ton bocal de thé « À l'Étoile » et tes deux boîtes de tabac fin.

« Sur quoi Mousou se mit à grogner : puis, une fois l'affaire réglée et le shaman parti, il me morigéna : « – Maintenant, par suite de ta folie, nous voici bel et bien perdus ! Niouak va fabriquer du ***houch*** pour son propre compte, et, à un moment donné, il défendra à son peuple de boire d'autre ***houch*** que le sien. Du coup nous voilà fichus, nos dieux ne valent plus rien, notre igloo n'est plus qu'une bicoque, et le lit de Mousou reste froid et vide !

« À quoi je répondis : – Par le corps du loup, je le déclare, tu es un sot, comme ton père l'a été avant toi et comme le seront tes enfants pour la suite des siècles et jusqu'à la dernière génération ! Ta sagesse est pire que l'absence de sagesse et tes yeux sont aveugles à ces affaires dont je t'ai parlé et à quoi tu n'entends rien : Va-t'en, fils d'un millier de sots, va-t'en boire le ***houch*** que Niouak est en train de fabriquer dans son igloo, et remercie tes dieux d'avoir avec toi un Blanc assez sage pour rendre moelleux le lit où tu couches ! Va ! Et quand tu auras bu, rapportes-en le goût sur tes lèvres, pour que je sache à quoi m'en tenir.

« Deux jours après, Niouak envoya ses salutations et une invitation à son igloo. Mousou y alla, et je demeurai seul assis près de l'alambic qui me chantait aux oreilles, dans l'air épaissi par la fumée du tabac du shaman. Car les affaires ne

marchaient guère ce soir, et personne ne vint sauf Angeit, un jeune chasseur qui avait foi en moi. Un peu plus tard, Mousou rentra, balbutiant et pleurant de rire.

« — Tu es un grand homme, ô mon maître ! dit-il. Et dans ta grandeur tu ne condamneras pas Mousou, ton serviteur, si parfois il doute et ne parvient pas à te comprendre !

« — Qu'est-ce qui te prend encore ? demandai-je. As-tu donc bu à l'excès ? Et les autres sont-ils endormis dans l'igloo de Niouak, le shaman ?

« — Non, ils sont en colère et mal en point, et le chef Toummasouk a planté ses pouces dans la gorge de Niouak en jurant par les os de ses ancêtres de ne jamais plus le regarder. Écoute ! Je suis allé à l'igloo. Le breuvage frémissait et bouillonnait, et la vapeur traversait comme la tienne l'os recourbé, puis redevenait liquide en passant dans la glace et coulait dans le pot à l'autre bout. Mais le breuvage que nous présenta Niouak ne ressemblait pas au tien : il ne mordait pas la langue ni ne faisait pleurer les yeux, et ce n'était en vérité que de l'eau pure. Nous bûmes et rebûmes et bûmes encore, mais nous restions assis, froids de cœur et solennels de visage. Niouak paraissait perplexe et sombre. Il prit Toummasouk et Ipsoukouk à l'écart du reste de la compagnie et les pria de boire et de reboire et de boire encore, et ils burent et reburent, toujours aussi froids et solennels, jusqu'au moment où Toummasouk se leva en colère et redemanda les fourrures et le thé qu'il avait donnés en paiement. Et Ipsoukouk éleva à son tour la voix, sa voix criarde et coléreuse. Et toute la compagnie redemanda ce qu'elle avait donné, et ce fut un beau charivari…

« — Ce fils de chien me prend-il pour une baleine cria tout à coup Toummasouk en soulevant le pan de fourrure de

mon igloo et en se dressant à l'intérieur, le visage sombre et les sourcils froncés. – Me voici plein comme une vessie de poisson, plein à éclater, plein à ne pouvoir marcher, plein de toute cette eau que j'ai dans le corps ! Oh là là ! J'ai bu comme jamais de ma vie et mes yeux restent clairs, mes genoux solides et ma main demeure ferme.

« — Le shaman est incapable de nous envoyer dormir avec les dieux, geignirent les autres en entrant à la file – et c'est seulement dans ton igloo que la chose peut se faire.

« Je riais intérieurement en passant le ***houch*** à la ronde pour dérider mes hôtes. Car dans la farine vendue à Niouak j'avais mêlé une grande quantité de bicarbonate de soude que je tenais de la femme Ipsoukouk. Bien sûr, sa mixture n'avait pu fermenter, et son ***houch*** n'était que de l'eau pure.

« Désormais le Pactole coula chez nous à pleins bords, sans fuites ni barrages. Nous eûmes d'innombrables fourrures, les plus beaux ouvrages de fantaisie féminins, toute la provision de thé du chef, et un approvisionnement considérable de viande. Certain jour Mousou récita pour mon édification, en la déformant de façon lamentable, l'histoire de Joseph en Égypte. Cela me donna une idée, et bientôt la moitié de la tribu se mit à l'œuvre pour me construire de vastes caches à viande. Et sur toutes leurs chasses je prélevai la part du lion et la mise en réserve.

« De son côté Mousou ne perdait pas son temps. Il se fit un jeu de cartes en écorce de bouleau, et apprit à Niouak à jouer aux « quatre chances ». Il emberlificota dans ce jeu le père de Toukelikéta, épousa un beau jour cette charmante fillette, et, le lendemain, emménagea dans la maison du shaman, la plus belle du village. La dégringolade de Niouak fut complète : il perdit tout ce qu'il possédait, ses tambours

de peau de morse, ses instruments à incantation ! si bien qu'il en fut réduit à fendre du bois et tirer de l'eau selon le bon plaisir de Mousou. Celui-ci s'installa en qualité de shaman, ou grand-prêtre, et, avec des fragments mutilés des Écritures, créa de nouveaux dieux et fit des incantations devant d'étranges autels.

« J'en fus très satisfait, car à mon avis l'Église et l'État doivent marcher la main dans la main, et, en ce qui concerne l'État, j'avais des plans à moi. Les événements se conformaient à mes prévisions. Bonne humeur et sourires avaient déserté le village, et l'on n'y voyait plus que figures tristes et maussades. On s'y querellait, on s'y battait, nuit et jour on y entendait crier. Mousou ayant fabriqué un autre paquet de cartes, les chasseurs se mirent à jouer entre eux. Toummasouk maltraitait horriblement sa femme : son oncle lui fit des reproches et le frappa à coups de défense de morse jusqu'à ce qu'il hurlât dans la nuit et devînt un objet de risée pour le peuple.

« Au milieu de toutes ces diversions la chasse restait en plan, et la famine se déclara. Les nuits étaient longues et sombres, et sans viande on ne pouvait acheter de ***houch***. Le peuple se mit à murmurer contre le chef. Quand je les crus affamés à point, je réunis tout le village et fis un grand discours. Je posai au patriarche et distribuai des vivres. Mousou fit à son tour une homélie. Par suite de ces harangues et de mes actes, je fus nommé chef. Mousou, qui possédait l'oreille de Dieu et rédigeait ses jugements en décrets, me consacra par une onction de blanc de baleine, et à nous deux nous expliquâmes au peuple la nouvelle théorique du droit divin des rois. Le ***houch*** coula à flots, tout le monde se régala de viande et accueillit joyeusement le nouvel ordre de choses.

« Comme tu le vois, camarade, j'ai trôné en haut lieu, porté la pourpre et appliqué la loi aux populations. Peut-être serais-je encore roi s'il était resté du tabac, ou si Mousou s'était montré plus bête et moins coquin. Car il jeta les yeux sur Esanétouk, la fille aînée de Toummasouk, et je lui fis des représentations.

« — Ô mon frère, me dit-il en guise d'apologie, c'est toi qui as jugé à propos de parler d'introduire de nouvelles institutions chez ce peuple : j'ai écouté tes paroles et j'y ai gagné en sagesse. Tu règnes en vertu du droit divin, et c'est en vertu de ce droit que je veux me marier.

« Je remarquai qu'il m'honorait du titre de *frère* et je m'y opposai résolument. Mais il se rejeta sur le peuple et fit un triduum d'incantations auxquelles tous prirent part ; puis, parlant au nom de Dieu, il institua la polygamie par décret divin. Mais avec sa finesse habituelle, il limita le nombre de femmes en proportion de la fortune dont, plus que personne, il était le favori. Et je ne pus m'empêcher de l'admirer, bien que le pouvoir lui eût tourné la tête ; évidemment il ne serait satisfait que quand tout le pouvoir et toute la richesse seraient entre ses mains. Enflé d'orgueil, et oubliant qu'il me devait sa situation actuelle, il prit ses dispositions pour me démolir.

« Le cas m'intéressait, car ce gaillard-là reproduisait à sa manière une évolution des sociétés primitives. En vertu du monopole du *houch,* je jouissais d'un revenu auquel je ne lui permettais plus de participer. Après quelques jours de méditation, il développa tout un système de taxes ecclésiastiques. Il imposa des dîmes au peuple, le harangua sur les prémices de chasses et autres choses de ce genre, et déforma tous les

textes déjà déformés qu'il pouvait avoir sous la main pour les faire servir à son but.

« Je supportai tout en silence, jusqu'au jour où il institua une espèce d'impôt proportionnel sur le revenu. Je me révoltais alors, et aveuglément, car c'était ce qu'il voulait. Il fit appel au peuple, et celui-ci, jaloux de ma grande richesse et déjà lourdement taxé, le soutint. – Pourquoi ne payeriez-vous pas quand nous payons nous-mêmes ? demandaient-ils. – La voix de Dieu ne parle-t-elle pas par la bouche de Mousou, le shaman ? – Je dus céder. Mais, en même temps, j'élevai le prix du ***houch***. Du tac au tac, lui-même augmenta mes taxes.

« Dès lors, ce fut entre nous une guerre déclarée. Je poussai les pions Niouak et Toummasouk, en vertu des droits traditionnels qu'ils possédaient. Mais Mousou me déjoua en créant un ordre de prêtrise où il leur assigna à tous deux de hautes fonctions. Le problème de l'autorité se présentait à lui, et il le résolut comme l'ont fait bien d'autres avant lui. C'est en cela que consistait mon erreur. J'aurais dû me faire shaman, et le nommer chef. Je m'en aperçus trop tard, et dans la lutte entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel j'eus forcément le dessous. Une grande controverse s'éleva, mais la balance pencha bientôt. Les gens se souvenaient de m'avoir vu oindre par lui, et il leur paraissait clair que la source de mon autorité gisait non pas en moi-même, mais en la personne de Mousou.

« Quelques fidèles seulement me restèrent attachés, Angeit entre autres. Cependant mon adversaire se mit à la tête du parti populaire et répandit la rumeur que je projetais de le renverser et d'établir mes propres dieux, des dieux parfaitement illégitimes. À vrai dire, l'habile coquin n'avait fait que

me devancer sur ce point, car telle était précisément mon intention – renoncer à ma royauté et combattre le spirituel par le spirituel. Il effraya donc le peuple en lui dénonçant l'iniquité de mes dieux particuliers – entre autres celui qui se nomme le Génie des Affaires, et écrasa ainsi le germe dans l'œuf.

« Or, il arriva que je m'amourachai de Klouktou, la plus jeune fille de Toummasouk, et qu'elle me rendit la pareille. Je fis donc ma demande, mais l'ancien chef refusa carrément – après avoir empoché le prix d'achat – et m'informa qu'elle était réservée à Mousou. Cela dépassait les bornes. J'eus bonne envie d'aller à son igloo et de le tuer de mes propres mains.

Mais me souvenant que le tabac tirait à sa fin, je rentrai chez moi en riant.

« Le lendemain il fit un sermon et déforma le miracle des pains et des poissons jusqu'à le transformer en prophétie. Lisant entre les lignes, je compris que l'apologue visait les nombreuses réserves de viande emmagasinées dans mes caches. Les gens comprirent aussi à demi-mot, mais comme il ne les pressait pas d'aller à la chasse, ils restèrent chez eux, et bien peu de caribous ou d'ours furent rapportés au village cette saison-là.

« Cependant j'avais mes projets à moi, vu que non seulement la provision de tabac mais aussi celles de farine et de mélasse étaient presque épuisées. En outre, je me sentais le devoir de montrer la sagesse de l'homme blanc et d'infliger de cruels déboires à Mousou, qui bombait un peu trop la poitrine grâce au pouvoir que je lui avais conféré.

« Cette nuit-là donc, j'allai faire un tour dans mes caches à viande et j'y accomplis une belle besogne ; on remarqua le lendemain que tous les chiens du village étaient paresseux. Personne ne soupçonna rien, et je recommençai chaque soir le même travail. Les chiens devenaient de plus en plus gras, et les gens de plus en plus maigres. Ceux-ci grognaient et demandaient l'accomplissement de la prophétie, mais Mousou les retenait, attendant que leur appétit grandît davantage. Et jusqu'à la dernière minute, il ne devina rien du tour que je lui jouais en vidant les caches.

« Quand tout fut prêt, j'envoyai Angeit et les quelques fidèles que je nourrissais en cachette convoquer l'assemblée du village. La tribu se réunit dans un grand espace de neige battue ménagé devant ma porte, avec les caches à viande montées sur leurs échasses à l'arrière-plan. Mousou y vint parmi les autres et s'arrêta sur le bord du cercle diamétralement opposé à ma place, certain que j'avais quelque projet sur pied, et disposé à m'aplatir à la première occasion. Mais je me levai et le saluai devant tout le monde.

« — Ô Mousou, homme béni de Dieu, débutai-je, tu te demandes sans doute pourquoi j'ai convoqué cette assemblée : et sans doute par suite de mes nombreuses folies, te sens-tu disposé à parler et agir durement. Il n'en est rien. Les dieux, a-t-on dit, rendent d'abord fous ceux qu'ils veulent détruire. Et, en vérité, j'ai été fou. J'ai contrecarré ta volonté, raillé ton autorité, et chargé ma conscience de divers actes mauvais et insensés. Aussi une vision m'a-t-elle été accordée la nuit dernière, et j'ai reconnu la méchanceté de ma conduite. Tu te dressais comme un astre flamboyant, avec des éclairs dans les yeux, et du fond du cœur je sentais ta grandeur. Je voyais clairement toutes choses. J'ai compris que tu possédais l'oreille de Dieu, et qu'il t'écoute quand tu

parles. Et je me suis rappelé que les rares bonnes actions ont été accomplies par la grâce de Dieu, et par la grâce de Mousou.

« — Oui, mes enfants ! m'écriai-je en me tournant vers la foule, tout ce que j'ai fait de bien et de juste, je l'ai fait d'après les conseils de Mousou. Tant que je l'ai écouté, les affaires ont prospéré : quand j'ai fermé mes oreilles à sa prudence et agi à ma guise, je n'ai commis que des folies. C'est grâce à ses conseils que j'ai fait des provisions de viande et pu nourrir les affamés dans les jours de détresse. C'est grâce à lui que j'ai été nommé chef. Et qu'ai-je fait de mon autorité ? Rien, je vous le déclare. Le pouvoir m'a tourné la tête, je me suis cru plus grand que Mousou, et cet orgueil m'a porté malheur. J'ai gouverné sans discernement, et les dieux sont irrités. Hélas, la famine s'est abattue sur vous, les mères manquent de lait et les bébés crient toute la nuit. Et moi, dont le cœur s'est endurci contre Mousou, je ne sais que faire, ni de quelle façon trouver de la nourriture.

« Sur quoi les gens se mirent à hocher la tête, à rire et à parler en murmures, et je savais qu'il s'agissait de la multiplication des pains et des poissons. Je m'empressai de poursuivre :

« — Je me suis donc rendu compte de ma sottise et de la sagesse de Mousou, de mon incapacité et de ses aptitudes. C'est pourquoi, ma folie étant passée, je fais amende honorable. J'ai jeté des regards coupables sur Klouktou, et voici qu'elle est promise à Mousou. Cependant elle m'appartient, car n'ai-je pas versé à Toummasouk les articles d'échange ? Mais je me sens absolument indigne d'elle, et elle passera de l'igloo de son père à celui de Mousou. La lune peut-elle briller au clair de lune ? En outre,

Toummasouk gardera les articles d'échange, de sorte qu'elle représentera un don pur et simple fait à Mousou, que Dieu a désigné pour être son maître selon la justice.

« — Autre chose encore : Puisque j'ai mal employé ma richesse et que je vous ai opprimés, ô mes enfants, je fais cadeau à Mousou du bidon à pétrole, de l'os recourbé, du cañon de fusil et de la bouilloire en cuivre. Ainsi je ne pourrai plus amasser de richesse, et quand vous aurez soif de ***houch,*** il vous désaltérera, sans vous voler. Car c'est un grand homme, et Dieu parle par sa bouche.

« — Un dernier mot : Mon cœur s'est amolli, et je me suis repenti de ma sottise. Moi, sot et fils de sots, moi esclave du déplorable Génie des Affaires, moi qui vois vos ventres et qui ne sais comment les remplir, pourquoi demeurerais-je votre chef, pourquoi continuerais-je à vous gouverner et vous conduire à votre propre destruction ? Pourquoi m'obstinerais-je à une mauvaise chose ? Mais Mousou, votre shaman, sage entre tous les hommes, est apte à vous conduire d'une main douce et juste. Pour toutes les raisons que je viens d'énumérer, j'abdique et remets mon autorité entre les mains de Mousou, seul capable de vous nourrir aujourd'hui qu'il n'y a plus de viande dans le pays.

« À ces mots éclatèrent les applaudissements et le peuple cria :

« — ***Closhi ! Closhi !***

ce qui veut dire : – Très bien ! Très bien !

« J'avais décelé de l'étonnement dans les yeux de Mousou : car il ne pouvait comprendre, et redoutait ma sagesse d'homme blanc. Je venais de combler tous ses désirs, et même de marcher au-devant de quelques-uns, et, me voyant

là, dépouillé de toute ma puissance, il sentait que ce n'était pas le moment d'exciter le peuple contre moi.

« Avant la dispersion de la foule j'annonçai que, tout en faisant cadeau de l'alambic à Mousou, je donnais au peuple tout le ***houch*** en ma possession. Mousou essaya de protester, car jamais nous n'avions permis au peuple de se griser autrement que par petites bandes à la fois. Mais la foule se remit à crier : – *Closhi ! Closhi !* – et commença aussitôt à faire bombance devant ma porte. Profitant du tapage croissant à mesure que l'alcool montait à la tête des buveurs, je tins conseil avec Angeit et mes fidèles. Je leur assignai certaines tâches à accomplir et certaines paroles à prononcer dans certaines circonstances.

« Puis je m'éclipsai dans les bois derrière le village et gagnai un endroit où je tenais en réserve deux traîneaux avec des attelages de chiens non gavés. Le printemps était sur le point d'éclore et il y avait une croûte sur la neige ! c'était donc le meilleur moment pour me diriger vers le sud. En outre, il ne restait plus de tabac. J'attendis en cet endroit, où je me trouvais en parfaite sûreté. S'ils se lançaient sur ma piste, ils étaient trop maigres et leurs chiens trop gras, pour jamais me rattraper ; de surcroît, j'estimais que leurs mouvements éventuels prendraient une tournure à laquelle j'étais préparé.

« D'abord arriva en courant un de mes fidèles, bientôt suivi d'un second.

« — Ô maître ! cria le premier, essoufflé. Une confusion règne dans le village, et personne ne sait que penser, et tous sont d'avis contraires. Tous ont bu avec excès, et certains bandent leurs arcs, et d'autres se querellent. Jamais on n'a vu pareil gâchis.

« Le second ajouta : – J'ai accompli les commandements, ô maître ! J'ai murmuré d'adroites paroles dans des oreilles toutes prêtes à les entendre et rappelé des souvenirs d'antan. La femme Ipsoukouk déplore sa pauvreté et regrette son opulence perdue. Toummasouk lui-même se croit encore chef, et le peuple affamé se déchaîne dans son courroux.

« Et le troisième : – Niouak a renversé les autels de Mousou, et fait des incantations devant les dieux respectés de jadis. Tout le peuple se souvient de l'abondance qui lui coulait dans la gorge, et qu'il ne possède plus. D'abord Esanétouk, malade de jalousie, s'est battue avec Klouktou, et elles ont fait beaucoup de bruit. Ensuite, étant filles de la même mère, elles se sont réunies pour se battre avec Toukekikéta. Après quoi toutes les trois sont tombées sur Mousou, telles des rafales, venant de tous côtés, jusqu'à ce qu'il s'enfuît de l'igloo sous les railleries du peuple. Car un homme qui ne sait pas s'imposer à ses femmes n'est qu'un sot.

« Puis survint Angeit : – De grandes tribulations se sont abattues sur Mousou, ô mon maître, car j'ai répandu des murmures, si bien que les hommes sont venus le trouver, se plaignant d'être affamés et demandant l'accomplissement de sa prophétie. Et tous se sont mis à crier ***Itlewillie ! Itlewillie !*** (de la viande !). Alors il imposa la paix à ses trois femmes, ivres de colère et de ***houch,*** et menant la tribu droit à tes caches, il ordonna aux hommes de les ouvrir et de se repaître. Or les caches étaient vides, et ils ne trouvèrent pas une once de viande. Ils demeurèrent muets de surprise, et le peuple s'effraya du prodige. Dans le silence j'élevai la voix : – Ô Mousou, où est la viande ? Nous savons qu'il y en avait là-dedans. N'est-ce pas nous qui l'avons abattue et rapportée

de la chasse ? Et ce serait un fameux mensonge que de prétendre qu'un seul homme l'a mangée : cependant nous ne voyons même ni peau ni poil. Où est la viande, Mousou ? L'oreille divine t'écoute. Où est la viande ?

« Alors le peuple entier répéta : – L'oreille divine t'écoute. Où est la viande ? – Et tous ensemble se creusèrent la tête, épouvantés. Je me mêlai à la foule et me mis à tenir des propos effrayants sur des choses inconnues : je parlai des morts qui vont et viennent comme des ombres malfaisantes, si bien que tous criaient de frayeur et se rapprochaient les uns les autres comme des petits enfants à qui l'obscurité fait peur.

« Niouak fit un prêche et dénonça Mousou comme responsable de toutes les calamités qui venaient de leur échoir. À peine finissait-il qu'une furieuse agitation se produisit chez les hommes : ils s'armèrent de javelots, de défenses de morse et de galets ramassés sur la plage. Mousou se sauva chez lui, et comme il n'avait pas bu de ***houch*** ils ne purent l'attraper, mais se culbutèrent les uns les autres et s'attardèrent par excès de hâte. En ce moment même ils hurlent autour de son igloo, et à l'intérieur ses femmes font un tel vacarme qu'il ne peut pas se faire entendre.

« — Ô Angeit, tu as bien agi ! déclarai-je. Prends maintenant ce traîneau vide avec ses chiens et galope à l'igloo de Mousou : et avant que le peuple, qui est ivre, s'en aperçoive, jette-le vivement sur le traîneau et amène-le ici.

« Je donnai de bons conseils à mes fidèles en attendant le retour d'Angeit. Mousou était sur le traîneau, et les égratignures de son visage me montrèrent que ses femmes l'avaient déjà pas mal arrangé. Mais il dégringola dans la neige à mes pieds, en criant : – Ô maître, tu pardonneras à

Mousou, ton serviteur, toutes ses vilenies commises envers toi ! Tu es un grand homme : sûrement tu pardonneras !

« — Appelle-moi frère, Mousou, appelle-moi ton frère ! criai-je par dérision en le relevant du bout de mon mocassin. Obéiras-tu toujours désormais ?

« — Oui, maître, toujours, pleurnicha-t-il.

« — Alors, étends-toi en travers sur le traîneau, ordonnai-je en prenant le fouet à chiens de la main droite : – Courbe la tête vers la neige. Et dépêche-toi, car nous devons aujourd'hui voyager vers le sud. – Et quand il fut bien installé, je lui appliquai une bonne dégelée de coups de fouet en énumérant à chaque coup ses torts envers moi : – Voici pour ta désobéissance en général… clic !… et pour ta désobéissance en particulier… clac !… Voici pour Esanétouk ! Voilà pour le salut de ton âme !… Et voilà encore pour la grâce de ton autorité !… Voici maintenant pour Klouktou ! Et pour les droits que tu tenais de Dieu ! Et pour les prémices de chasse. Et voici et voilà pour l'impôt sur le revenu et la multiplication des pains et des poissons ! Voici encore pour toute ta désobéissance, et voilà enfin pour que tu puisses désormais filer doux et te conduire avec intelligence ! Maintenant cesse de pleurnicher et relève-toi ! Attache tes raquettes et cours devant briser la piste pour les chiens. Allez ! Galopez ! Hue ! »

*

* *

Thomas Stevens se sourit doucement à lui-même en allumant son cinquième cigare et en lançant au plafond une série de volutes de fumée.

— Mais que devinrent les gens de Tattarat ? demandai-je. N'était-ce pas un peu cruel de les planter là en pleine famine ?

Il me répondit en riant, entre deux anneaux de fumée :

— Bah ! Ne leur restait-il pas leurs chiens gros et gras ?

UN SURVIVANT DE LA PRÉHISTOIRE[15]

Tout d'abord, je m'en lave les mains. Je refuse d'assumer la paternité de cette histoire et ne veux nullement en prendre la responsabilité. Je tiens à formuler ces réserves préliminaires pour ma satisfaction personnelle et aussi par mesure d'honnêteté. J'occupe une certaine situation sociale et je suis marié. Pour conserver l'estime de mes concitoyens et assurer la dignité de mes descendants, je ne puis courir les mêmes risques que jadis, ni affirmer des probabilités avec l'étourderie de la jeunesse. Donc, je le répète, je ne me porte pas garant de la véracité des récits de cet intrépide chasseur, Thomas Stevens, Nemrod aux yeux bleus et à la figure couverte de taches de rousseur.

Après ce témoignage de sincérité envers moi-même et mes rejetons, je puis me permettre un brin de générosité. Je m'abstiendrai donc de critiquer les récits de Thomas Stevens et, en outre, je réserverai mon jugement. Si l'on me demande pourquoi, je répondrai qu'il n'est pas encore fixé. J'ai réfléchi, pesé le pour et le contre, cependant mes conclusions demeurent contradictoires… tout cela, parbleu ! parce que Thomas Stevens est plus fort que moi. S'il a dit la vérité, bravo ! Sinon, encore bravo ! Où sont les preuves, en sa faveur ou contre lui ? Que les gens de peu de foi imitent mon exemple : qu'ils aillent trouver ledit Thomas Stevens et dis-

---

[15] *A Relic of the Pliocene.*

cutent tête à tête avec lui les faits que je me propose de relater. Où dénicher le personnage ? me direz-vous. L'adresse est simple : n'importe où entre le cinquante-troisième degré de latitude nord et le pôle dans les territoires de chasse qui s'étendent de la côte orientale de la Sibérie aux confins du Labrador. Je vous donne ma parole d'honnête homme qu'il vit là, quelque part, dans les limites nettement déterminées de ce territoire.

Thomas Stevens a peut-être fait de sérieuses entorses à la vérité, mais je fis sa connaissance alors que je me figurais à un millier de kilomètres de toute vie civilisée. Devant cet homme, le premier que je voyais après d'interminables mois de solitude, je me serais volontiers élancé vers lui et l'eusse serré dans mes bras (bien que je ne sois pas d'un tempérament démonstratif) ; mais, pour lui, cette visite semblait des plus naturelles. Il fit quelques pas dans la zone lumineuse de mon feu de campement, poussa mes raquettes d'un côté et deux chiens de l'autre pour se faire ainsi une place près du foyer. Il venait, me dit-il, pour m'emprunter une pincée de sulfate de soude et du tabac convenable. Il tira une vieille bouffarde, la bourra avec un soin méticuleux et, sans m'en demander l'autorisation, vida la moitié du contenu de ma blague dans la sienne. Oui, le tabac était passable… Il poussa un long soupir de contentement et absorba la fumée avec une telle volupté que je pris plaisir à le contempler.

Chasseur ? Trappeur ? Chercheur d'or ? Que faisait-il au juste ? Il haussa les épaules. Non : il se baladait çà et là, histoire de visiter un peu la contrée. Revenu depuis quelque temps déjà du Grand Esclave, il avait l'intention de se rendre dans la région du Yukon. Le Facteur de Koshim lui avait parlé des découvertes sur le Klondike et il avait envie d'aller y jeter un coup d'œil. Je remarquai qu'il se servait, en dési-

gnant ce dernier fleuve, de l'expression archaïque : la *Reindeer River*… habitude employée avec ironie par les vieux de la vieille devant les *cheechackos* et tous les « pieds-tendres » en général. Mais il le fit avec tant de naïveté et de naturel, que je lui pardonnai volontiers. Il comptait également, ajouta-t-il, avant de traverser la chaîne montagneuse et de descendre au Yukon, faire un petit tour du côté de Fort o'Good Hope.

Or, Fort o'Good Hope se trouve loin au Nord, bien au-delà du Cercle arctique, dans un endroit peu fréquenté des hommes. Et lorsqu'un nomade de ce genre surgit tout à coup de la nuit pour venir s'asseoir à votre foyer et vous parler tout tranquillement de « se balader » et de « faire un petit tour », il est grand temps de se frotter les yeux pour chasser le rêve.

Promenant mon regard autour de moi je vis, par l'entrée de la tente, le lit de branchages de sapin prêt à recevoir mon sac de couchage, puis les ballots de vivres, le kayak ; je vis monter dans l'air l'haleine gelée des chiens-loups allongés dans la lumière du feu et, au-dessus de nos têtes, les banderoles de l'aurore boréale traversant le zénith du sud-est au nord-est. Je frissonnai. Il existe une magie dans la nuit du Northland qui s'insinue en votre tête comme la malaria et vous terrasse avant même que vous vous en rendiez compte. Puis je regardai mes raquettes, gisant à plat sur le sol à l'endroit où il les avait lancées, et me levai pour les redresser. Je jetai un coup d'œil vers ma blague à tabac, dont le contenu avait diminué de moitié. Non, je n'étais pas le jouet de mon imagination.

En observant cet homme, je conclus que la souffrance l'avait rendu fou comme tant d'autres chercheurs d'or éloi-

gnés de leur milieu et errant dans ces immenses solitudes et ces abîmes insoupçonnés. Mieux valait le laisser tranquillement reprendre ses esprits. Qui sait ? Le son de la voix d'un de ses semblables suffirait peut-être à réaliser ce prodige.

J'engageai donc une conversation avec lui et fus tout surpris de l'entendre me parler, avec pertinence, du gibier et de ses coutumes. Il avait tué le loup de Sibérie en Alaska occidental et le chamois dans les montagnes Rocheuses. Il connaissait les endroits fréquentés par les buffles ; il avait harcelé les troupeaux de caribous fuyant par centaines de mille et s'était endormi sur la piste hivernale du bœuf musqué dans les grands Barrens.

Je modifiai en conséquence mon jugement sur mon compagnon (ce ne devait pas être la dernière fois) et vis en lui un être sincère. J'ignore quel esprit me poussait à répéter devant lui une histoire que je tiens d'un autre individu qui a séjourné trop longtemps dans ce pays pour se rendre exactement compte des faits.

Il s'agissait d'un gros ours qui hante les versants escarpés du Saint-Elias et ne descend jamais sur des pentes moins inclinées. Dieu, ayant créé ce plantigrade pour vivre sur les hauteurs, ses pattes sont de trente centimètres plus longues d'un côté que de l'autre, avantage très appréciable, on en conviendra, pour courir sur le flanc des montagnes. Je prétendis avoir chassé moi-même ce rare phénomène, prêtant à mon récit, fait au temps présent, une apparence de vérité et m'attendais à voir mon auditeur stupéfait au-delà de toute mesure.

Mais j'en fus pour mes frais. S'il avait formulé le moindre doute, je lui eusse pardonné. S'il m'avait objecté le peu de danger qu'offrait cette chasse vu l'incapacité de

l'animal à se retourner et à marcher dans l'autre sens, je lui eusse serré la main et présenté mes félicitations. Impassible, il renifla, me regarda, renifla de nouveau et loua fort la qualité de mon tabac. Puis, posant le pied sur mon genou, il me pria d'examiner sa chaussure, un ***mucluc,*** du modèle porté par les Indiens Inuits, cousu avec des tendons de caribou, et dépourvu de perles ou autres falbalas. Mais le cuir en était remarquable. Épais d'un centimètre au moins, il me rappelait la peau de morse, à la différence, pourtant, que celle-ci ne présente jamais une toison aussi fournie. Sur les côtés et aux chevilles, le frottement de la neige et des buissons avait usé le poil ; mais sur le dos et le revers, plus abrités, il paraissait dru, et la nuance était d'un noir sale. Je l'écartai avec peine pour regarder, en dessous, la fine fourrure commune aux bêtes du Grand Nord, mais elle était absente. Ce défaut se trouvait compensé par la longueur des poils : ceux qui avaient résisté à l'usure mesuraient de quinze à vingt centimètres.

Je levai les yeux vers l'homme qui remit son pied sur le sol et me demanda :

— Votre ours de Saint-Elias possédait-il une peau semblable ?

Je hochai la tête :

— Ni lui ni aucun habitant de la terre ou des eaux, répondis-je en toute franchise.

L'épaisseur et la longueur du poil me plongeaient, en effet, dans la stupéfaction.

— Cette peau, ajouta-t-il avec un calme imperturbable, provient d'un mammouth.

Je ne pus réprimer une protestation d'incrédulité.

— Voyons ! Mais, mon cher monsieur, le mammouth a disparu depuis longtemps du globe. Nous connaissons son existence par les fossiles que nous avons exhumés et par une carcasse gelée que le soleil de Sibérie a jugé bon de mettre à jour au fond d'un glacier ; nous savons également qu'aucun spécimen vivant n'existe… Nos explorateurs…

Ces dernières paroles le firent bondir :

— Vos explorateurs ? Pouah ! Une race d'avortons. Mieux vaut n'en point parler. Dites-moi plutôt ce que vous savez du mammouth et de ses mœurs ?

Flairant en cette question l'amorce d'une longue histoire, je fouillai mes souvenirs pour me rappeler tous les détails appris sur le sujet. D'abord, je proclamai que l'animal était préhistorique et appuyai ma thèse sur des faits indiscutables. Je parlai des bancs de sable qui abondent en ossements de mammouths, puis des énormes quantités d'ivoire fossile achetées aux Inuits par la Compagnie Commerciale de l'Alaska et affirmai avoir moi-même mis à jour des défenses de deux à deux mètres cinquante de longueur dans le sable aurifère de certains ruisseaux d'Alaska.

— Tous ces fossiles, dis-je en matière de conclusion, ont été trouvés au milieu de débris déposés au cours d'innombrables siècles.

— Il me souvient dans mon enfance, fit Thomas Stevens en reniflant (il avait la déplorable manie de renifler à tout bout de champ), avoir vu une pastèque pétrifiée. Il s'ensuit donc que si de pauvres naïfs croient cultiver des pastèques et en manger, ils se leurrent, car ces cucurbitacées n'existent plus !

— Et la nourriture ? objectai-je sans tenir compte de sa remarque puérile et incongrue. Le sol devrait fournir des végétaux en abondance pour nourrir ces animaux monstrueux. Or, nulle part, dans le Nord, la terre n'est fertile. Donc, le mammouth ne peut subsister. Il n'en existe plus.

— J'excuse votre ignorance sur maintes questions concernant ce Northland, car vous êtes jeune et n'avez guère voyagé. Toutefois, je suis d'accord avec vous sur un point : le mammouth n'existe plus. Comment le sais-je ? Parbleu, j'ai tué le dernier.

Ainsi s'exprima Nemrod, le puissant chasseur. Je lançai un bâton aux chiens, leur ordonnai de cesser leurs hurlements, et j'attendis. Sans doute ce blagueur d'envergure allait-il me rendre la monnaie de ma pièce pour mon histoire de l'ours de Saint-Elias.

— Voici les faits, commença-t-il enfin, après un silence. Je me trouvais, un jour, dans mon campement…

— De quel côté ? interrompis-je.

Il désigna vaguement la direction du nord-est, où s'étend une terre inconnue dans l'immensité de laquelle peu d'hommes ont pénétré et encore moins en sont sortis.

— J'étais donc, reprit-il, à mon campement en compagnie de Klooch, la plus jolie bête qui eût jappé entre les traits d'un traîneau ou fourré son museau dans les marmites d'un campement. Son père était un Malemute pur-sang venu du Pastilik russe, sur la mer de Behring, et sa mère une chienne issue de la race de la baie d'Hudson. J'aurais voulu vous montrer l'étonnant résultat. En ce jour dont je vous parle, Klooch elle-même fut croisée avec un magnifique loup gris de la forêt, aux membres longs, à la vaste poitrine et doué

d'une résistance à toute épreuve. Impossible de trouver nulle part son pareil ! Je venais de créer une nouvelle race de chiens dont j'espérais des merveilles.

« Quelque temps après, Klooch mit au monde sept petits chiens, tous vigoureux et bien bâtis. Accroupi sur mes talons, je contemplais la portée de chiots lorsque derrière moi j'entendis un vacarme épouvantable de trompettes et de cimbales de cuivre. Une rafale de vent souffla comme l'ouragan qui précipite la chute de pluie et je me redressais lorsque je fus violemment projeté nez contre terre. Au même instant, Klooch poussa une plainte assez semblable à celle que suscite, chez l'homme, un coup de poing au creux de l'estomac. Vous pouvez croire que je ne bougeai point, sauf une fois pour lever la tête et je vis une masse immense vaciller au-dessus de moi. Ensuite le ciel bleu se montra de nouveau et je me levai. Une montagne de chair et de poil disparaissait dans les broussailles, au bord de la clairière. J'eus le temps d'entrevoir le dos monstrueux de l'animal, terminé par une queue rigide, aussi volumineuse que son corps.

La seconde d'après, il ne restait qu'un immense trou parmi les broussailles ; cependant j'entendais encore le fracas d'une tornade à son déclin, puis le craquement de branches cassées et d'arbres renversés.

Je cherchai partout mon fusil : il gisait sur le sol, contre une souche ; mais la crosse était brisée, le canon tordu, le mécanisme en morceaux. Je me mis alors en quête de ma chienne… et… que croyez-vous qu'il s'était passé ?

Je hochai la tête.

— Que mon âme brûle en mille enfers, s'il en restait une molécule ! Klooch et ses sept petits chiots aveugles, si cos-

tauds, tous partis, disparus ! À l'endroit où elle s'était couchée je vis, dans la terre molle, une dépression visqueuse et sanglante, d'un mètre de diamètre et quelques poils épars.

Je mesurai un mètre sur la neige, dessinai mentalement un cercle autour, et regardait le Nemrod :

— Cette bête avait dix mètres de long et six cinquante de haut, reprit-il, et ses défenses étaient longues de six mètres. Tout d'abord, je ne pouvais en croire mes yeux. Mais si j'étais le jouet de mes sens, il restait l'arme brisée et le trou dans les broussailles. En outre il y avait – ou, plutôt, il n'y avait plus, Klooch et ses chiots. Rien que d'y penser, la rage me serre le cœur ! Klooch ! Cette seconde Ève, mère d'une nouvelle race ! Un vieux mammouth, dévastateur, broyant tout sur son passage, l'avait anéantie. Étonnez-vous après cela que la terre trempée de sang criât vengeance ! Ou que j'eusse saisi ma hache pour suivre le monstre à la piste ?

— Votre hache ! m'exclamai-je, riant malgré moi. Une petite hache contre un gros mammouth de dix mètres de long sur six mètres cinquante…

Nemrod partagea mon hilarité, et ricana :

— Vous avez peine à le croire, hein ? C'était, je vous l'accorde, l'acte d'un fou. Bien des fois j'en ai ri moi-même, mais sur le moment je ne plaisantais pas, je vous le jure. J'étais furieux de la perte de mon fusil et de ma chienne.

« Songez donc ! Une race nouvelle, non encore classée, détruite avant même d'avoir ouvert les yeux ou de posséder son pedigree officiel. Que voulez-vous ? La vie est pleine de déceptions et à quoi bon s'en plaindre ? La viande a meilleur goût après une famine et un lit semble plus moelleux à la fin d'une longue piste.

« Comme je vous le disais, je courus à la poursuite de l'animal, mais il fit un détour et remonta au sommet de la montagne, me laissant hors d'haleine dans la vallée. À propos de nourriture, permettez-moi une petite digression afin de m'expliquer sur deux points. Là-haut, au milieu des montagnes, existe une formation du sol extrêmement curieuse. On y rencontre une succession de petites vallées se ressemblant toutes comme des gouttes d'eau, et encaissées entre des murs de rochers à pic. À l'extrémité inférieure de ces vallées se trouvent des fissures plus ou moins étroites pas lesquelles les glaciers ont dû s'échapper. Quant à la pitance, en votre qualité de voyageur, vous avez sans doute navigué sur la côte de l'Alaska en descendant vers Sitka autour de ces îles détrempées par la pluie. Vous savez quelle végétation épaisse et succulente pousse dans cette jungle. Eh bien, il en va de même pour ces vallées au sol fertile, qui produit des fougères et toutes sortes d'herbes comestibles plus hautes que vous. Durant les mois d'été, il y pleut trois jours sur quatre et la provende suffirait à nourrir un millier de mammouths, sans parler du petit gibier destiné à l'homme.

« Mais reprenons le fil de mon histoire. Parvenu au fond de la vallée, me sentant à bout de souffle et prêt à abandonner la partie, je me mis à réfléchir. Ma fureur était à son comble et je compris que je ne serais pas satisfait tant que je ne me serais pas régalé d'un pied de mammouth rôti. Je savais aussi que m'attendait un ***skoukoum mamouk poukapouk*** – excusez mon jargon ***chinook,*** je veux dire un combat acharné. Or, l'orifice de ma vallée était très étroit et les parois à pic. Tout au sommet de l'une d'elles j'aperçus un roc pivotant, ou oscillant, comme d'aucuns les appellent, pesant environ deux cents tonnes. Juste ce que je cherchais. Je revins en courant à mon campement sans quitter des yeux cette issue afin de m'assurer que ma bête ne s'y glisserait

pas, et je pris mes munitions. Avec mon fusil brisé, elles ne me serviraient plus à rien ; j'ouvris les cartouches, en versai la poudre sous le rocher et y glissai un pétard à retardement. La charge n'était pas terrible, mais elle suffit à déplacer l'énorme roc qui roula et obstrua l'étroite gorge à l'endroit voulu, laissant juste l'espace pour permettre au ruisseau de couler. Maintenant je tenais ma bête.

— Et comment vous y êtes-vous pris pour l'abattre ? lui demandai-je. Est-il possible qu'un homme vienne à bout d'un mammouth à l'aide d'une simple hachette ? Eh bien, après ?

— Après ! Ne vous ai-je pas dit que j'étais fou ? répliqua le Nemrod, avec un brusque mouvement d'humeur. Fou à lier d'avoir perdu ma chienne Klooch et mon fusil. De surcroît, n'étais-je pas chasseur ? Et ce gibier… n'était-il pas nouveau et extraordinaire ? Une hachette ? Fi donc ! Je n'en avais pas besoin. Écoutez le récit d'une chasse digne de la genèse du monde où les hommes des cavernes, armés de haches en silex, harcelaient leur proie. Une telle arme m'eût servi tout aussi bien. N'est-il pas vrai que l'homme peut dépasser à la course le chien et le cheval, les épuiser grâce à son endurance et sa ruse ?

Je hochai la tête.

— Eh bien ? dit-il.

Ayant enfin compris, je priai l'homme de continuer.

— Ma vallée mesurait environ huit kilomètres de circonférence : l'issue étant fermée, aucun moyen d'en sortir. Ce mammouth, craintif à l'excès, je le tenais à ma merci. Je courus de nouveau à ses trousses en hurlant comme un démon, lui lançai des volées de pierres et lui fis faire trois fois

le tour de la vallée avant de me reposer pour manger. Vous voyez cela d'ici ! Une vraie course entre un homme et un mammouth. Un hippodrome, avec le soleil, la lune et les étoiles comme arbitres !

« Il me fallut deux mois pour arriver à mes fins. Sans cesse je le fis tourner en rond. Placé au centre du cercle, je ne le lâchai que pour avaler quelques morceaux de viande séchée ou des baies sauvages, et piquer un petit somme. Parfois, il se retournait, exacerbé. Alors je me précipitais vers l'endroit où l'eau du ruisseau, s'étalant, amollissait la terre, puis je couvrais d'injures l'animal et ses ancêtres, et les défiais d'approcher. Mais il était trop rusé pour se risquer sur ce marécage. Une fois, il m'accula contre une paroi rocheuse : je dus me glisser dans une profonde crevasse, où j'attendis les événements. Chaque fois qu'il avançait sa trompe, je frappais dessus avec ma hache et il se retirait en poussant d'horribles barrissements qui me déchiraient le tympan. Il comprenait qu'il me tenait, mais, incapable de m'atteindre, il débordait de fureur. Cependant, c'était un rusé matois. Se sachant en sécurité tant que je resterais dans la fissure, il se décida de m'y maintenir. Il voyait juste, certes, mais il avait compté sans sa panse. Privé de provende et d'eau en cet endroit, il ne pouvait soutenir longtemps le siège. Il demeura des heures entières devant l'orifice, les yeux fixés sur moi et chassant les moustiques à l'aide de ses énormes oreilles. Alors, tourmenté par la soif, il se dressait sur ses pattes de derrière, et retombait en ébranlant le sol, puis, avec des cris affreux, il m'injuriait dans sa langue. C'était pour m'effrayer, bien sûr ; et quand il croyait m'avoir suffisamment impressionné il s'éloignait lentement dans la direction du ruisseau. Parfois je le laissais en approcher à deux cents mètres environ, puis je me montrais subitement : aussitôt il rappliquait, grosse masse de chair en mouvement.

Lorsque j'eus répété plusieurs fois ce manège, il changea de tactique. Il avait enfin compris la notion du temps. Alors, brusquement, il se précipitait comme un fou dans la direction de l'eau, espérant accomplir son voyage d'aller et retour avant que j'eusse pu m'enfuir. En vain, de guerre lasse, mais non sans m'insulter, il leva le siège et à pas lents se rendit au trou d'eau.

« Ce fut l'unique fois qu'il parvint à me coincer… mais ensuite la course reprit sans relâche. Toujours en rond, en rond, nous tournions tel un manège de chevaux de bois. Mes vêtements tombaient en guenilles, mais je ne m'arrêtais pas pour les raccommoder ; bientôt même je courus nu comme Adam, ma hachette d'une main et une pierre dans l'autre. D'ailleurs, je ne m'accordais pas de trêve, sauf, peut-être, pour m'assoupir par brefs intervalles dans les fentes ou sur les saillies de rochers. Quant au mammouth, il maigrissait à vue d'œil – il devait avoir perdu, à cette heure, plusieurs tonnes de graisse – et devenait peureux tel un lapin. Quand je m'approchais de lui en hurlant, ou lui lançais une pierre à quelque distance, il bondissait comme un poulain ombrageux et se mettait à trembler. Puis il reprenait sa course, la queue et la trompe horizontales, les yeux étincelants de rage et il me lançait de tonitruantes injures. C'était une brute immonde, cruelle et maudite !

« En fin de compte, perdant toute audace, il se mit à geindre et à pleurer comme un enfant. Ce ne fut plus qu'une montagne tremblotante de gelée. Pris de palpitations de cœur, il chancelait à la manière d'un ivrogne, puis s'affalait sur le sol, au risque de se fracasser les tibias. Alors, il se remettait à sangloter, tout en courant. L'animal faisait tellement pitié qu'il eût attendri les dieux, vous-même et l'humanité entière. Mais je demeurais insensible tant mon

cœur s'était endurci et je pressais l'allure de plus belle. Enfin j'eus raison de ses forces et un beau matin, découragé, il s'effondra, à bout de souffle, crevant de faim et de soif.

« Voyant qu'il ne bougeait plus, je lui tranchai les tendons du jarret. Puis, dédaigneux de ses reniflements et de ses sanglots, je me mis à taillader dans sa viande à grands coups de hache. Enfin, vers le soir je parvins à lui faire rendre l'âme.

« Dix mètres de long et six mètres cinquante de haut !… Un homme aurait pu accrocher un hamac entre ses défenses et y dormir à l'aise. Bien que je l'eusse épuisé à la course, sa chair était appétissante : rien que ses quatre pieds, rôtis ensemble, eussent nourri un homme une année durant. Moi-même je passai tout l'hiver à cet endroit.

— Et où se trouve cette vallée ? demandai-je.

Il indiqua, d'un geste, la direction du nord-est et ajouta :

— Votre tabac est excellent. J'en emporte une bonne provision dans ma blague ; son parfum me suivra jusqu'à la mort. Comme témoignage de reconnaissance et en échange des mocassins que vous portez aux pieds, je vous offre ces ***muclucs***. Ils vous rappelleront le souvenir de Klooch et de ses petits chiots aveugles et aussi celui d'un événement sensationnel dans l'histoire du monde : la destruction des représentants de la race animale la plus ancienne et la plus récente.

Ce troc effectué, il secoua les cendres de sa pipe, me serra la main en me disant bonsoir, et s'éloigna dans la neige.

Comme je l'ai déjà dit, je décline toute responsabilité quant à la véracité de cette histoire. Cependant, je recommande vivement aux incrédules de faire une visite à l'Institut Smithsonien. S'ils peuvent obtenir une autorisation et ne s'y présentent point à l'époque des vacances, le professeur Dolvidson leur accordera audience. Les ***muclucs*** sont toujours en sa possession et il leur démontrera non pas en quelles circonstances ils sont parvenus jusqu'à lui, mais ils pourront se rendre compte de l'épaisseur de la peau. Quand il affirme que ses chaussons sont fabriqués en peau de mammouth, les savants le croient sur parole. Qu'exiger de plus ?

LE VAL TOUT EN OR[16]

Les parois du cañon, jusqu'alors abruptes, perdaient leur rigidité et s'infléchissaient en un petit vallon bien abrité, plein de charme, de mollesse et d'abandon. La nature entière semblait s'y reposer. L'étroit torrent, lui-même, interrompait sa chute bruyante pour s'étaler en une nappe tranquille. Les pattes plongées jusqu'aux genoux dans le courant, un cerf roux, aux andouillers fourchus, s'assoupissait, la tête basse et les yeux mi-clos.

Sur une des rives de l'étang s'étendait une fraîche prairie qui ondulait jusqu'au pied de la muraille sourcilleuse : de l'autre côté, une pente douce, rejoignant l'autre mur, se couvrait d'herbe fine égayée, çà et là, de fleurs jaunes, orangées et rouges.

En aval, les parois du cañon se rejoignaient brusquement et la vallée se terminait en un chaos de rochers moussus, dissimulés par un rideau verdoyant de viornes, de lianes et d'arbustes. En amont, on apercevait de lointaines collines, aux puissants contreforts couverts de pins. Et plus loin encore, se dressaient, tels de blancs minarets, les pics neigeux de la Sierra reflétant les rayons d'un pâle soleil.

Le cañon ignorait la poussière. Les feuilles et les fleurs y montraient une pureté virginale et l'herbe semblait de ve-

---

[16] ***All-Gold canyon.***

lours. Au bord de l'étang, trois peupliers envoyaient dans l'air serein le vol de leurs flocons neigeux. Sur les pentes, le manzanita rampant, tout en fleurs, remplissait l'atmosphère d'un parfum de printemps et ses feuilles prenaient déjà une position verticale, pour se protéger contre l'aridité de la saison d'été.

Pas un souffle de vent. Le cerf alangui sommeillait toujours sur place. Pas une mouche ne troublait sa quiétude. Parfois, à un murmure plus accentué de l'eau, il remuait les oreilles mais paresseusement, comme s'il se rendait compte que le ruisseau devenait bavard en s'apercevant qu'il s'était endormi.

Mais à un moment donné, le cerf dressa les oreilles et les pointa avec vivacité. Il tourna sa tête fine vers le bas du cañon et ses naseaux sensibles et frémissants humèrent l'air avec anxiété. Ses yeux étaient impuissants à percer le rideau de verdure, mais il percevait le son d'une voix masculine, qui modulait un chant monotone. Un cliquetis de métal sur le rocher… le cerf poussa un grognement et jaillit de l'eau sur la prairie. Ses pieds s'enfoncèrent dans l'herbe veloutée et, les oreilles droites, il renifla l'air. Alors il s'élança en avant, s'arrêta un instant pour écouter, puis disparut enfin silencieux comme une ombre.

Le chant de l'homme et le tintement de ses souliers ferrés sur le roc devinrent de plus en plus distincts. C'était une sorte de cantique :

Détourne-toi, tourne ta face

Vers les doux coteaux de la Grâce

Fuis le plaisir avilissant

Regarde et vois les cieux cachés

Jette le fardeau de tes péchés.

Demain, tu verras le Dieu Tout-Puissant !

Le bruit des pas scandait la chanson, et la sérénité du vallon s'évanouit, comme tout à l'heure le cerf. Le rideau de verdure s'écarta, livrant passage à un voyageur qui contempla la prairie, l'étang et la pente du coteau. Il semblait méfiant car, après un vaste coup d'œil circulaire, il revint fouiller du regard les détails, comme pour corroborer son impression d'ensemble. Alors, seulement, il exprima sa satisfaction.

« Par la fumée du diable et les serpents du purgatoire ! Regardez-moi ça ! Des arbres, de l'eau, du gazon, un coteau ! Délices du chasseur de poches à or et paradis des cayuses ! La fraîcheur de la verdure pour les yeux fatigués ! Les Pilules Pink pour personnes pâles ! Tout y est ! Un pâturage secret pour prospecteurs et une maison de repos pour bourrins fourbus, par Dieu ! »

C'était un gaillard au teint hâlé, au visage mobile, dont la joie et la bonne humeur semblaient les caractéristiques principales. On pouvait suivre sur ses traits le jeu de ses pensées.

Sa chevelure en désordre était aussi terne que son teint. On eût dit que toute la couleur de son visage se fût réfugiée dans ses yeux, d'un bleu intense et, par surcroît rieurs et gais, avec une expression d'ingénuité et d'étonnement presque enfantins ; pourtant, ils dénotaient une confiance sereine et beaucoup de ténacité, fondées sur la connaissance de soi-même et du monde.

À travers la masse des viornes et des lianes, il jeta devant lui un pic de mineur, une pelle et une bâtée de chercheur d'or, puis il se fraya un chemin vers le terrain libre. Vêtu simplement d'une combinaison déteinte, d'une chemise noire en coton, il était chaussé de brodequins cloutés, coiffé d'un feutre informe taché par le vent, la pluie, le soleil et la fumée des campements.

Il se releva, contempla le mystérieux décor et respira voluptueusement les doux et tièdes effluves de ce jardin rustique. Ses yeux mi-clos ne furent plus que deux lignes d'azur, son visage se plissa, tandis que sa bouche esquissait un sourire :

— Pissenlits agités par la brise, mauves aux tendres couleurs s'écria-t-il, Dieu que ça sent bon ! Qu'on vienne me parler d'essence de roses et de fabriques d'eau de Cologne ! Rien ne vaut ceci !

Il avait l'habitude de soliloquer. Si sa physionomie mobile trahissait chacune de ses pensées et de ses impressions, sa langue ne les exprimait qu'en écho, et bien après.

Il se mit à plat ventre sur le bord de l'étang et but longuement. « Comme c'est bon ! » murmura-t-il. Puis il releva la tête et considéra l'autre rive, tout en s'essuyant les lèvres du revers de la main. La pente de la colline sollicitait son attention : sans se relever, il en étudia soigneusement la structure. Son œil exercé montait jusqu'au mur désagrégé du cañon, puis revenait au ruisseau. Enfin l'homme se remit sur pied d'un bond et recommença son inspection : « Ça n'a pas l'air mauvais », conclut-il.

Et ramassant son pic, sa pelle et sa bâtée, il traversa le ruisseau en aval de l'étang, sautant légèrement de pierre en

pierre. Sur la rive même, il préleva une pelletée de boue et la versa dans la bâtée. Accroupi, tenant le plat des deux mains, il l'immergea à moitié dans l'eau courante. Puis il lui imprima un adroit mouvement giratoire, faisant passer l'eau à travers la terre mélangée de gravier : les particules les plus volumineuses et les plus légères se rassemblaient à la surface : alors, d'un geste exercé, il inclinait le plat et elles se trouvaient rejetées. Parfois, pour aller plus vite, il enlevait avec les doigts les cailloux et les fragments de roche.

La masse diminuait à vue d'œil, et bientôt elle fut réduite au sablon et au menu gravier : le travail devenant de plus en plus délicat, il y déployait une attention soutenue et une parfaite légèreté de touche. À la fin, son plat parut ne plus contenir que de l'eau ; mais quand, d'un geste tournant et sec, il eut chassé ce liquide par-dessus le bord, il aperçut dans le fond une couche de sable noir si mince qu'on l'eût prise pour une trace de peinture. Il l'examina de près. Au milieu apparut une minuscule pointe d'or. De nouveau, il laissa entrer un peu d'eau et la fit tourner, agitant les grains de sable. Une seconde pointe brillante vint récompenser ses efforts.

Le lavage devenait particulièrement méticuleux, dépassant la routine ordinaire des mineurs de placers. Il manipula le sable par petites portions sur le bord étroit de la bâtée, et examina chaque grain avant de le rejeter. Un point d'or, pas plus gros que la pointe d'une épingle, apparut sur l'arête : d'un geste il le renvoya au fond. Par le même procédé il découvrit un autre point, puis un autre encore. Comme un berger plein de sollicitude, il rassemblait son petit troupeau doré. En fin de compte, rien ne resta dans le plat que les molécules d'or. Il les compta, puis, pour couronner le tout, les balaya au ruisseau d'un dernier tourbillon de l'eau.

Mais ses yeux bleus brillaient d'enthousiasme quand il se releva. « Sept », murmurait-il, annonçant le nombre des paillettes, objet de tant de peine et qu'il avait prodigalement rejetées. « Sept », répéta-t-il comme pour graver ce chiffre dans sa mémoire.

Longtemps son regard scruta la colline, et son attitude révélait l'âpre ivresse du chasseur sur la piste fraîche du gibier.

À quelques pas, en descendant le courant, il ramassa une seconde platée.

Nouveau lavage très soigneux, triage méticuleux des molécules d'or, puis, avec la même insouciance, il les rejeta dans l'eau, non sans les avoir dénombrées : « Cinq », répéta-t-il à mi-voix, « cinq ».

Avant de garnir sa bâtée, plus bas en aval, il ne put s'empêcher d'examiner une fois de plus le coteau. Le nombre de ses grains d'or allait en décroissant. Quatre, trois, deux, deux, un ; tels furent les chiffres successifs qu'enregistra sa mémoire. Mais quand, pour toute récompense, il en compta un seul, il s'arrêta et alluma un feu de brindilles sèches, où il fit chauffer son plat au bleu-noir. Il le regarda de près et parut satisfait : sur un fond de cette couleur, la parcelle d'or la plus infime ne pouvait lui échapper.

Il continua : de nouveau un seul point apparut. À la troisième bâtée, il ne trouva plus rien. Il recommença encore à trois reprises, prenant ses pelletées à un pied environ les unes des autres. Chacune se révéla complètement dénuée de métal et le fait, loin de le décourager, parut le satisfaire. Son exaltation croissait avec chaque lavage infructueux : à la fin, il se releva en s'exclamant :

« Si ce n'est pas ça, que Dieu m'écrase la figure avec des pommes vertes ! »

Revenu à son point de départ, il reprit ses opérations en remontant le ruisseau. D'abord le chiffre de ses trouvailles s'accrut prodigieusement « quatorze, dix-huit, vingt et un, vingt-six ». Juste au-dessus de l'étang, il atteignit son record, trente-cinq grains. « Ça vaut presque la peine de les mettre de côté », dit-il, avec une nuance de regret, en les laissant glisser au ruisseau.

Le soleil montait au zénith. L'homme s'affairait. Pelletée par pelletée, se dirigeant toujours en avant, il vit ses résultats décroître d'une façon régulière.

Et quand sa pelletée ne donna plus qu'une seule paillette, il exulta :

— C'est merveilleux, la manière dont ça diminue ! Après plusieurs essais stériles, il se redressa et promena sur le coteau un regard plein de confiance.

— Ah ! Ah ! Madame la Poche ! s'écria-t-il, comme si un auditeur, caché dans le sol, eût pu l'entendre. Ah ! Ah ! Me voilà, me voilà ! et je vais sûrement t'avoir. Tu m'entends, Madame la Poche, je t'aurai aussi sûr que des betteraves ne sont pas des choux-fleurs !

Se détournant, il apprécia la hauteur du soleil dans l'azur d'un ciel sans nuages. Alors, il redescendit le cañon en suivant la ligne des trous qu'il avait pratiqués. Il repassa le ruisseau au-delà de l'étang et disparut dans la verdure. Mais les dieux du vallon ne pouvaient espérer y revenir chercher le repos et la tranquillité car l'homme, chantant à pleine voix, trahissait encore sa présence dominatrice.

Au bout d’un instant, il revint précédé d’un violent cliquetis d’acier sur les rochers. Les arbustes s’agitèrent en avant et en arrière, comme si une rixe s’y fût déroulée, accompagnée de grincements et de chocs métalliques. La voix de l’homme, sèche et impérative, monta à un diapason plus élevé. Un vaste corps s’efforçait de se frayer un passage, brisant, déchirant, écrasant l’obstacle de verdure, et dans une pluie de feuilles arrachées, un cheval émergea. Il portait un paquetage auquel pendaient des débris de viornes et de lianes. Avec une surprise visible, il considéra le paysage, puis, baissant la tête, se mit à tondre le gazon d’un air serein.

Un second cheval apparut et glissa sur les pierres moussues. Il reprit son équilibre quand ses sabots s’enfoncèrent dans le sol moelleux de la prairie. Il portait une haute selle mexicaine fourchue, usée et décolorée par un long service.

L’homme fermait la marche. Il débarrassa ses bêtes de leurs charges et leur donna ainsi plus de facilité pour paître. Il déballa ses provisions, atteignit sa poêle et sa bouilloire à café, ramassa une brassée de bois sec et, au moyen de quelques pierres, se construisit un foyer.

— Eh bien ! dit-il, j’en ai un appétit ! Je pourrais avaler des fils de fer et des clous de maréchal. Oui, Madame ! et je vous serais très obligé de me servir une deuxième portion !

Il se redressa, mais tandis qu’il cherchait ses allumettes dans la poche de sa combinaison, il ne put réprimer l’envie de contempler encore la pente de l’autre côté de l’eau. Ses doigts touchaient la boîte d’allumettes, mais ils la quittèrent et sa main revint sans elle. Il vacilla légèrement et regarda tour à tour ses préparatifs de repas et la colline :

— Je crois que je vais encore lui en mettre un coup, décida-t-il, en se dirigeant vers l'autre rive.

— Ça n'a pas de bon sens, murmura-t-il en manière d'excuse. Mais quoi ! une heure de retard pour le dîner n'a jamais fait de mal à personne !

À quelques pieds de sa première ligne d'essais, il en creusa une autre. Le soleil descendit à l'ouest, les ombres s'allongèrent, mais l'homme travaillait toujours. Il commença une troisième ligne, puis d'autres. Ligne par ligne, il sondait le coteau. Le centre de chacune d'elles donnait les résultats les plus riches : quand rien ne se montrait plus dans la bâtée, il s'arrêtait. À mesure qu'il montait sur la pente, elles devenaient sensiblement plus courtes, avec une régularité semblant indiquer qu'en un certain endroit elles ne présenteraient plus qu'une longueur pour ainsi dire nulle. Le dessin d'ensemble des trous épousait la forme d'un V renversé, dont les jambages convergents marquaient les limites de la boue aurifère.

L'objectif de l'homme était évidemment la pointe du « V ». Souvent il suivait de l'œil les trous extrêmes cherchant à deviner leur point de rencontre : l'endroit où devait cesser l'or. Là gisait « Madame la Poche », car il s'adressait familièrement en ces termes à cet endroit imaginaire, au-dessus de lui.

— Descends de là, Madame la Poche ! Sois gentille, et descends !

— C'est bon ! ajouta-t-il un peu plus tard. C'est bon, Madame la Poche ! Je le vois bien, il faudra que j'aille t'arracher de là, Eh bien, je le ferai ! tu verras, menaçait-il.

Il descendait laver chaque platée au ruisseau. Constatant une plus grande richesse de rendement à mesure qu'il creusait plus haut, il prit la peine de mettre l'or de côté dans une vieille boîte à levure. Son travail l'absorbait tant qu'il ne porta aucune attention au long crépuscule de la nuit proche. Mais en essayant, vainement d'ailleurs, de distinguer encore les paillettes dans le fond de la bâtée, il se rendit compte de la fuite de l'heure. Il se releva brusquement. Avec une expression de surprise et de crainte comiques, il marmotta :

— Dieu me damne ! J'ai complètement oublié le dîner !

Il repassa le ruisseau, trébucha dans l'obscurité et alluma son feu : des crêpes, du lard et des haricots réchauffés constituèrent son repas. Puis il fuma sa pipe près des braises, en écoutant les bruits nocturnes et en observant les jeux des rayons de la lune sur le vallon. Enfin il déroula son sac de couchage, enleva ses lourdes chaussures, et tira les couvertures jusqu'à son menton. Sous la lune, son visage semblait livide comme celui d'un mort. Mais ce mort savait ressusciter, car il se tourna soudain sur le coude, pour regarder le coteau.

— Bonsoir, Madame la Poche ! cria-t-il, à demi endormi. Bonsoir !

L'aube le trouva encore assoupi. Mais lorsque les rayons du soleil vinrent frapper ses paupières, il se réveilla en sursaut et jeta un regard autour de lui comme pour rattacher les fils de son existence et identifier son moi actuel avec la vie des jours précédents.

Il fut bientôt habillé, n'ayant que ses souliers à mettre. Il considéra son foyer, puis le coteau, hésita, mais résista à la tentation et ralluma son feu.

— Garde ta chemise, Bill, se conseillait-il à lui-même. À quoi bon se hâter ? Pas la peine de prendre la suée. Madame la Poche t'attendra bien. Elle ne va pas se sauver pendant que tu déjeuneras. Pour le moment, le plus pressé est d'ajouter quelque bon morceau au menu. À toi d'aller l'attraper.

Il coupa une baguette sur la rive et tira d'une de ses poches une ligne et un objet informe qui avait été autrefois une superbe mouche artificielle.

— De si bon matin, ça va peut-être mordre, murmura-t-il en essayant un premier lancé. L'instant d'après, il s'écriait avec allégresse. « Je l'avais bien dit, hein ? »

Dépourvu de moulinet et peu enclin à perdre du temps, il enleva rapidement de l'eau, à la force du poignet, une truite frétillante d'une dizaine de pouces. Avec trois autres, prises coup sur coup, il compléta son déjeuner.

Comme il passait le gué pour retourner au coteau, une pensée soudaine l'effleura et il s'arrêta.

— Je ferais bien de jeter un coup d'œil de l'autre côté de ce rideau de verdure, dit-il. On ne sait jamais qui peut traîner par là !

Il continua son chemin tout en se disant. « Je devrais bien aller jeter un coup d'œil par là. » Mais l'utilité de cette précaution cessa de le tracasser et il se remit au travail.

À la nuit tombante seulement, il se releva, les reins ankylosés de s'être si longtemps courbé, et tout en cherchant de la main à amadouer les muscles réfractaires :

— Qu'est-ce que vous en pensez ? Bon Dieu ! s'exclama-t-il. J'ai encore oublié mon repas de midi ! Si je n'y prends

garde, je deviendrai un de ces fous qui perdent l'habitude de manger.

« Il n'y a rien comme les poches pour vous rendre un homme distrait », déclara-t-il ce soir-là, en se glissant dans ses couvertures.

Pourtant il n'oublia pas de crier à la colline :

— Bonsoir, Madame la Poche, bonsoir !

Levé avec le soleil, il absorba un déjeuner hâtif et fut bientôt à l'ouvrage. Une sorte de fièvre semblait prendre possession de lui, et la richesse croissante des bâtées d'essai accrut encore son délire. Ses joues s'enflammaient pour une autre cause que l'ardeur du soleil : il ne s'apercevait plus de la fatigue ni de la fuite du temps. Sitôt la bâtée garnie, il descendait en courant la laver au ruisseau, et remontait à la même allure pour la remplir, haletant et trébuchant.

Il se trouvait maintenant à une centaine de mètres de l'eau et le « V » renversé se dessinait de plus en plus net. La largeur de la couche riche décroissait régulièrement et l'homme pouvait, en imagination, prolonger les jambages du « V » jusqu'à leur point d'intersection, là-haut dans le coteau. C'était là son but et tous ses essais ne tendaient qu'à déterminer est angle.

« À environ deux mètres au-dessus de la touffe de manzanita et un peu sur la droite », conclut-il enfin.

Alors il ne put résister à la tentation. « Visible comme un nez dans la figure ! » proclama-t-il en abandonnant son pénible travail de recoupements. Il grimpa à l'endroit repéré. Il garnit la bâtée et redescendit pour la laver. Rien ! Creusant profondément, puis cherchant en surface, il fit une douzaine

d’essais sans être récompensé par la plus mince trace d’or. Furieux d’avoir cédé à son désir, il s’injuria copieusement, puis revint continuer la série de ses trous. « Qui va lentement va sûrement, Bill. Patience ! murmurait-il. Les chemins de traverse pour atteindre la fortune ne sont pas ton fort, tu devrais le savoir ! Crois-moi, tu auras plus de chance de réussir ! »

Tandis que les lignes de trous décroissaient en longueur, Bill devait creuser plus profond. Le filon pénétrait dans la colline, et les traces d’or ne se montraient plus qu’à trente pouces de la surface. L’homme rencontrait la boue aurifère entre vingt-cinq et trente-cinq pouces, alors qu’au début de ses fouilles l’or se trouvait immédiatement sous les racines de l’herbe. Plus il montait au flanc du coteau, plus il lui fallait creuser. Pratiquer un trou de trois pieds pour en tirer une bâtée d’essai, ne constituait pas un mince travail ; entre lui et la pointe du « V », se plaçait un nombre indéterminé de tels trous. « Et qui sait à quelle profondeur cela va me mener ! » soupira-t-il à un instant de pause, tandis que, de la main, il massait ses reins endoloris.

Pourtant, dans l’ardeur de son désir, oubliant sa courbature et la fatigue de ses muscles, l’homme attaquait la colline, frappant et éventrant le terreau brun, du pic et de la pelle. Devant lui s’étalait une pente verte parsemée de fleurs : il passait, laissant derrière lui la dévastation. Son travail de fouille bouleversait la croûte tendre de la colline et sa progression lente ressemblait à celle d’une limace souillant la beauté des choses de sa trace ignoble.

Mais si, en s’enfonçant, la couche exigeait de lui un labeur plus considérable, elle lui offrait une consolation par sa richesse croissante. Vingt ***cents,*** trente, cinquante, soixante

cents, telle fut la valeur des bâtées successives. À la tombée de la nuit, il lava sa platée maîtresse et recueillit un dollar de poudre dans une pelletée de boue.

— Quelle déveine si quelque loustic venait fouiner dans ma prairie ! marmonnait-il, ce soir-là en s'endormant.

Tout à coup, il se dressa sur son séant. « Bill ! cria-t-il d'une voix énergique, m'entends-tu, Bill, écoute ! Dès demain matin, fais une tournée et inspecte les environs, compris ? Demain matin sans faute, hein ?

Il bâilla et, se tournant vers son coteau :

— Bonsoir, Madame la Poche !

Le lendemain, il se leva bien avant le soleil et lorsque les premiers rayons vinrent le surprendre, il avait déjà déjeuné et grimpait la falaise du cañon en un endroit où un récent éboulement facilitait l'escalade. Au sommet, il eut l'impression de la solitude la plus complète. À perte de vue, les chaînes de montagnes se hissaient les unes sur les autres. À l'Est, ses regards, sautant de crête en crête, aperçurent les pics neigeux des Sierras, où l'échine du monde occidental se cabrait contre les cieux. Au Nord et au Sud, il distinguait nettement les contreforts de la chaîne principale. Vers l'Ouest, les montagnes moutonnaient, à perte de vue, pour se terminer en collines qui déclinaient toutes vers la grande vallée invisible.

Dans ce puissant bouleversement du globe, rien n'évoquait à ses yeux la présence ou l'œuvre de l'homme, rien, à part le flanc saccagé du coteau.

Il regarda longtemps et avec attention. Un moment, en contrebas du cañon même où il se trouvait, il crut distinguer

dans l'air une trace de fumée. Après examen, il conclut à un effet de la brume des collines assombrie par le mur de la falaise.

— Hé ! là-bas ! Madame la Poche ! cria-t-il. Sors de là-dessous ! Me voici, j'arrive !

Ses épais brodequins lui donnaient l'apparence d'un lourdaud, mais il s'élançait, du sommet vertigineux, avec la légèreté et la sûreté d'un chamois. Un roc céda sous son pied au bord même du précipice. Sans se troubler, il apprécia l'instant précis où le glissement se transformerait en catastrophe, et, en attendant, utilisa le faux pas lui-même pour prendre le point d'appui nécessaire à un bond tutélaire. Quand l'inclinaison du sol ne lui permit plus de s'y tenir debout, il n'hésita point : son pied frappa la surface inaccessible pendant une fraction de la seconde qui eût été fatale et lui procura l'élan pour le porter plus loin. À d'autres instants, son pied rencontrant le vide, il s'agrippait à une saillie de rocher, à une anfractuosité, ou à un arbuste aux racines douteuses et, d'un balancement, lançait son corps plus loin.

Enfin, avec un cri sauvage, il quitta le mur escarpé pour s'engager sur un éboulis et atterrit en entraînant quelques tonnes de terre et de cailloux.

Ce matin-là, sa première bâtée, prise au centre du « V », révéla au lavage deux dollars d'or en pépites. De chaque côté, la valeur des échantillons diminuait à vue d'œil ; les lignes de trous devenaient plus courtes les jambages du « V » se rapprochaient et leur point de rencontre n'était plus qu'à quelques pieds. Cependant, le filon pénétrait de plus en plus profondément dans le coteau. Au début de l'après-midi, il fallait déjà creuser à cinq pieds avant de retrouver sa trace.

Pour cette raison, le filon s'avérait très riche et constituait à lui seul un véritable placer de mine. L'homme prit donc la résolution, une fois la poche d'or trouvée, de revenir exploiter le sol.

Vers le soir, la valeur de chaque bâtée atteignait trois et quatre dollars. Bill se gratta la tête d'un air perplexe, en considérant, à quelques pieds au-dessus de lui, la touffe de manzanita qui marquait approximativement la pointe du « V ».

— De deux choses l'une, Bill. Ou Madame la Poche s'est répandue dans la colline, ou bien elle est si diantrement garnie que tu ne pourras jamais l'emporter avec toi. Ce serait une vilaine farce, pas vrai ?

Il rit de satisfaction, en envisageant un dilemme aussi agréable.

Le soir le surprit au bord du ruisseau. Dans l'obscurité envahissante, il examinait encore une bâtée de cinq dollars.

— Si seulement j'avais une lampe électrique ! soupira-t-il.

Cette nuit-là, il lui fut difficile de trouver le sommeil. À plusieurs reprises, il ferma les yeux, mais l'ardeur de son désir lui faisait bouillonner le sang ; il les rouvrait aussitôt et murmurait avec accablement :

— S'il pouvait faire jour !

Il finit par s'endormir, mais les étoiles pâlissaient à peine quand il se réveilla et la première lueur de l'aube le trouva, son déjeuner expédié, grimpant vers la retraite secrète de Madame la Poche.

Dans la première ligne qu'il creusa, il n'y avait plus place que pour trois trous, tant le filon s'était resserré et se trouvait proche la source du ruisseau d'or qu'il remontait depuis quatre jours.

— Du calme, Bill, du calme ! se conseillait-il, en attaquant le dernier trou, marquant la pointe du « V ».

— Je te tiens, Madame la Poche, et tu ne peux m'échapper, et il creusait de plus belle.

Quatre, cinq, six pieds… il piochait toujours. La progression devenait plus pénible. Son pic racla des fragments de rocher. Il les examina : « Du quartz pourri », conclut-il, quand, à la pelle, il eut nettoyé le fond du trou des débris terreux. Il attaqua alors au pic le quartz friable, le rejetant de côté à chaque coup.

Quand il plongea sa pelle dans la masse, son œil perçut un rayon doré. Lâchant son outil, il s'accroupit sur les talons. Avec les gestes du fermier qui débarrasse des mottes les pommes de terre qu'il vient d'arracher, l'homme, tenant dans les deux mains un morceau de quartz, en détachait les corps étrangers.

— Sacrebleu ! Mais ces cailloux sont de l'or !

Le quartz contenait la moitié d'or vierge. Il le posa dans sa bâtée et examina un autre échantillon. À première vue, peu de métal apparaissait, mais ses doigts vigoureux eurent tôt fait d'émietter le quartz et ses mains se remplirent de parcelles brillantes.

Nettoyant les fragments les uns après les autres, il les rangea dans sa bâtée. Il venait de mettre à jour une véritable caverne au trésor ! Le quartz s'était délité au point qu'il s'en

trouvait de moins en moins dans les pépites et que certains paraissaient absolument nettes de gangue. À l'endroit où son pic avait éventré la poche, la pierre scintillait comme une poignée de bijoux ; il pencha la tête pour observer les jeux de la lumière sur l'or pur.

« On parle souvent de la fameuse mine « Trop d'or », proféra-t-il avec dédain. Eh bien, à côté de celle-ci, elle ne vaut pas tripette ! C'est la mine « Tout en or » qu'il faudrait appeler la mienne, aussi je baptise ce coin-ci : le Val Tout-en-or ! »

Toujours accroupi sur ses talons, il examinait les pépites et les plaçait dans sa bâtée.

Tout à coup, il ressentit une sorte d'avertissement : l'ombre du danger planait sur lui. Cependant, il ne voyait rien. La gorge contractée, il suffoquait et son sang se refroidissait dans ses veines, tandis que sa chemise mouillée de sueur lui glaçait la chair.

Évitant de se relever, ou même de tourner la tête, il réfléchissait à la nature de cette force mystérieuse qui le mettait sur ses gardes, et il s'efforçait de déterminer l'inconnu dont la présence constituait une menace. Il existe une émanation des choses hostiles qui se manifeste par des moyens trop subtils pour tomber sous les sens. Bill, sans comprendre pourquoi, éprouvait cette impression de tristesse et d'angoisse qu'on perçoit quand un nuage passe devant le soleil ; un voile sombre se tendait devant lui, cachant la vie et laissant place à la mort – sa mort.

Tout son être se tendait pour affronter le péril inconnu, mais son âme parvint à maîtriser sa panique et il resta assis sur ses talons, une pépite entre les doigts. Il affecta de

s'intéresser uniquement à cet objet, le tourna sur toutes les faces et le nettoya avec soin. Pendant tout ce temps, il sentait la présence, derrière lui, d'un être qui regardait l'or par-dessus son épaule.

Feignant toujours de poursuivre son occupation, il prêta l'oreille et surprit le bruit d'une respiration.

Des yeux, il examina le sol devant lui, en quête d'une arme, mais il ne vit que l'or exhumé, maintenant sans aucune valeur. Son pic, à l'occasion, eût pu être une arme terrible, mais il devenait inutilisable au fond de ce trou étroit, profond de sept pieds. Redressé, sa tête n'eût pas atteint la surface du sol. Bill se trouvait pris au piège !

Il demeurait donc accroupi et garda son sang-froid : son esprit cherchait toutes les possibilités de défense, mais ne lui révélait que sa faiblesse. Il continuait de frotter les pépites et de les jeter dans sa bâtée. Que faire d'autre ? Pourtant, tôt ou tard, il lui faudrait se redresser et affronter l'ennemi dont il percevait le souffle.

Les minutes s'écoulaient, et chacune d'elles le rapprochait de l'instant où il devrait se lever, s'il ne voulait attendre la mort, accroupi là, sur son trésor. À cette idée, il sentit de nouveau sa chemise se glacer sur ses reins.

Comment s'y prendre pour se relever ? Bondir hors du trou pour faire face au danger qui le menaçait sur la terre ferme ? ou encore se redresser lentement, négligemment, et feindre de découvrir à l'instant la présence de celui qui respirait derrière lui. Son instinct et toutes les fibres de son être combatif parlaient en faveur d'un bond désespéré vers le jour ; mais sa raison et sa ruse lui conseillaient lenteur et prudence.

Tandis qu'il discutait ainsi avec lui-même, un fracas étourdissant lui déchira les oreilles. En même temps un coup violent le frappa à l'omoplate gauche et un trait de feu parcourut sa chair. Il voulut se remettre d'aplomb, mais il s'écroula lourdement sur le sol, la poitrine sur sa bâtée d'or, le visage dans la terre et les cailloux, les jambes pliées et tordues, à cause de l'étroitesse du trou. À plusieurs reprises, son corps trembla convulsivement, comme sous l'empire d'un violent accès de fièvre. Sa poitrine se dilata en une profonde aspiration, puis l'air s'en exhala lentement, lentement, tandis que son corps s'affaissait en une masse inerte.

Le revolver à la main, l'autre, penché sur le bord du trou, considéra un long moment ce corps immobile. Puis, s'asseyant de façon à ne pas perdre de vue sa victime, il posa son arme sur ses genoux, fouilla dans sa poche et en tira une mince feuille de papier brun ; il y plaça quelques pincées de tabac et le tout devint bientôt une cigarette. Pas une seconde, son regard ne quittait le fond du trou. Il alluma sa cigarette et, d'une voluptueuse aspiration commença d'en attirer la fumée dans ses poumons. Il fumait sans hâte. La cigarette s'étant éteinte, il la ralluma. Mais sans quitter des yeux le corps du mineur.

Enfin, jetant le bout de sa cigarette presque consumée, il se leva, une main sur chaque côté du trou, mais serrant toujours son revolver. Il s'y laissa descendre à la force des bras, ses pieds arrivés à une trentaine de centimètres du fond, il lâcha les mains et sauta.

Au moment où ses pieds touchaient le fond, le bras du mineur jaillit et, agrippant les jambes de l'intrus, d'une rapide secousse il le renversa. D'une réaction aussi prompte que l'avait été l'attaque, celui-ci abaissait le bras tenant le

revolver et pressait la détente. La détonation, dans cet étroit espace, fut assourdissante et la fumée le remplit au point de l'obscurcir tout à fait. L'homme tomba au fond sur le dos ; vif comme un chat, le mineur se précipita sur lui. Alors l'inconnu replia le bras droit pour tirer, mais prompt à la parade, le mineur, d'un coup de coude, détourna le coup. Le canon se trouvant relevé, la balle s'enfonça dans les parois de terre avec un bruit mat. Au même instant le mineur agrippait le poignet de l'étranger et maintenant tous deux se battaient pour la possession du revolver, chacun s'efforçant de le diriger vers son adversaire. La fumée finit par se dissiper et l'inconnu, toujours sur le dos, commençait à distinguer confusément les objets, lorsque tout à coup il fut aveuglé : le mineur venait de lui lancer une poignée de terre dans les yeux. De surprise, il lâcha son arme. Des ténèbres épaisses envahirent son cerveau et bientôt la commotion même de cette brusque nuit disparut de sa conscience.

Le mineur tira coup sur coup : le revolver vide, il le jeta, et pantelant, s'assit sur les jambes du mort.

— Sale putois ! s'écria-t-il d'une voix rauque, en cherchant à reprendre haleine. Suivre ma piste pas à pas, me laisser faire tout le travail, et me tirer ainsi dans le dos !

Il en aurait presque pleuré de rage et d'épuisement. Il regarda le visage de son ennemi à demi couvert de terre et de gravier.

— Je ne l'ai jamais tant vu ! Un voleur de l'espèce la plus abjecte. Le diable l'emporte ! Me tirer dans le dos, me tirer dans le dos !

Ouvrant sa propre chemise, il tâta, du côté gauche, son dos et sa poitrine.

— La balle a traversé et je n'ai pas trop de mal, constata-t-il tout joyeux. Je parierais qu'il a bien visé, mais il a relevé la main en appuyant sur la gâchette. L'assassin ! Je l'ai eu, tout de même !

Ses doigts palpaient la sortie de la balle dans son côté, et son visage exprima la contrariété. « Tout à l'heure je vais être plus raide que le démon ! dit-il. Vivement que je me fasse un pansement et que je déguerpisse d'ici ! »

Il sortit avec peine du trou et regagna son campement. Au bout d'une demi-heure, il revenait tenant par la bride son cheval de charge. Sa chemise ouverte laissait voir un bandage sur sa blessure. Les mouvements de son bras étaient lents et maladroits, mais il pouvait quand même s'en servir.

Il passa la corde de son paquetage sous les épaules du cadavre et parvint ainsi à le hisser au jour. Puis il se mit à ramasser son or.

Il travailla activement pendant plusieurs heures, forcé de s'arrêter de temps à autre pour reposer son épaule engourdie. Il ne cessait de répéter :

— Il m'a tiré par-derrière, le sale putois ! Par-derrière !

Son trésor, dûment réuni et mis en sécurité sous forme de paquets enveloppés de couvertures, il en estima le poids :

— Quatre cents livres, au bas mot ! Disons deux cents pour la terre et le quartz – restent deux cents livres d'or. Bill ! Réveille-toi ! Deux cents livres d'or ! Quarante mille dollars ! À toi ! Tout cela bien à toi !

Il se gratta la tête avec délice, mais ses doigts hésitèrent sur une entaille qu'ils ne connaissaient pas et la suivirent sur

plusieurs centimètres : c'était le sillon tracé sur son crâne, par le trajet de la seconde balle.

Furieux, il revint vers le mort.

— Dégoûtant, c'est toi qui m'as fait ça, hein ? Eh bien, je t'ai eu en fin de compte. Par-dessus le marché, je vais te donner une sépulture décente. Aurais-tu eu autant d'égards pour moi ?

L'ayant traîné jusqu'au bord du trou, il y fit basculer le cadavre qui frappa le fond avec un bruit sourd et demeura le visage tourné vers le jour. Le mineur le regarda.

— Et tu m'as tiré dans le dos ! dit-il encore d'un ton de réquisitoire.

Il reboucha le trou et se mit à charger son cheval. L'animal fléchissait sous le poids de l'or. Revenu à son campement, Bill transféra une partie de son trésor sur son cheval de selle. Même dans ces conditions, il dut renoncer à emporter tout son bagage et abandonna pic, pioche, bâtée ainsi qu'une partie de ses vivres et divers ustensiles de cuisine.

Le soleil atteignait le zénith quand l'homme dirigea ses chevaux vers le rideau des viornes et des lianes. Pour grimper parmi les rochers, les bêtes devaient s'arc-bouter et lutter de toutes leurs forces contre les broussailles enchevêtrées. Le cheval de selle ayant fait une lourde chute, il fallut le décharger pour lui permettre de se remettre sur pied. Mais avant de reprendre sa route, l'homme passa la tête entre les feuilles et jeta sur le vallon un regard d'adieu :

« Sale putois ! » cria-t-il, et il disparut.

Les branches et les lianes brisées et arrachées témoignaient du passage de la caravane. On entendait le cliquetis

des fers à cheval sur le roc, et, de temps à autre, un juron ou un commandement bref. Puis une voix s'éleva, qui chantait :

Détourne-toi, tourne ta face

Vers les doux coteaux de la Grâce

Fuis le plaisir avilissant

Regarde là-haut les cieux cachés

Jette le fardeau de tes péchés.

Demain, tu verras le Dieu tout-Puissant !

La voix s'affaiblit de plus en plus et avec le silence se reconstitua l'atmosphère du vallon.

De nouveau, le ruisseau s'assoupit en murmurant, les abeilles de la montagne poursuivirent leur monotone bourdonnement, dans l'air saturé de parfums flottèrent les flocons neigeux des peupliers, les papillons se pourchassèrent parmi le feuillage, tandis qu'un soleil paisible illuminait tout le paysage.

Seules les empreintes de sabots dans l'herbe et le bouleversement du coteau trahissaient le passage de l'homme qui avait un instant troublé la sérénité.

LA FIN DE L'HISTOIRE[17]

I

La table était construite de grossières planches de sapin taillées et aplanies à la main, et les joueurs de whist ramenaient souvent avec difficulté leurs plis sur sa surface mal rabotée. Bien qu'ils fussent en manches de chemise, la sueur perlait et ruisselait sur leurs visages tandis que leurs pieds étaient à demi gelés sous la morsure du froid, malgré leurs chaussettes de laine et leurs épais mocassins. Telle était en effet, dans cette petite cabane, la différence de température entre le ras du plancher et un mètre au-dessus. Le poêle en tôle du Yukon, chauffé à blanc, ronflait. Et pourtant à trois mètres environ de là, des tranches de chair d'élan et de lard gelées à bloc reposaient sur la planche à viande placée à peu de distance du sol, près de la porte. Celle-ci, sur le tiers inférieur de sa hauteur, était revêtue de givre. Dans les interstices des troncs d'arbres où s'adossaient les couchettes, le froid avait déposé ses blancs et brillants cristaux. La lumière pénétrait par une unique fenêtre tendue d'une feuille de papier huilé dont le bas, à l'intérieur, était recouvert, sur un

---

[17] *The end of the story.*

pouce d'épaisseur, d'une couche de givre produit par la moiteur congelée des haleines.

L'enjeu de la partie était des plus sérieux : il ne s'agissait rien moins, pour les deux perdants, que d'être condamnés à forer un trou pour la pêche dans les deux mètres de glace et de neige qui formaient la surface actuelle du Yukon…

— Curieux, un coup de froid comme celui-là en mars ! C'est bigrement rare ! fit l'homme qui battait les cartes… Combien de degrés y a-t-il, à ton avis, Bob ?

— Oh, il y a bien cinquante-cinq[18] ou soixante au-dessous de zéro. Qu'en pensez-vous, Doc ?

Ainsi interpellé, « Doc » (le docteur) tourna la tête et mesura de l'œil le bas de la porte…

— Non, fit-il, cinquante tout au plus, je dirais même un peu moins, quarante, peut-être. Regardez la marque de la glace, sur la porte ; elle atteint à peu près la limite des cinquante, mais le haut en est tout édenté ; quand le thermomètre a indiqué soixante-dix, la glace a grimpé à dix bons centimètres plus haut.

Comme il ramassait ses cartes, on entendit frapper à la porte. Sans lever les yeux, tout en continuant à assortir son jeu, il cria :

— Entrez !

Le nouveau venu était un grand gaillard de Suédois, à large carrure. Toutefois, il eût été impossible de deviner sa

---

[18] Il s'agit de degrés Fahrenheit.

nationalité s'il n'avait retiré sa casquette à pattes et fait fondre devant le poêle les glaçons qui s'étaient déposés sur sa barbe et sa moustache et lui masquaient le visage. Pendant qu'il se chauffait ainsi, les autres continuèrent leur partie :

— On m'assure qu'il y a un médecin dans ce camp, dit le Suédois, en mauvais anglais.

Il avait les traits tirés, contractés par une longue souffrance, et il interrogeait à tour de rôle, d'un œil hagard et inquiet, le visage de chacun des hommes assis autour de la table.

— Je viens de loin, du confluent nord du Whyo, ajouta-t-il.

— C'est moi le médecin. Qu'est-ce qu'il y a ?

Pour toute réponse, l'homme tendit sa main gauche, dont le second doigt était enflé de façon prodigieuse. Puis il se mit à débiter une longue histoire, décousue et assez incohérente, de la façon dont cette grosseur s'était produite.

— Montrez-moi cela, fit le médecin en l'interrompant. Posez votre main sur la table, là, comme ça…

Délicatement, comme s'il s'agissait d'un abcès, l'homme obéit.

— Bon ! grommela le médecin, c'est un épanchement musculaire, tout simplement. Et vous avez parcouru cent cinquante kilomètres pour me voir ! Je vais vous guérir cela en un clin d'œil. Regardez bien comme il faut s'y prendre : la prochaine fois vous pourrez opérer vous-même.

Là-dessus, sans crier gare, d'un coup brutal, à angle droit, le médecin abattit le tranchant de sa main, tel un couperet, sur le doigt enflé et recroquevillé. L'homme poussa un cri mêlé de douleur, d'effroi et de colère. C'était plutôt un hurlement de bête sauvage et sa figure prit une véritable expression de fauve lorsqu'il fit mine de bondir à la gorge de l'auteur de ce vilain tour…

— Voilà qui est fait ! s'exclama le médecin, d'un ton sec et autoritaire qui désarma brusquement sa victime. Eh bien ! comment ça va-t-il maintenant ? Mieux, hein ? Bien sûr… La prochaine fois, vous pourrez en faire autant… Continuons Strothers, à toi de donner les cartes. Je crois que nous te tenons.

Sur les traits lourds et bovins du Suédois commençait à paraître une lueur de compréhension et de soulagement. Après la souffrance aiguë, lancinante, de l'écrasement, il ne sentait plus son mal. Il examina son doigt, curieusement, d'un œil émerveillé, en le faisant jouer en avant et en arrière. Puis il fouilla dans sa poche et en tira un petit sac d'or :

— Combien ? demanda-t-il.

Le médecin agacé, fit de la tête, un signe négatif :

— Rien. Je ne donne pas de consultation… À toi de jouer, Bob !

Le Suédois fit quelques pas, lourdement, examina de nouveau son doigt et adressa au médecin un regard admiratif :

— Vous êtes un brave homme. Quel est votre nom ?

— Linday, docteur Linday, répondit pour lui Strothers, comme soucieux d'épargner à son adversaire tout autre sujet d'énervement.

— Le jour ne tardera pas à tomber, dit Linday au Suédois à la fin de la première manche, tout en battant les cartes. Passez la nuit ici, il fait trop froid pour voyager : nous avons une couchette disponible.

Le médecin était un homme brun, svelte mais vigoureux, maigre de visage et aux lèvres minces ; le teint mat de ses joues rasées de frais annonçait un être sain. Tous ses mouvements étaient vifs et précis. Le regard droit et perçant de ses yeux noirs semblait fouiller la vérité sous l'apparence superficielle des choses. Ses mains allongées, aux doigts fins et nerveux, tout en donnant à première vue une impression de vigueur, paraissaient destinées à des travaux délicats.

— À nous la manche ! annonça-t-il en ramassant le dernier pli… Et maintenant, au « rob » pour décider qui creusera le trou dans la glace…

À ce moment, de nouveaux coups frappés à la porte lui arrachèrent une prompte exclamation d'ennui :

— Ah ça ! il est dit que nous ne pourrons jamais finir ce rob ! s'écria-t-il d'un air contrarié tandis que la porte s'ouvrait… Qu'est-ce que vous voulez, *VOUS ?* lança-t-il à l'étranger qui venait d'entrer.

Le nouveau venu tenta en vain de faire fonctionner les muscles de sa mâchoire, encastrée dans une couche de glace. De toute évidence, il venait de loin et voyageait depuis bien des heures, voire des jours. Sous l'action répétée du gel, la peau de son visage était toute noire sur les pommettes ; du nez au menton, le bas de sa face n'était qu'un

bloc de glace perforé d'un trou par lequel seul il respirait ; tout autour des jets de salive jaunis par le tabac avaient gelé et pendaient en petites stalactites couleur d'ambre qui lui formaient une barbe en pointe à la Van Dyck.

Il secoua la tête, avec un sourire aux yeux en guise de réponse, et s'approcha du poêle pour y dégeler sa bouche et parler. Il arrachait avec ses ongles, pour aller plus vite, de petites croûtes de glace mi-fondue qui pétillaient et grésillaient en tombant sur le poêle rouge. Il finit par dire :

— Ce n'est pas de moi qu'il s'agit. Mais s'il y a un médecin ici, on a sûrement besoin de lui. Un homme là-bas, sur le Petit Peco a été attaqué par une panthère, et la façon dont elle l'a arrangé avec ses griffes est quelque chose de monstrueux.

— C'est loin ? demanda le Dr Linday.

— À cent cinquante kilomètres d'ici, environ.

— Et il y a combien de temps que c'est arrivé ?

— J'ai mis trois jours à venir ici.

— C'est grave ?

— Une épaule disloquée. Plusieurs côtes fracturées, certainement. Le bras droit cassé. Et tout le corps, sauf la figure, haché de coups de griffes qui ont mis les os à nu. Nous avons recousu provisoirement deux ou trois plaies et lié les artères avec du fil.

— La question est tranchée, fit cyniquement Linday. Où se trouvent les plaies ?

— Au ventre.

— Il ne doit pas être beau à voir, à l'heure qu'il est !

— C'est ce qui vous trompe. Avant de faire les ligatures, nous l'avons bien lavé avec de l'insecticide comme désinfectant. Ce n'est, en tout cas, qu'un traitement temporaire. Nous n'avions que du fil ordinaire sous la main, mais nous l'avons aussi désinfecté.

— S'il n'est pas claqué maintenant, il n'en vaut guère mieux, déclara d'un ton bourru Linday, en reprenant impatiemment ses cartes.

— Non pas ! Cet homme-là ne va pas mourir ainsi ! Il sait que je suis parti chercher un médecin, et s'arrangera pour vivre jusqu'à votre arrivée. Il est capable de tenir tête à la mort. Je le connais !

— Science chrétienne et gangrène, hein ? ricana Linday. Je ne suis pas de service, ici ! D'ailleurs, je ne me vois pas parcourant cent cinquante kilomètres par cinquante degrés au-dessous de zéro pour essayer de ressusciter un cadavre.

— Eh bien ! moi je vous y vois ! Et pour sauver un type qui est loin d'être mort !

Linday dit, hochant la tête :

— Désolé que vous ayez fait ce voyage pour rien. Il ne vous restera qu'à passer la nuit ici.

— Pas du tout ! Nous allons partir tous deux dans dix minutes !

— Par exemple ! Vous en avez du toupet ! Et pourquoi donc partirais-je ?

Alors Tom Daw parla comme il n’avait jamais parlé de sa vie :

— Pourquoi ? Parce que, d’abord, je vous dis qu’il vivra jusqu’à votre arrivée, quand bien même vous mettriez une semaine à vous décider ; et puis, parce que sa femme est auprès de lui, une femme admirable qui ne perd pas son temps à geindre, à verser des larmes. Elle vous attend et l’aide à vivre jusqu’à ce que vous soyez là ! Tous les deux s’aiment à l’adoration. Elle a autant de volonté que lui – et ce n’est pas peu dire – et s’il venait jamais à faiblir elle lui verserait son âme immortelle dans le corps pour l’arracher aux griffes de la mort. Du reste, quand je dis faiblir, c’est façon de parler, croyez-m’en ! il ne flanche pas, j’en mettrais ma main au feu ! Et je vous parie trois contre un, en onces d’or, qu’il sera vivant quand nous arriverons là-bas ! Allons venez ! J’ai mes chiens là, au bord de l’eau. Dix minutes au plus vous suffiront pour vous préparer à partir, et le voyage ne demandera pas trois jours, attendu que la piste est toute tracée… À présent, je retourne auprès de mes chiens, et je vous attends dans dix minutes !

Après ce morceau d’éloquence, Tom Daw rabattit les pattes de sa casquette sur ses oreilles, enfila ses moufles et sortit.

— La peste l’emporte ! s’exclama Linday en jetant sur la porte fermée un regard furieux.

II

La nuit était déjà tombée depuis longtemps lorsque, ce soir-là, Linday et Tom Daw dressèrent leur campement, après avoir abattu trente-cinq kilomètres de leur parcours. Leur installation était aussi rudimentaire que pratique : un feu allumé dans la neige ; tout contre lui, leurs sacs de couchage en fourrure étendus côte à côte sur un matelas fait de branches de sapin, et, derrière cette couche improvisée, une toile rectangulaire tendue de façon à renvoyer la chaleur.

Daw alimenta les chiens, fendit du bois et de la glace, et Linday, les joues brûlées par la morsure du gel, s'accroupit près du foyer pour cuire le souper. Ils mangèrent de bon appétit, fumèrent une pipe, bavardèrent en faisant sécher leurs mocassins devant le feu, puis s'enfoncèrent dans leurs fourrures et s'endormirent du lourd sommeil que procure une saine fatigue.

Ils se réveillèrent, au matin, pour constater que la saute exceptionnelle de froid touchait à sa fin. Linday évalua la température à quinze degrés au-dessous de zéro, et elle continuait à monter. Daw était tout soucieux. Il expliqua qu'ils allaient voyager, ce jour-là, en pleines gorges de montagne et que si le dégel de printemps les y surprenait, ce serait l'inondation. Les parois des cañons très abruptes, se dressaient à des dizaines, sinon des centaines de mètres d'altitude ; on pouvait les escalader, mais la marche serait pénible et lente.

En humant leur pipe, ce soir-là, au fond de cette sombre et impressionnante gorge où ils venaient d'installer leur

campement, ils se plaignirent de la chaleur ; tous deux s'accordèrent pour estimer la température au-dessus de zéro – la première fois depuis six mois.

— Jamais on n'a entendu parler de panthère à une latitude aussi septentrionale, disait Daw ; Rocky prétend qu'il s'agit d'un cougar, mais j'ai tué nombre de ces bêtes-là dans le comté de Curry, en Oregon, et nous les appelions des panthères. En tout cas, en fait de félin, je n'en ai jamais vu d'aussi gros ; c'était un chat monstrueux, pour sûr. Comment diable avait-il pu s'égarer si loin de ses terrains de chasse ? Voilà ce que je me demande.

Fatigué et dodelinant de la tête, Linday ne fit aucun commentaire. Ses mocassins, fichés sur des piquets, fumaient devant le feu sans même qu'il songeât à les retourner. Les chiens, pelotonnés comme des boules de fourrure, dormaient dans la neige, le craquement sec et le pétillement des tisons accentuaient le profond silence. Tout à coup, Linday eut un sursaut qui le tira brusquement de sa somnolence. Il échangea avec Daw un regard interrogateur ; celui-ci marqua d'un signe de tête qu'il avait entendu, et tous deux prêtèrent l'oreille. Du lointain parvenait un vague bruit qui s'enfla peu à peu et se mua en un puissant et sinistre rugissement. Il se rapprochait, croissant toujours en violence, chevauchant les cimes des monts, balayant les profondeurs du cañon, courbant sous lui la forêt, faisant plier les maigres pousses de pin accrochées aux crevasses des parois de la gorge. Ils connaissaient par expérience ce vent impétueux et chaud, cette tempête de tièdes effluves qui passa sur eux en faisant jaillir du foyer une gerbe d'étincelles. Les chiens, réveillés, assis sur leur derrière et le museau en l'air, poussaient de longs et lugubres hurlements.

— C’est le ***chinook,*** dit Daw.

— Autrement dit le coup de balai le long de la rivière, n’est-ce pas ?

— Certainement. Et quinze kilomètres en bas sont plus vite parcourus qu’un seul sur les sommets.

Daw observait Linday. Au bout d’une longue minute de réflexion, il cria, pour dominer le bruit de l’ouragan :

— Nous avons à peine marché quinze heures.

Puis il attendit un moment, et ajouta enfin :

— Doc, êtes-vous d’attaque ?…

Pour toute réponse, Linday secoua les cendres de sa pipe et se mit à enfiler ses mocassins encore humides. À eux deux, courbés pour résister à la force du vent, ils eurent vite fait de harnacher les chiens, de lever le camp et d’arrimer sur le traîneau les ustensiles de cuisine et les sacs de couchage inutilisés. Puis, dans l’obscurité, avec la perspective de cheminer toute la nuit, ils s’engagèrent bravement sur la piste tracée par Daw presque une semaine auparavant.

Pendant toute la nuit, le ***chinook*** ne cessa de rugir, et les deux hommes indifférents à la fatigue qui raidissait leurs propres membres, poussèrent de l’avant, à coups de fouet, leurs chiens exténués. Ils marchèrent ainsi douze heures d’affilée et ne s’arrêtèrent pour le premier repas du matin qu’après vingt-sept heures de voyage.

— Une heure de sommeil, et on repart ! déclara Daw, quand ils eurent dévoré d’énormes tranches de viande d’élan frites au lard.

Il laissa son compagnon dormir deux heures, mais n'osa pas lui-même fermer les yeux. Il tua le temps en faisant des dessins sur la face molle et fondante de la neige. Elle s'affaissait vite, presque à vue d'œil. En deux heures, le niveau de la neige avait baissé de six centimètres. De toutes parts, de près et de loin on percevait, sous la grosse voix du vent printanier, des murmures d'eaux cachées commençant à ruisseler. Le Petit Peco, renforcé par une multitude de ruisselets, brisait ses chaînes de l'hiver, fendant la glace avec des craquements secs suivis de grondements de tonnerre.

Daw posa la main sur l'épaule de Linday pour l'éveiller, le secoua plusieurs fois, de plus en plus fort. Peine inutile :

— Doc, murmura-t-il d'un ton admiratif, ce que vous pouvez pioncer !

Deux yeux noirs et las, sous de lourdes paupières, s'entrouvrirent un instant comme pour remercier l'autre du compliment, puis se refermèrent :

— Hé là ! Hé là ! il n'est pas question de dormir ! lui cria Daw en le secouant de plus belle. Rocky est déchiré à coups de griffes, son état est grave et, comme je vous l'ai dit déjà, j'ai aidé à lui recoudre les boyaux. Doc ! Doc ! Pouvez-vous remettre ça ?… Hé m'entendez-vous ? Êtes-vous encore capable d'un petit effort ?

Les chiens, fatigués, grognèrent et essayèrent de mordre quand on les tira à coups de pied de leur sommeil.

Ils reprirent la piste, mais la marche était pénible et lente ; on ne parcourait pas plus de trois kilomètres à l'heure, et les animaux saisissaient le moindre prétexte pour se coucher dans la neige fondante.

— Plus que trente kilomètres et nous serons hors de la gorge, disait Daw à son compagnon en manière d'encouragement. Ensuite, on se moque de la débâcle, car on peut suivre la berge, et quinze kilomètres seulement nous sépareront du campement. Vous voyez, Doc ! nous y sommes presque ! Et une fois Rocky retapé par vos soins, vous pourrez descendre la rivière en un seul jour en pirogue, pour retourner chez vous.

Mais la glace, sous leurs pieds, devenait de moins en moins sûre : elle se décollait de la rive et montait insensiblement, pouce par pouce. Aux endroits où elle adhérait encore au rivage, elle était submergée et ils pataugeaient dans une nappe de neige et de glace à demi fondue. Le Petit Peco murmurait et grondait de façon inquiétante. Des fentes et des fissures apparaissaient de toutes parts et les deux hommes se débattaient de plus en plus âprement sur cette surface traîtresse où un kilomètre devait en représenter dix sur les sommets :

— Montez sur le traîneau et faites un somme, proposa Daw à son compagnon.

Mais un coup d'œil sévère de deux yeux noirs le dissuada de renouveler cette offre.

Dès le milieu du jour de sombres présages les avertirent que c'était le commencement de la fin. D'énormes blocs de glace emportés en aval par le courant rapide se heurtaient constamment avec des roulements de tonnerre sous la glace sur laquelle cheminaient les deux hommes. Les chiens avides de regagner le rivage, poussaient des gémissements inquiets.

— Cela indique que l'eau coule, là-haut ! expliquait Daw. Avant peu il se formera quelque part un barrage de glace et la rivière montera de trente mètres en trente minutes ! Il va falloir gagner les sommets si nous pouvons trouver un moyen d'y grimper… Allons, en avant et plus vite que ça ! Et dire que le Yukon sera encore gelé pendant des semaines !…

À un certain point, la gorge était exceptionnellement étroite et les pans trop à pic pour être escaladés, Daw et Linday durent bon gré mal gré poursuivre leur route. Ils s'armèrent donc de courage et de ténacité jusqu'au moment où survint la catastrophe. Avec une bruyante explosion, la glace se fendit en deux sous l'attelage. Les deux animaux du milieu disparurent dans la fissure, et leurs corps, happés par le courant, attirèrent avec eux sous la glace, à reculons, le chien de tête ; aspirés à leur tour par le poids de ces trois corps, les deux chiens restants glissèrent au bord de la crevasse. Cramponnés frénétiquement au traîneau, les deux hommes tentèrent de résister de toutes leurs forces à cette succion, mais ils étaient amenés lentement vers le gouffre.

La fin du drame fut l'affaire de quelques secondes. À l'aide de son coutelas, Daw trancha les traits qui retenaient les chiens au traîneau, et en un clin d'œil les pauvres bêtes s'enfoncèrent dans le gouffre liquide. La glace sur laquelle se tenaient les deux hommes se brisa tout autour d'eux, les isolant sur un îlot pivotant et tournoyant qui alla s'échouer et se fendre de nouveau contre la glace et les rocs du rivage. Ils eurent juste le temps, à eux deux, de tirer le traîneau sur la berge, pour voir leur glaçon dresser verticalement une de ses arêtes, puis plonger et couler sous leurs yeux.

Leur traîneau était coincé dans une crevasse ; ils l'abandonnèrent après en avoir retiré la viande et les fourrures de couchage, dont ils firent deux ballots. Linday n'entendait pas que Daw se chargeât du plus lourd, mais son compagnon ne voulut rien savoir.

— Vous allez avoir du travail dès que nous arriverons là-haut, lui dit-il… Allons ! à l'assaut !

Ils commencèrent leur escalade vers une heure de l'après-midi. À huit heures du soir seulement ils gagnèrent, à bout de forces, la dernière crête ; ils restèrent une demi-heure, prostrés et inertes, à l'endroit même où ils étaient tombés. Puis ils firent du feu, avalèrent une potée de café et se gorgèrent de viande d'élan. Mais auparavant, Linday, ayant soulevé les deux sacs, avait constaté que le sien était le plus léger de moitié :

— Daw, dit-il avec admiration à son compagnon, vous êtes un homme d'acier !

— Qui ? Moi ? Allons donc ! Je voudrais que vous voyiez Rocky ! Il est composé, lui, de platine, d'or pur, de tôle de blindage, de tout ce qui résiste, quoi ! Je suis un montagnard et j'ai d'excellents jarrets, mais je n'existe pas à côté de lui ! À la chasse aux ours, dans le Comté de Curry, je damais le pion à tous les camarades, je les tuais presque de fatigue. Aussi, la première fois que nous nous trouvons à chasser ensemble, Rocky et moi, il me prend l'idée saugrenue de l'épater. Me voilà donc parti, abattant du terrain et restant presque tout le temps à la hauteur des chiens. Rocky courait sur mes talons. J'étais bien sûr qu'il ne pourrait tenir longtemps à cette vitesse-là. Je vais donc mon petit train-train, à ma meilleure allure. Au bout d'une autre heure, il

était toujours collé à mes trousses, j'entendais ses pas soutenus et réguliers. J'en étais tout ahuri. Je lui dis, tout vexé :

« — Peut-être bien que tu veux prendre la tête, pour me montrer comment il faut avancer ? Il me répond qu'il ne demande pas mieux. Il l'a fait comme il disait ! J'ai tenu le coup avec lui, mais je peux vous dire que j'étais une vraie loque quand nous finîmes par avoir notre ours.

« Rien n'arrête cet homme-là ; il ne craint rien. Ainsi, l'automne dernier, avant les gelées, nous revenions au camp, lui et moi, à la tombée de la nuit. On avait été tirer le ptarmigan, j'étais à court de munitions et il ne lui restait qu'une seule cartouche. Et voilà que les chiens dénichent une femelle de grizzli – une petite, elle ne pesait que dans les trois cent livres, mais vous connaissez les grizzlis ! Le voyant lever son fusil, je lui crie : « Ne faites pas ça ! Vous n'avez que ce coup-là, il fait trop noir, vous ne verrez pas votre mire !

« — Grimpe sur un arbre ! qu'il me dit.

« Je n'ai pas grimpé sur un arbre, mais quand cette ourse est tombée en plein milieu des chiens, leur tenant tête à coups de pattes, je vous jure que j'avais fort envie de monter sur n'importe quoi. Quelle mêlée ! Puis, voilà que ça tourne mal : la mère-ourse se faufile dans un trou où elle se blottit contre une énorme souche mesurant au bas mot quatre pieds du haut en bas ; impossible aux chiens de déloger la bête : devant elle, une pente raide de gravier le long de laquelle les chiens glissent sans pouvoir bondir en arrière ; elle vous les reçoit et leur règle leur compte aussi vite qu'ils lui arrivaient. Un vrai massacre ! Et tout cela, dans la brousse, avec la nuit qui tombait, sans cartouches, sans rien.

« Voilà mon Rocky furieux. Et que pensez-vous qu'il fait ? Il s'insinue dans le trou du côté du tronc, se penche par-dessus et se met à larder la mère-ourse à coups de couteau ; mais il ne pouvait atteindre que le dessus de son dos, et le plantigrade continuait à déchiqueter les chiens les uns après les autres. Cela met le comble à la rage de Rocky, qui ne tenait pas à perdre ses chiens ; il saute sur le haut du tronc, empoigne à deux mains l'ourse par la peau du dos et la fait basculer à l'envers par-dessus l'arbre. Et les voilà qui déboulent tous, accrochés les uns aux autres, l'ourse, les chiens et Rocky, jurant, grondant, griffant, le long d'une pente de huit à dix mètres, pour aller enfin tomber en plein dans le cours d'eau, profond de trois mètres. Ils tirent tous leur coupe, chacun de son côté. Rocky n'a pas tué l'ourse, mais il a sauvé ses chiens.

« Tel est l'homme : rien ne l'arrête quand il s'est fourré quelque chose en tête.

Au campement suivant, Linday apprit, de la bouche de Daw, comment Rocky avait reçu ses affreuses blessures :

« J'étais allé dans la forêt, à quinze cents mètres environ de la cabane, chercher une solide branche de bouleau pour m'en fabriquer un manche de hache. En revenant, j'entends un tintamarre de tous les diables provenant d'un endroit où nous avions installé un piège à ours laissé par un trappeur dans une vieille cache et que Rocky avait tendu. Rocky et son frère Harry menaient tout ce tapage. À tour de rôle, ils lançaient des exclamations et éclataient de rire, comme s'ils se livraient à un jeu. Et à quoi croyez-vous que s'amusaient ces deux jeunes fous ?… J'ai vu dans le Comté de Curry, exécuter plus d'un tour de casse-cou, mais celui-ci les battait tous ! Ils avaient attrapé une grosse panthère dans leur piège

et lui taquinaient la gueule à coups de bâton. Mais il y a mieux encore, vous allez voir : je débouche de la brousse au moment même où Harry était en train de cingler le museau du fauve. Puis, je le vois, qui à l'aide de son couteau raccourcit la branche d'environ quinze centimètres et la passe à son frère. Elle devait être diminuée ainsi, après chaque tour, tant que durerait la partie, c'est-à-dire, la branche. Ce jeu-là n'était pas aussi facile que vous pensez. La panthère reculait à chaque coup et, furieuse, les yeux injectés de sang, les crocs à nu, crachant et grognant, elle se ramassait, prête à bondir. Elle était bigrement vive à esquiver les coups, je vous assure, et comme il lui restait pas mal d'espace (car, chose curieuse, elle n'était retenue au piège que par une patte de derrière) elle pouvait bondir en avant à tout moment, à l'improviste.

« C'était, comme vous le voyez, un petit sport très dangereux avec ce bâton diminuant à vue d'œil, à mesure que croissait la rage de la panthère. Peu à peu, la baguette fut réduite à un tronçon de dix centimètres de long, et ce fut au tour de Rocky de jouer :

« — Mieux vaut cesser maintenant ! dit Harry.

« — Pourquoi ? riposta Rocky.

« — Parce que si tu la frappes encore, il ne restera plus du tout de bâton pour moi !

« — Alors, si tu lâches, c'est moi le gagnant, fit Rocky en riant.

« Puis il s'avança de nouveau vers la bête…

« … Je ne tiens pas à revoir la scène dont j'ai été témoin, je vous assure ! Le félin, tapi à terre, avait tellement

reculé et était à ce point ramassé sur lui-même, qu'il avait près de deux mètres de champ pour bondir. Et le bâton de Rocky ne mesurait plus que dix centimètres de long ! Bref, la panthère le happa, cette fois ! Elle le serrait si fortement dans ses griffes qu'on ne pouvait distinguer l'homme de la bête. Impossible de tirer ! Ce fut Harry qui, en fin de compte, put planter son coutelas dans la veine jugulaire du fauve…

— Si j'avais su de quelle manière il s'était laissé mutiler, je ne serais jamais venu, fit Linday en guise de commentaire, à la fin de ce récit.

Daw acquiesça d'un signe de tête :

— C'est bien ce que dit sa femme : elle m'a fait promettre de ne pas souffler mot de la façon dont l'accident s'était produit.

— Est-ce un fou ? demanda Linday.

— Ils sont fous, tous les trois. Entre lui et son frère, c'est à qui des deux fera le plus de bêtises. L'automne dernier, je les ai vus, à la suite d'un pari, nager au fond de la gorge, au milieu d'un torrent charriant des glaçons et de la boue. Ils courent pour ainsi dire après le danger. Et la jeune femme ne vaut guère mieux qu'eux, en fait de folies : elle ignore ce qu'est la peur, et commettrait mille imprudences si Rocky n'y mettait le holà. Car il est aux petits soins pour elle : il la traite comme une reine, les durs travaux du camp ne sont pas pour elle, dit-il. Voilà pourquoi il m'a pris à son service, moi et un autre type. Et il paye bien ! Ils sont pourris d'argent, et ils s'adorent mutuellement, aucun doute là-dessus. Dès leur arrivée dans la région où ils se trouvent en ce moment, Rocky a déclaré : « Bon terrain de chasse ! Il doit y avoir d'excellentes trouvailles à faire par ici ! – Eh

bien, campons-y ! » répond son frère. Moi, je, croyais qu'il s'agissait de chercher de l'or, Baste ! Ils n'ont pas seulement « lavé » une bâtée de minerai de tout l'hiver !

Linday sentait sourdre en lui la colère :

— Je ne peux souffrir les toqués. Pour deux « cents », je ferais demi-tour ; je ne sais ce qui me retient de rebrousser chemin !

— Vous n'en ferez rien ! dit Daw d'une voix confiante. D'abord il n'y a pas assez à manger pour le retour, ensuite nous touchons presque au but nous serons là-bas demain. Il ne nous reste plus qu'à franchir cette dernière chaîne de montagnes et à nous laisser descendre jusqu'à leur cabane. Et puis, il y a une raison plus impérieuse encore : vous être trop éloigné de chez vous et moi, pour rien au monde, je ne vous laisserais partir ainsi.

Si recru de fatigue que fût Linday, l'éclair qui brilla dans son œil noir à cette menace voilée, avertit son compagnon qu'il avait dépassé la mesure. Daw lui tendit la main, tout contrit.

— J'ai gaffé, Doc ! Pardonnez-moi et ne me tenez pas rigueur. Ce doit être la perte de mes chiens qui me fait perdre la boussole !

III

Ce ne fut pas un jour, mais trois jours plus tard, que les deux hommes, après avoir été bloqués par une forte tour-

mente de neige, au sommet de la montagne, parvinrent, exténués, à une cabane nichée dans une plantureuse vallée, sur les bords rugissants du Petit Peco. Passant brusquement du soleil étincelant du dehors à la pénombre de la hutte, Linday put à peine distinguer ses occupants : deux hommes et une femme. Mais eux ne l'intéressaient pas : il se dirigea tout droit vers la couchette où reposait le blessé. Celui-ci était couché sur le dos, les yeux clos. Linday fut frappé de sa beauté : l'arc délicatement accentué des sourcils, l'abondante chevelure noire bouclée et lustrée comme de la soie, les joues tirées et creusées par la souffrance, donnaient une expression presque féminine à ce visage qui paraissait trop petit pour la musculature du cou ; mais, si délicats, si émaciés qu'ils fussent, les traits étaient moulés en fermes reliefs :

— Qu'avez-vous pris pour le soigner ? demanda Linday à la femme.

— Du sublimé corrosif, la solution normale, répondit-elle.

Il jeta sur elle un vif coup d'œil, un plus rapide encore sur l'homme allongé et s'immobilisa dans une raideur soudaine. La femme, pantelante, respirait à petits coups brefs, qu'elle s'efforçait de dissimuler par un effort de volonté. Linday se tourna vers les autres :

— Sortez, vous autres ! Fendez du bois, faites ce que vous voudrez, mais sortez !

L'un d'eux hésitait. Linday insista :

— Le cas est très grave. Je veux parler à sa femme.

— Je suis son frère, dit l'autre.

La femme l'implora du regard ; à contrecœur, il se retira.

— Moi aussi ? demanda Daw du banc sur lequel il s'était abattu.

— Oui, vous aussi.

Linday se contenta d'un examen superficiel du blessé tandis que la cabane se vidait. Dès que la porte se fut refermée, il se tourna vers la femme :

— Alors ? fit-il… c'est là votre Rex Strang ?

Elle abaissa les yeux sur l'homme étendu comme pour bien se convaincre de son identité, puis, sans mot dire, croisa son regard avec celui de Linday :

— Vous ne répondez pas. Vous n'avez rien à dire ?

Elle haussa les épaules :

— À quoi bon ? C'est Rex Strang, vous le savez aussi bien que moi !

« Merci. Permettez-moi cependant de vous rappeler que c'est un inconnu pour moi : je jette les yeux sur lui pour la première fois. Asseyez-vous !… fit-il en lui désignant un tabouret et en prenant lui-même place sur le banc… Je suis à peu près mort de fatigue ; il n'existe pas de grand-route, du Yukon jusqu'ici.

Il prit un canif avec lequel il se mit à extraire une épine de son pouce :

— Qu'allez-vous faire ? demanda-t-elle après une minute d'attente.

— Manger un morceau et me reposer avant de repartir.

— Je veux dire… qu'allez-vous faire pour… demanda-t-elle avec un geste de la tête vers l'homme inconscient.

— Rien !

Elle se dirigea vers la couchette, et d'une voix lente, posant légèrement ses doigts sur la tête bouclée, prononça :

— Alors, vous désirez le tuer ? Le tuer en ne faisant rien, vous qui pouvez le sauver si vous voulez ?

— Eh bien, oui ! S'il vous plaît de prendre ainsi les choses.

Il réfléchit un moment, puis, avec un ricanement amer et dur, donna libre cours à ses pensées :

— De temps immémorable, en ce vieux monde usé, il est d'usage assez commun de traiter de la sorte les voleurs de femmes.

— Vous êtes injuste, Grant ! répondit-elle avec douceur. Vous oubliez que j'étais consentante et même désireuse. J'ai agi de mon plein gré. Rex ne m'a pas volée, c'est faux ! C'est vous qui m'avez perdue. Je suis allée à lui, la joie au cœur et le chant du bonheur aux lèvres. Autant m'accuser de l'avoir volé, lui ! Nous ne nous sommes volés ni l'un ni l'autre : nous sommes partis ensemble, de notre propre volonté !

— Excellente excuse, déclara Linday. Je constate que vous êtes aussi intelligente qu'autrefois, Madge. Votre esprit a dû le gêner plus d'une fois…

— Une femme de tête peut-être une bonne amante…

— Et pas si sotte, interrompit-il.

— Vous approuvez donc ma conduite ?

Il leva les bras au ciel :

— Le diable emporte les femmes intelligentes ! Elles ont toujours le dernier mot avec les hommes ; ils sont sûrs de tomber un jour ou l'autre dans leurs filets. Il ne m'étonnerait nullement que vous l'eussiez conquis avec un simple syllogisme.

La seule réponse à cette boutade fut le calme sourire des deux yeux bleus de la femme, dont le regard droit trahissait l'orgueil et la certitude des dons physiques de son sexe.

— Excusez-moi : je retire mes paroles, Madge. N'eussiez-vous été qu'une écervelée, vous l'auriez conquis, lui comme tout autre, par votre beauté parfaite. Je sais à quoi m'en tenir, j'ai passé moi aussi par là et je n'en suis pas encore libéré !

Il s'exprimait en mots saccadés et toujours avec la même franchise qu'elle lui connaissait. Elle vit aussitôt tout le parti à tirer de sa dernière remarque :

— Vous rappelez-vous le lac de Genève ?

— Si je me le rappelle ! j'y ai connu le bonheur – un bonheur absurde, trop beau pour durer !

Elle approuva de la tête, une lueur dans les yeux :

— Il reste au moins le souvenir ! Grant, reportez-vous un peu en arrière ; souvenez-vous… ce que nous étions alors l'un pour l'autre.

Il sourit en dépit de lui-même.

— Ah ! je vois : vous voulez recommencer à m’ensorceler !… Il reprit son pouce, finit par en extraire l’épine, qu’il examina curieusement, puis conclut :

— Non, merci ! Le rôle du Bon Samaritain ne me dit rien !

Elle n’en persistait pas moins à l’implorer :

— Vous avez tout de même accompli ce long et dur voyage pour un inconnu.

L’impatience de Linday était manifeste :

— Croyez-vous donc, dit-il, que j’eusse bougé d’un pas si j’avais su qu’il s’agissait de soigner l’amant de ma femme ?

— Non, mais vous voici maintenant… aux côtés du malheureux couché là. Qu’allez-vous faire ?

— Rien, vous dis-je ! Et pourquoi remuerais-je un doigt ? Je ne suis pas au service de cet homme. Il m’a volé !

Elle ouvrait la bouche pour lui répondre lorsqu’on frappa à la porte ; une tête passa dans l’entrebâillement :

— Sortez ! cria-t-il.

— Désirez-vous mon aide ?

— Sortez ! Allez me chercher un seau d’eau, et déposez-le dehors à la porte !

— Vous allez… commença-t-elle, toute tremblante.

— Je vais d’abord me débarbouiller.

À cette réponse brutale, elle eut un recul et serra les lèvres.

— Écoutez, Grant, prononça-t-elle d'un ton ferme. Si vous pouvez oublier nos anciens souvenirs, j'en suis capable également. Je raconterai votre attitude à son frère. Avec son tempérament, il vous tuera si vous n'intervenez pas. À son défaut, Daw, lui-même s'en chargera, je n'ai qu'à lui en exprimer le désir.

— Pourquoi ces menaces ? Ne me connaissez-vous donc pas suffisamment ? Puis, avec un ricanement, il ajouta : D'ailleurs, je ne vois point ce que vous gagneriez à m'enlever la vie ? En quoi cela profitera-t-il à votre Rex Strang ?

Elle poussa un soupir, serra davantage les lèvres et se rendit compte que le frisson qui venait de la secouer tout entière n'avait pas échappé aux yeux de l'homme.

— Ce ne sont pas mes nerfs, protesta-t-elle. Je ne leur ai jamais cédé ; vous le savez, Grant ! Je ne sais comment expliquer cette faiblesse, mais je serai forte. Je suis désemparée pour l'instant… Cet état provient en partie de ma colère contre vous, et d'une certaine appréhension. Je ne veux pas que meure mon amant, mon roi ! Je l'aime à l'adoration… J'ai passé à son chevet des jours horribles. Oh ! par pitié, Grant, par pitié !

— Des nerfs ! rien que des nerfs ! trancha-t-il sèchement. Dominez-les un peu, ça passera ! Si vous étiez un homme, je vous conseillerais de fumer une pipe pour vous calmer.

Elle regagna d'un pas instable son tabouret, s'y assit, et contempla Grant en silence, et fit un effort pour se ressaisir.

De l'âtre parvenait le chant d'un grillon. Au dehors, on entendait deux chiens-loups se quereller. La poitrine du blessé se soulevait et s'abaissait insensiblement, sous ses fourrures. Elle vit un pli amer se dessiner sur les lèvres de Linday :

— Vous l'aimez donc à ce point ? demanda-t-il.

Le sein de la femme se gonfla, et il n'y eut pas une ombre de regret ou de honte dans la flamme d'orgueil qui passa dans ses yeux. D'un signe de tête, il marqua qu'il avait saisi la réponse :

— Laissez-moi, si vous le voulez bien, prendre mon temps pour réfléchir, dit-il.

Il s'arrêta, comme cherchant par quoi commencer :

— Je me rappelle avoir lu une histoire – de Herbert Shaw, je crois. Je vais vous la conter. C'est celle d'une femme, jeune et belle, et de son amant, un homme remarquable, féru de beauté féminine et nomade de tempérament. J'ignore jusqu'à quel point il ressemblait à votre Strang, mais j'imagine qu'il existait entre eux maints points communs. Bref, cet homme était un peintre, un bohème, un vagabond. Longtemps – pendant bien des semaines – il couvrit sa maîtresse de caresses et de baisers, puis un beau jour il disparut. Elle éprouvait pour lui le sentiment que je croyais que vous possédiez pour moi… au lac de Genève. En dix ans, elle flétrit sa beauté à force de pleurer. Les traits de certaines femmes, vous savez, se fanent et jaunissent comme la feuille ou la fleur quand le chagrin les mine.

« Or, il se trouva que l'homme devint aveugle, et dix ans plus tard, conduit par la main comme un enfant, il se laissa ramener près d'elle. Il ne lui restait plus rien. Il ne pouvait plus peindre. Elle fut très heureuse, heureuse surtout qu'il ne

pût voir son visage. Il professait, je vous le répète, le culte du Beau : il adorait, il divinisait la Beauté. Et il continua, en la tenant dans ses bras, à croire à la beauté de son amante ; sa mémoire en avait conservé le souvenir vivant ; il ne cessait d'en parler, et de se lamenter de ne plus pouvoir la contempler.

« Un jour, il lui raconta le rêve qu'il avait conçu : peindre cinq grands tableaux. Il lui confia que si jamais il recouvrait la vue, et qu'il pût peindre ces tableaux-là, tout, ensuite, lui serait indifférent : il tracerait le mot « fin » au bas de son existence, et mourrait le cœur content. Et alors, selon l'histoire – peu importe de quelle manière – sa maîtresse découvrit un élixir ; elle n'avait qu'à en oindre les yeux de son amant, et la vue lui serait sûrement rendue…

Après un silence, Linday poursuivit, haussant les épaules :

— Vous imaginez-vous sa situation, ses luttes ? En rendant la vue à l'être aimé, elle lui procurait la joie de peindre ses cinq tableaux. Mais, pour elle, c'était le perdre. Il la quitterait, ne lui pardonnerait jamais d'avoir profané en elle la Beauté, sa religion. Jamais il ne supporterait sa laideur. Elle se débattit pendant cinq jours avec elle-même puis, le sixième, lui oignit les yeux…

Linday s'arrêta brusquement, la fouillant des yeux, comme la transperçant du feu de ses prunelles noires :

— Voici la question : votre amour pour Rex Strang est-il assez fort pour aller jusque là ?

— Et si je répondais « oui » ?

— Vous diriez « oui » ?

— Parfaitement !

— Vous pourriez vous sacrifier ? Renoncer à lui ? À voix lente, comme à regret, elle murmura :

— Oui !

— Et vous viendriez avec moi ?

— Oui !… Sa voix, cette fois, était presque mourante… S'il est complètement guéri… oui !

— Vous me comprenez bien ? Vous redeviendrez ma femme ?

Prête à défaillir, elle fit un signe affirmatif de la tête.

— Fort bien !

Il se leva brusquement alla droit à son paquetage et s'empressa de le déballer :

— J'aurai besoin d'aides. Faites entrer son frère, ainsi que Daw. Il me faudra de l'eau bouillante, beaucoup d'eau bouillante. J'ai apporté des bandages, mais montrez-moi ceux que vous avez ici… Ah ! vous voilà, Daw ! Allumez-moi ce feu et faites-moi bouillir toute l'eau que vous pourrez… Et vous, fit-il en s'adressant à l'autre, prenez-moi cette table dans le coin et apportez-la sous la fenêtre en pleine lumière. Nettoyez-la bien : grattez-la de toutes vos forces. Vous, Madame Strang, vous me servirez d'infirmière. Pas de draps, sans doute ? Bien, nous nous en passerons !… Vous êtes son frère, monsieur. Je vais administrer l'anesthésique, mais vous me remplacerez ensuite. Maintenant, suivez bien mes instructions ! Vous commencerez par… mais,… tout d'abord, savez-vous tâter un pouls ?…

IV

Chirurgien de talent et célèbre pour ses audaces, Linday se surpassa lui-même au cours des jours et des semaines qui suivirent. Jamais il ne s'était trouvé en présence d'une opération si difficile, aggravée encore par le long retard et l'état effroyable de la victime, dont les membres étaient déchiquetés et les os broyés. Mais jamais non plus il n'avait eu devant lui un plus sain spécimen d'épave humaine. Malgré cela, il eût échoué sans la vitalité extraordinaire – quasi féline – et la puissance de récupération, tant physique que mentale, de l'être qu'il avait pris à cœur de rappeler à la vie.

Certains jours, le malade eut de hautes températures et le délire ; d'autres jours, l'on percevait à peine le pouls de Strang ; jours d'inquiétude au cours desquels le blessé, bien que conscient, gisait prostré sur sa couche, les yeux morts de lassitude et de souffrance, le front baigné de sueur.

Infatigable, Linday ne recula ni devant la cruauté, ni devant les plus hardies tentatives, luttant, conquérant, gagnant toujours du terrain. Il ne s'était pas donné uniquement pour tâche d'arracher le blessé à la mort, mais s'était attaqué au délicat et périlleux problème de le rétablir complètement, de lui rendre toutes ses forces de naguère.

— Il restera infirme n'est-ce pas ? lui avait demandé Madge.

Linday avait répondu :

— Je ne veux pas qu'il puisse simplement marcher, parler, pour n'être plus qu'une boiteuse caricature de ce qu'il

était. Non il pourra de nouveau courir, bondir, nager dans les torrents, chevaucher des ours, combattre des panthères, enfin renouveler toutes ses folies d'autrefois. Et, comme jadis, je vous en préviens, il fascinera les femmes. Cette perspective vous plaît-elle ? Êtes-vous toujours consentante ? N'oubliez pas que vous ne vivrez plus avec lui ?

— Continuez ! Continuez ! soupirait-elle. Rétablissez-le complètement. Faites-le redevenir ce qu'il était.

À plusieurs reprises, chaque fois que les forces récupératrices de Strang le permettaient, Linday, usant de l'anesthésie, le soumit à un impitoyable traitement, taillant, cousant en pleine chair, rapprochant avec du fil d'argent des muscles, des veines, des organes lacérés. Plus tard, une paralysie partielle ankylosa le bras gauche : Strang pouvait le soulever jusqu'à un certain point ; au-delà, il n'y parvenait plus. Linday s'attaqua à ce nouveau problème. De nouveau il fallut recoudre, couper, tailler des fils, resserrer certains muscles, en détendre d'autres. Au cours de toute cette boucherie, ce qui sauva Strang fut sa formidable vitalité et l'état parfait de sa chair.

— Vous allez le tuer ! disait parfois son frère, inquiet. Laissez-le, laissez-le tel quel, pour l'amour de Dieu ! Un infirme qui vit vaut mieux qu'un cadavre retapé !

Linday avait des flambées de colère :

— Sortez ! criait-il, sortez de cette cabane et ne remettez les pieds ici qu'après avoir reconnu ma capacité de le faire vivre ! Ne voyez-vous donc pas qu'il nous faut tendre nos volontés, mettre toute notre âme, toutes nos forces, pour le tirer de là ! L'existence de votre frère ne tient qu'à un fil. Ne comprenez-vous pas qu'un rien, une simple pensée peut tout

compromettre ? Partez, et ne revenez que lorsque vous pourrez, en toute humilité, non seulement constater qu'il vivra, mais qu'il sera comme autrefois, quand lui et vous faisiez les idiots. Sortez, vous dis-je !

Le frère de Rex, les poings serrés, l'œil menaçant implorait Madge du regard :

— Sortez ! sortez ! suppliait-elle, obéissez-lui. Il a raison, je le sens, j'en suis sûre !

Une autre fois, l'état de Strang promettant un peu d'espoir, son frère dit à Linday :

— Doc, vous êtes tout simplement admirable ! Quand je songe que je n'ai même pas pensé à vous demander votre nom !

— Mêlez-vous de vos affaires sacrebleu ! Vous me gênez, sortez !

La guérison du bras mutilé fut interrompue brusquement : la plaie se rouvrit d'une façon effroyable :

— Nécrose ! prononça Linday.

— Cette fois, c'est fini ! gémit le frère.

— Taisez-vous ! hurla Linday, furieux, sortez, emmenez Daw avec vous ; Bill aussi. Vous me rapporterez des lièvres… des lièvres vivants et sains… Posez-moi des pièges… des pièges partout !

— Combien vous en faut-il ? demanda le frère.

— Quarante, quatre mille, quarante mille, autant que vous pourrez en attraper. Vous, Madame Strang, j'ai besoin de vous ici ? Je vais fouiller dans ce bras-là pour me rendre

compte des dégâts. Disparaissez de ma vue, vous autres, et revenez avec des lièvres !

Il fouilla dans ce bras au scalpel, avec une rapidité et une sûreté de main extraordinaire, grattant l'os qui se désintégrait et s'assurant de l'étendue de la décomposition :

— Cet accident ne serait jamais survenu, expliqua-t-il à Madge si sa vitalité, bien que remarquable, n'eût été soumise à une telle épreuve sur tant d'autres points. Elle a flanché là. Je m'y attendais quelque peu, mais il ne fallait se risquer qu'à coup sûr. Ce morceau d'os-là doit partir, on pourrait à la rigueur s'en passer, mais un os de lièvre en tiendra lieu.

Parmi les centaines de lièvres qu'on lui apporta, il fit un choix minutieux : il les examina, les compara entre eux, jusqu'à ce qu'il eût arrêté son choix final. Avec le reste de son chloroforme, il réussit la délicate opération de la greffe de l'os – opération qui consiste à reconstituer un membre parfait en joignant indissolublement l'os vivant de l'animal à l'os vivant de l'homme, en liant l'homme et la bête par un étroit bandage.

Pendant toute cette période critique, surtout quand l'état de Strang fut en voie d'amélioration, Linday trouva le temps de parler d'avenir avec Madge. Il ne prit pas de gants pour lui exposer la situation et, d'ailleurs, elle ne se rebella point :

— C'est fâcheux, lui dit-il un jour, mais la loi est la loi, et il va vous falloir divorcer avant que nous puissions nous remarier. Qu'en dites-vous ? Partirons-nous pour le lac de Genève ?

— Comme il vous plaira répondit-elle.

Une autre fois, il lui demanda :

— Que diantre avez-vous pu voir en cet homme-là pour agir de la sorte ? Je sais qu'il était riche. Mais vous et moi, nous jouissons d'une certaine aisance. Ma clientèle me rapportait alors une quarantaine de milliers de dollars par an – je m'en suis assuré par la suite en revoyant mes comptes. Il ne nous manquait guère que des palais et des yachts à vapeur.

— N'en avez-vous pas fourni vous-même la réponse ? N'étiez-vous pas trop absorbé par votre clientèle ? Vous vous y passionniez à tel point que vous m'avez négligée.

— Et votre Rex, fit-il d'un ton amer, ne se passionnait-il pas aux panthères ?

Il la harcelait constamment de questions sur ce qu'il appelait son infatuation pour l'autre :

— Je n'ai aucune explication à vous fournir, répliquait-elle. Personne d'ailleurs ne peut analyser l'amour ; moi, moins qu'une autre. Je sais seulement que l'amour est un bienfait des dieux, incontestable. Il était une fois, au Fort Vancouver, parmi le haut personnel de la Compagnie de la baie d'Hudson, un baron qui se querellait sans cesse avec le pasteur de l'Église anglicane de l'endroit. L'ecclésiastique avait écrit en Angleterre pour se plaindre de ce que les employés de la Compagnie, depuis le facteur jusqu'au dernier manœuvre, prenait femme parmi les squaws : « Pourquoi, lui demanda le baron, n'avez-vous pas expliqué qu'il y avait des circonstances atténuantes ? » Le brave prêtre lui répondit : « La queue pousse aux vaches vers le bas. Je ne cherche pas à démontrer pour quelle raison elle leur vient dans ce sens-là. Je me borne à constater le fait patent. »

— Le diable emporte les femmes trop intelligentes ; elles veulent toujours avoir le dernier mot ! s'exclama Linday, une flamme d'irritation dans les yeux.

— Qui a bien pu vous attirer dans ce misérable Klondike ? lui demanda-t-elle un jour.

— Trop d'argent, et pas de femme pour le dépenser, riposta-t-il. Besoin de repos, surmenage, peut-être. J'ai tâté du Colorado, mais les télégrammes de mes clients m'y suivaient, lorsque leurs expéditeurs ne faisaient pas de même. Alors, je me suis enfui à Seattle. Même chose. Ransom est venu m'y relancer avec sa femme malade, qu'il amenait par train spécial. Pas moyen d'y échapper ! L'opération réussit, la presse locale en a vent. Vous pouvez imaginer le reste ! Il fallait me cacher. Aussitôt, j'ai filé au Klondike. Et c'est là que Tom Daw est venu me découvrir, au milieu d'une partie de whist, dans une petite cabane où je me cachais sur la rive du Yukon.

Le jour vint où il fut possible de transporter la couchette de Strang au-dehors, afin qu'il pût jouir du soleil :

— Laissez-moi lui dévoiler nos projets, dit-elle.

— Non ! Attendez ! répondit Linday.

Quelque temps plus tard, lorsque Strang fut à même de s'asseoir sur le bord de son lit et, soutenu de chaque côté, de faire quelques pas chancelants, elle répéta :

— Laissez-moi maintenant lui révéler la situation !

— Non ! insista-t-il, je n'entends pas faire les choses à demi : je veux une guérison complète, sans rechute. Ce bras-là n'est pas encore tout à fait remis ; je le lui rendrai tel que Dieu le lui a donné demain, je compte explorer encore ce

bras-là et en extraire ce qui le gêne. Il s'agit encore pour lui de deux jours sur le dos. Je n'ai malheureusement plus de chloroforme ; il en sera quitte pour serrer les dents sur un bouchon, voilà tout. Il peut tenir le coup, il possède l'endurance de douze hommes.

Vint l'été. La neige disparut, sauf, à l'Est, sur les pics lointains des montagnes Rocheuses. Les jours s'allongèrent et bientôt il n'y eut plus de nuit : maintenant le soleil disparaissait à minuit, droit au nord, pendant quelques minutes seulement au-dessous de la ligne d'horizon.

Linday ne cessait de veiller sur Strang. Il étudiait sa façon de marcher, ses moindres mouvements, le déshabillait à tout instant et, pour la millième fois, lui faisait faire des exercices d'assouplissement. Daw, Bill et son frère le massèrent si souvent qu'il dut avouer que ceux-ci eussent fait des masseurs de premier ordre dans n'importe quel bain turc de clinique ostéopathique. Cependant, Linday n'était pas encore satisfait. Il fit répéter à son patient toute la gamme de ses prouesses physiques, épiant la moindre faiblesse qui aurait pu lui échapper. Il le fit recoucher durant une semaine, lui ouvrit une jambe, opéra d'une main experte la remise en place de deux ou trois petites veines, grattant un point d'os gros à peine comme un grain de café et ne recousit le tout que lorsque la chair eut repris sa couleur saine habituelle :

— Laissez-moi lui apprendre la vérité, implorait Madge.

— Non ! pas encore ! répondait Linday. Vous ne la lui direz que quand je serai prêt.

Juillet passa, et, vers la fin d'août, Linday permit à Strang une chasse à l'élan. Il ne le lâcha pas d'une semelle, l'observant, l'étudiant à tout moment. Strang avait retrouvé

sa souplesse féline avec toute la vigueur de ses muscles ; il marchait sans effort sans la moindre lourdeur, avec une grâce extraordinaire, si agréable à l'œil.

Derrière lui, Linday peinait à le suivre ; il était en sueur et pantelant, obligé, de temps à autre, quand le terrain s'y prêtait d'allonger fortement le pas, pour se tenir à sa hauteur. Au bout d'une quinzaine de kilomètres, il dut crier halte et s'abattre sur la mousse :

— Assez ! cria-t-il, je ne peux plus vous suivre !

Il s'épongea le visage, ruisselant de sueur, et Strang s'assit sur une souche de sapin. Il souriait en regardant tour à tour le médecin et le paysage, qu'il admirait en ami familier, en panthéiste :

— Eh bien, lui demanda Linday, ça va ? Pas de tiraillements, pas de démangeaisons, pas de malaise ?

Strang secoua sa tête bouclée et étendit sur l'herbe son corps souple, dont toutes les fibres proclamaient la joie de vivre :

— Vous êtes tout à fait guéri, Strang. Pendant un hiver ou deux, attendez-vous à ce que vos anciennes plaies soient sensibles au froid et à l'humidité ; mais cela passera, et il se peut même que vous ne ressentiez rien.

— Dieu m'est témoin, docteur, que vous avez opéré des miracles avec ma carcasse. Je ne sais comment vous témoigner ma gratitude… Je ne connais même pas votre nom !

— Ce qui importe peu. Je vous ai tiré d'affaire, c'est l'essentiel.

— Mais votre nom doit sûrement être fameux, insista Strang. Je parierais que je le reconnaîtrais si je l'entendais prononcer !

— Peut-être, répondit simplement Linday. Mais là n'est pas la question. Je veux encore tenter une épreuve, puis j'en aurai fini avec vous. De l'autre côté de cette chaîne de montagne, coule un petit cours d'eau, un affluent du Grand Windy. Daw me dit que l'an dernier vous êtes allé là-bas et en êtes revenu en trois jours ; il a ajouté que vous l'aviez presque tué à vous suivre. Vous resterez ici ce soir et camperez. Je vous enverrai Daw avec le matériel de campement. Il ne dépendra plus ensuite que de vous, de faire le trajet aller et retour en trois jours, comme l'an dernier.

V

— Maintenant, dit Linday à Madge, il vous reste une heure pour empaqueter vos affaires. Moi, je vais apprêter le canot. Bill est parti chercher l'élan, et ne le rapportera qu'à la nuit. Nous atteindrons ma cabane aujourd'hui, et dans une semaine nous arriverons à Dawson.

Elle eut un sursaut de fierté :

— J'espérais…

— … que je renoncerais à l'enjeu ?

— Mon Dieu, un contrat est un contrat. Mais vous auriez pu montrer moins d'animosité à réclamer votre dû. Vous

êtes cruel. Vous l'éloignez pendant trois jours et me privez des paroles d'adieu que j'espérais lui dire.

— Laissez-lui un mot.

— Si j'écris, je lui avouerai tout.

— Ce serait une injustice envers nous trois, répondit Linday.

Lorsqu'il revint du canot, le paquetage de la femme était tout emballé et la lettre écrite :

— Vous permettez que je la lise ? dit-il.

Après une courte hésitation, elle lui remit la missive.

— À la bonne heure ! c'est franc ! dit-il quand il en eut achevé la lecture. Et maintenant, êtes-vous prête ?

Il transporta son paquetage sur la rive, et, s'agenouillant, assujettit d'une main le canot et tendit l'autre à la femme pour l'aider à y monter. Il l'observait avec une vive attention ; mais elle lui tendit la main sans le moindre tremblement, se préparant à monter dans l'embarcation :

— Attendez ! dit-il… Un moment ! Vous vous rappelez cette histoire d'élixir que je vous ai contée. Je ne vous en ai pas dit la fin. La voici. Et quand la femme eut oint les yeux de l'homme, au moment où elle se disposait à le quitter, elle regarda le miroir et s'aperçut que sa beauté lui avait été rendue. Et son amant, recouvrant à l'instant l'usage de la vue, poussa un cri de joie en la revoyant si belle et il l'enlaça dans ses bras.

Contenant son émotion, elle attendit qu'il continuât. Une lueur d'étonnement s'esquissait sur ses traits et ses yeux…

— Vous aussi êtes bien belle, Madge, fit-il… Il se tut un moment, puis, d'un ton sec, reprit : On devine le reste. J'imagine que les bras de Rex Strang ne resteront pas long-temps vides… Adieu !

— Grant !… murmura-t-elle d'une voie éteinte mais dont l'accent se passait de mots…

Il eut un petit rire sardonique :

— Je voulais simplement vous démontrer que je valais mieux que vous croyiez. Bah ! Tisons sous la cendre, que voulez-vous !

— Grant !

Il monta dans le canot, tendit sa main fine et nerveuse :

— Adieu ! répéta-t-il.

Elle la saisit et l'enserra dans les deux siennes :

— Chère, chère main, si forte ! murmura-t-elle, se penchant sur elle pour la baiser.

D'un geste brusque, il la lui arracha, poussa le canot loin de la rive, plongea la rame dans le courant rapide et se lança dans la baie où l'eau se déversait en miroir liquide avant de se précipiter sur les hauts-fonds en un fol tourbillon d'écume neigeuse.

L'HISTOIRE DE JEES-UCK[19]

Il y a, dans l'histoire, renoncements et renoncements. Mais, en essence, le renoncement est toujours de même nature. Et le paradoxe consiste en ceci qu'hommes et femmes abandonnent ce qu'ils ont de plus cher au monde pour quelque chose d'encore plus cher. Jamais il n'en fut autrement, depuis le jour où Abel offrit les plus gros premiers-nés de son troupeau. Ces prémices étaient tout ce qu'il aimait de mieux sur terre, et cependant il les offrit en holocauste pour rester en bons termes avec la Divinité. De même quand Abraham s'apprêta à immoler son fils sur l'autel : Isaac lui était très cher, mais pour une raison inexplicable Dieu lui était encore plus cher. Peut-être Abraham craignait-il le Seigneur. Cependant, depuis lors, à tort ou à raison, quelques milliards de gens ont décrété qu'il aimait le Seigneur et désirait le servir.

Dès lors qu'on admet l'amour comme un service et le renoncement comme une façon de servir, il devient évident que Jees-Uck, simple femme d'une race à peau bronzée, aima d'un grand amour. Elle ignorait l'histoire, n'ayant appris à lire que les indices du temps et du gibier ; par conséquent, elle n'avait jamais entendu parler ni d'Abel ni d'Abraham, ni même, ayant échappé aux bonnes sœurs de ***Holy Cross,*** de

[19] ***The Story of Jees-Uck.***

Ruth la Moabite, qui renonça à son dieu même pour l'amour d'une femme étrangère.

Jees-Uck n'avait qu'une sorte de renoncement, celui dont le facteur dynamique est représenté par une matraque, et qui s'impose au chien voleur d'un os à moelle. Cela ne l'empêcha point, l'heure venue, de s'élever à la hauteur des héros à peau blanche par un renoncement d'allure vraiment royale.

Voici donc l'histoire de Jees-Uck, qui est en même temps celle de Neil Bonner, de Kitty Bonner et d'un ou deux de leurs descendants. Jees-Uck appartenait, il est vrai, à une race bronzée ; mais cette race n'était pas celle des Indiens ni des Esquimaux, ni même des Inuits. Dans le recul des traditions orales s'estompe la figure d'un certain Skolkz, indien Toyaat du Yukon, qui dans sa jeunesse voyagea jusqu'au Grand Delta habité par les Inuits, où il rencontra une femme nommée Ollilie, fille d'un Inuit et d'une mère de la race des Esquimaux. Le couple Skolkz-Ollilie donna naissance à une femme nommée Halie, qui appartenait pour moitié à la race des Indiens Toyaat, pour un quart à celle des Inuits et pour un autre quart à celle des Esquimaux. Et cette Halie fut la grand-mère de Jees-Uck.

Or cette Halie, en qui se mêlait le sang de trois races et qui ne voyait aucune objection à un nouveau mélange, épousa un Russe, marchand de fourrures, nommé Shpack, également connu en son temps sous le nom de Gros-et-Gras. Shpack est ici classé comme Russe faute d'un terme mieux approprié. Car le père de Shpack, forçat esclavon des Provinces Inférieures, s'était échappé des mines de vif-argent dans le nord de la Sibérie, où il connut une certaine Zimba,

appartenant au peuple des Daims, et qui devint mère de Shpack, lequel devint le grand-père de Jees-Uck.

Si Shpack n'eût pas été capturé dans son enfance par le peuple de la Mer, qui frange de sa misère le bord de l'Océan Arctique, il ne serait pas devenu grand-père de Jees-Uck et il n'y aurait pas eu d'histoire à raconter. Mais il fut réellement capturé par le peuple de la Mer, auquel il échappa pour passer en Kamtchatka, et de là sur un navire norvégien à destination de la mer Baltique. Peu après il arriva à Saint-Pétersbourg, et au bout de quelques années, il partait en dérive vers l'est, suivant la même route monotone que son père avait arrosée de son sang et de ses larmes un demi-siècle auparavant. Mais Shpack était un homme libre, au service de la grande compagnie des Fourrures russes. En cette qualité, il voyagea de plus en plus loin vers l'est, jusqu'au jour où il franchit le détroit de Behring et pénétra dans l'Amérique russe ; et à Pastolik, tout près du grand delta du Yukon, il devint le mari de Halie, future grand-mère de Jees-Uck. De cette union naquit la petite Tukesane.

Shpack, sous les ordres de la compagnie, accomplit en pirogue un voyage de quelques centaines de miles en remontant le Yukon jusqu'au poste de Nulato. Il emmena avec lui Halie et la petite Tukesane.

Ceci se passait en 1850, et ce fut cette année-là que les Indiens de la rivière tombèrent sur le poste de Nulato et l'effacèrent de la surface terrestre. Ce fut la fin de Shpack et de Halie.

Tukesane disparut au cours de cette terrible nuit. Aujourd'hui encore, les Indiens Toyaat soutiennent qu'ils ne jouèrent aucun rôle dans ce drame : le fait n'en subsiste pas moins que la petite Tukesane grandit parmi eux.

Tukesane épousa successivement deux frères de la tribu et resta stérile de l'un et de l'autre. C'est pourquoi les autres femmes hochaient la tête, et aucun Toyaat ne se présenta plus pour épouser cette femme deux fois veuve et sans enfants.

À cette époque-là, à bien des miles en amont, au fort Yukon, se trouvait un homme nommé Spike O'Brien. Le fort Yukon était un poste de la Compagnie de la baie d'Hudson, et Spike O'Brien était un des employés de cette compagnie. C'était un bon serviteur, mais il en était venu à juger que le service était mauvais, et au bout d'un certain temps il déserta.

Il fallait un an de voyage, en suivant la chaîne des postes, pour retourner à la Factorerie d'York, sur la baie d'Hudson. En outre, ces postes étant ceux de la Compagnie, il savait qu'il ne pourrait échapper aux griffes de celle-ci. Il ne lui restait qu'à descendre le Yukon. Or, aucun Blanc n'avait jamais descendu le Yukon, aucun Blanc ne savait même si le Yukon se jetait dans l'Océan Arctique ou dans la mer de Behring ; mais Spike O'Brien était un Celte, et la perspective du danger le séduisait.

Quelques semaines après, un peu affamé, contusionné et mourant de fièvre de rivière, il poussa le nez de sa pirogue dans le talus de la rive, près du village des Yoatts, et s'évanouit presque aussitôt.

Au cours des semaines qui suivirent, pendant qu'il reprenait ses forces, il jeta les yeux sur Tukesane et la trouva belle. Comme le père de Shpack, qui avait vécu jusqu'à un âge avancé dans la peuplade sibérienne du Daim, O'Brien aurait pu laisser ses vieux os chez les Toyaat. Mais le goût de l'aventure lui tiraillait l'âme et l'empêchait de rester sur

place. De même qu’il était venu de la factorerie d’York au fort Yukon, il pouvait être le premier à accomplir le voyage du fort Yukon à la mer.

Il descendit donc le fleuve, eut l’honneur d’être le premier à franchir par terre le passage du Nord-Ouest, mais personne n’y fit attention et nulle renommée ne proclama son nom.

Plusieurs années après, il tenait à San Francisco un hôtel pour matelots et passait pour un remarquable menteur à cause des histoires parfaitement vraies qu’il racontait. Mais un enfant naquit à Tukesane, qui jusqu’ici n’avait pu concevoir. Et cet enfant fut Jees-Uck.

Nous avons tracé avec quelque détail sa lignée ancestrale pour faire voir qu’elle n’était ni de race indienne ni de celle des Esquimaux ou des Inuits, ni guère d’aucune autre, et pour donner l’idée des méandres que peut parcourir la graine des générations dont nous provenons tous tant que nous sommes.

*

* *

Grâce à ce sang vagabond et à cet atavisme composé de nombreuses races, Jees-Uck s’épanouit dans sa jeunesse en une merveille de beauté, d’un caractère un peu bizarre, peut-être, et assez oriental pour retenir l’attention d’un ethnologue, mais dont le trait essentiel était sa minceur et sa souplesse. À part un vif et léger tour d’imagination, la contribution celtique n’était guère apparente : peut-être lui faut-il attribuer aussi la chaleur du sang qui courait sous sa peau et lui éclaircissait le teint : mais cette qualité pouvait provenir aussi bien de Shpack Gros-et-Gras, qui avait hérité de la fraî-

cheur slavonique de son père. D'autre part, Jees-Uck avait de grands yeux noirs et ardents, de ces yeux de métisse, ronds, immenses et sensuels, qui dénotent la collusion d'une race sombre avec la blanche. En outre, le sang blanc qui coulait dans ses veines la rendait quelque peu ambitieuse. Néanmoins, d'après ses perspectives d'avenir, elle était bel et bien indienne.

Certain hiver, quand elle fut jeune fille, un nommé Neil Bonner pénétra dans sa vie. Mais il était entré dans le pays un peu à contrecœur : à vrai dire, il y était venu tout à fait contre sa volonté. Entre un père qui détachait des coupons ou cultivait des roses et une mère qui s'abandonnait avec plaisir au tourbillon social, Neil était devenu un peu extravagant : non qu'il fût vicieux ; mais un jeune homme qui a le ventre plein et rien à faire au monde doit dépenser son énergie de façon ou d'autre.

Neil était de ceux-là, et il se mit à dépenser son énergie de telle manière et en telle proportion que, le moment venu de l'inévitable débâcle, son père sortit de la roseraie dans un état de panique et regarda son fils d'un œil médusé : puis il courut chez un confrère avec qui il causait habituellement de coupons et de roses, et entre ces deux collègues fut arrêté et prononcé le destin du jeune Neil Bonner. Celui-ci devrait partir pour une période d'épreuve et oublier ses folies de jeunesse afin de pouvoir vivre selon les excellents principes de ses aînés.

Cette détermination prise, et le jeune Neil ayant manifesté quelque repentir et beaucoup de honte, le reste alla tout seul. Les deux compères détenaient beaucoup d'actions dans la compagnie P.C. Cette compagnie possédait une flotte de vapeurs fluviaux et maritimes, et exploitait en outre

une centaine de milliers de miles carrés de territoires généralement représentés en blanc sur les cartes géographiques.

La compagnie envoya donc le jeune Neil dans ces contrées septentrionales pour y travailler et apprendre à devenir un bon citoyen comme son père. « Cinq années de vie simple, près de la terre et loin des tentations feront de lui un homme », déclara le vieux Neil Bonner, qui, ayant ainsi décrété, se retira parmi ses roses.

Le jeune Neil serra les mâchoires, leva le menton à un angle convenable et alla se mettre au travail. En qualité de subalterne, il fit de bonne besogne et mérita les éloges de ses supérieurs : non qu'il se délectât à cette tâche, mais parce que c'était la seule chose qui pût l'empêcher de devenir fou.

La première année, il aurait bien voulu être mort. La seconde année, il maudit le Créateur. Au cours de la troisième, il se partagea entre ces deux émotions et dans sa confusion se querella avec un personnage d'autorité. Il sortit vainqueur de la querelle, mais le haut personnage eut le dernier mot, grâce à un rapport qui fit expédier le jeune Neil dans un exil, en comparaison duquel son cantonnement précédent lui faisait l'effet d'un paradis. Cependant, il s'y rendit sans récriminer, car le Nord avait réussi à faire de lui un homme.

De-ci, de-là, dans les espaces laissés en blanc sur les cartes, on trouve de petits cercles pareils à la lettre *o,* près desquels se lisent des noms comme « Fort Hamilton », « Poste de Yamana », « Twenty-Mile », donnant au lecteur l'impression que ces espaces blancs sont parsemés de villes et de villages.

Mais c'est là une vaine imagination. « Twenty-Mile », qui ressemble à la plupart des postes, est une cabane de

rondins de la dimension d'une épicerie de coin de rue ordinaire, avec chambres à louer au premier. Une cache perchée sur de hautes béquilles se trouve dans la cour de derrière, ainsi qu'une ou deux dépendances. La cour de derrière, dépourvue de clôtures, s'étend jusqu'à l'horizon et sensiblement au-delà. Pas d'autres cabanes en vue, bien que les Toyaat dressent parfois un camp d'hiver à un mile ou deux en aval du Yukon.

Tel est le comptoir de « Twenty-Mile », une des nombreuses tentacules de la compagnie P.C. C'est là que l'agent, aidé d'un employé, marchande avec les Indiens sur le prix de leurs fourrures, et fait avec les mineurs errants un commerce intermittent sur la base de la poudre d'or. C'est là aussi que l'agent et son aide passent tout l'hiver à désirer le printemps et, celui-ci venu, campent en blasphémant sur le toit de la cabane pendant que le Yukon en nettoie l'intérieur. C'est là enfin que, dans la quatrième année de son séjour en ce pays, Neil Bonner arriva pour prendre la direction de l'établissement.

Il ne déplaçait aucun agent. Celui qui tenait le comptoir précédemment s'était supprimé lui-même : « à cause des rigueurs du séjour », disait l'aide resté là. Mais une version différente circulait parmi les Toyaat accroupis près de leurs feux. Cet aide était un homme aux épaules affaissées et à la poitrine rentrée, avec une figure cadavéreuse et des joues caves que ne parvenait pas à cacher la barbe noire et clairsemée. Il toussait beaucoup, comme si ses poumons étaient attaqués, et dans ses yeux apparaissait cette lueur de folie fiévreuse qui caractérise les poitrinaires au dernier degré.

Pentley était son nom – Amos Pentley – et Bonner ne l'aimait pas, bien qu'il éprouvât de la pitié pour le pauvre

diable. Ils ne s'entendaient guère, ces deux hommes qui, entre tous, auraient dû vivre en bons termes et s'unir contre le froid, le silence et les ténèbres d'un hiver prolongé.

Bonner finit par conclure qu'Amos était atteint d'un commencement de folie et le laissa tranquille, faisant lui-même tout le travail, excepté la cuisine. Même dans ces conditions, Amos n'avait pour lui que des regards amers et une haine non déguisée. C'était une grande désillusion pour Bonner : car le sourire d'un semblable, une parole joyeuse, une sympathique camaraderie sont choses précieuses dans l'infortune partagée ; et l'hiver n'était guère avancé quand il commença de se rendre compte des raisons supplémentaires qui, en compagnie d'un aide pareil, avaient poussé son prédécesseur à attenter à sa propre vie.

Twenty-Mile était un endroit fort solitaire. De tous côtés, le morne désert s'étendait jusqu'à l'horizon. La neige, qui était en réalité de la glace, couvrait le pays de son manteau et ensevelissait tout sous un silence de mort.

Pendant des jours, le temps demeurait froid et le thermomètre indiquait couramment trente à cinquante degrés au-dessous de zéro. Puis survenait un changement. Le peu d'humidité répandu dans l'atmosphère se condensait en nuages informes d'un gris vague, et le thermomètre remontait à vingt degrés au-dessous de zéro ; l'humidité du ciel se précipitait en granules de gelée durcie qui sifflaient comme du sucre cristallisé ou du sable qu'on lancerait à coups de pied. Après quoi le temps redevenait froid et sec jusqu'à ce qu'une couche suffisante d'humidité se fût amassée pour abriter la terre contre la froidure de l'espace extérieur. C'était tout. Rien autre ne se produisait : pas d'orages, pas

de torrents de pluie fouettant les forêts, rien que cette précipitation machinale de l'humidité accumulée.

Peut-être le fait le plus remarquable au cours de ces monotones semaines fut-il le relèvement sans précédent de la température jusqu'à quinze degrés au-dessous. En compensation, l'espace extérieur refroidit la terre au point que le mercure gela et le thermomètre à alcool, après avoir stationné pendant quinze jours à plus de vingt et un au-dessous, éclata.

Désormais, il devenait impossible de mesurer l'abaissement de la température. Un autre phénomène monotone dans sa régularité était l'allongement des nuits, à tel point que le jour se réduisait à une rapide apparition de lumière entre deux périodes d'obscurité.

Neil Bonner était un animal sociable. Les folies mêmes pour lesquelles il faisait pénitence provenaient de son excès de sociabilité. Et voici que, dans sa quatrième année d'exil, il se trouvait en compagnie – si l'on peut travestir ainsi ce terme – d'une créature morose et renfermée dans son mutisme, dans les sombres yeux de laquelle couvait une haine aussi amère qu'injustifiée.

Bonner, pour qui la conversation et la camaraderie représentaient l'essence de la vie, allait et venait comme un fantôme, tourmenté par le souvenir des réjouissances sociales de sa vie antérieure.

Pendant la journée, il pinçait les lèvres, le visage rigide ; mais la nuit il serrait les poings, s'agitait dans ses couvertures et pleurait comme un enfant. Puis il se souvenait de certain supérieur, et le maudissait au cours des longues heures. Il maudissait Dieu également : mais Dieu comprend

ces choses-là et ne peut avoir le cœur de blâmer les faibles mortels qui blasphèment en Alaska.

Ce fut là, au poste de Twenty-Mile, que Jees-Uck se présenta un jour pour acheter de la farine et du lard, des perles et des étoffes d'un rouge vif destinées à ses travaux de fantaisie : en outre, mais inconsciemment, pour rendre encore plus solitaire un homme qui l'était déjà et, dans son sommeil, lui faire tendre les bras vers le vide. Car Neil Bonner n'était qu'un homme.

La première fois qu'elle entra dans le magasin, il la regarda longuement, comme celui qui est altéré regarde un puits artésien. Et elle, grâce à l'hérédité léguée par Spike O'Brien, s'enhardit en imagination et lui sourit, les yeux dans les yeux, non pas comme les gens à peau cuivrée doivent aux races royales, mais comme une femme sourit à un homme.

La chose était inévitable ; mais il ne le voyait pas et contre elle il lutta avec autant de fierté et de passion qu'il se sentait attiré vers la jeune femme. Et elle ? C'était Jees-Uck, une Indienne pure et simple de par son éducation.

Elle vint fréquemment faire des achats au poste. Souvent elle s'asseyait près du grand poêle à bois et causait en mauvais anglais avec Neil. Celui-ci en vint bientôt à attendre ses visites : les jours où elle ne venait pas, il se sentait ennuyé et impatient. Parfois il se prenait à réfléchir et, ces jours-là, il la recevait froidement, avec une résolution qui l'intriguait et la piquait, et qui, d'après elle, n'était pas sincère. Mais le plus souvent il n'osait pas réfléchir ; alors tout allait bien et ce n'étaient que rires et sourires. Et Amos, pantelant comme un squale échoué, avec sa toux creuse comme la tombe, esquissait un rictus en les regardant. Lui, qui ai-

mait la vie, ne pouvait pas vivre, et son âme s'ulcérait à la vue des autres qui le pouvaient. Aussi haïssait-il Bonner, cet être si bien vivant et dans les yeux de qui la joie surgissait à l'apparition de Jees-Uck.

Quant à Amos, la simple pensée de la jeune fille suffisait à lui accélérer le sang au point de déterminer une hémorragie.

Jees-Uck, dont l'esprit simple pensait de façon rudimentaire, sans chercher à peser la vie dans ses minimes subtilités, lisait Amos Pentley à livre ouvert. En quelques mots, avec une franchise brutale, elle avertit Bonner. Mais aux yeux de celui-ci les complications d'une existence plus haute obscurcissaient la situation, et il ne fit que rire de son inquiétude manifeste.

Pour lui, Amos était un pauvre diable, un malheureux chancelant sans espoir sur le bord de la tombe. Bonner, ayant beaucoup souffert, trouvait facile de beaucoup pardonner.

Un certain matin, au cours d'une période de froid intense, il se leva de table où il venait de déjeuner dans le magasin. Jees-Uck s'y trouvait déjà, toute rose de sa course sur la piste, venue pour acheter un sac de farine.

Quelques minutes après, il était dehors dans la neige, en train d'amarrer le sac sur le traîneau. En se penchant, il éprouva une sorte de raideur dans le cou et pressentit l'imminence d'un désastre physique. Au moment où, la dernière boucle attachée, il se redressait, il fut saisi d'un spasme foudroyant et s'abattit dans la neige. Raide et frissonnant, la tête renversée en arrière, les membres étendus, le dos arqué, la bouche tordue, il semblait supplicié dans toutes les parties

de son corps. Sans pousser un cri ni prononcer un mot, Jees-Uck se précipita dans la neige à côté de lui : mais dans un spasme il venait de lui saisir les deux poignets, et, tant que dura la convulsion, elle demeura impuissante à lui porter secours. Au bout de quelques instants, le spasme se relâcha et l'homme demeura faible, presque évanoui, de grosses gouttes de sueur au front et de l'écume aux lèvres.

— Vite ! murmura-t-il d'une voix étrange et rude. Vite ! Dans la cabane !

Il se mit à ramper sur les mains et les genoux, mais elle le souleva, et, appuyé sur son jeune bras, il avança plus vite. Au moment où il entrait dans le magasin, un nouveau spasme le saisit : son corps échappa irrésistiblement à la jeune femme et roula sur le sol en se tordant. Amos Pentley approcha et la regarda curieusement.

— Oh ! Amos ! cria-t-elle dans une atroce souffrance d'appréhension et d'impuissance. Lui mourir, tu crois ?

Amos haussa les épaules et continua à regarder.

Le corps de Bonner se relâcha, les muscles tendus s'assouplirent et une expression de soulagement apparut sur son visage.

— Vite ! prononça-t-il entre ses dents serrées, en essayant de commander à sa bouche qui se tordait à l'approche d'un nouveau spasme. Vite ! Jees-Uck ! La médecine ! N'importe ! Traîne-moi !

Elle savait où se trouvait le coffre à médecine, au fond de la chambre, derrière le poêle, et elle y traîna par les jambes l'homme qui se débattait. Le spasme passé, très faible et très malade, il commença de fouiller dans le coffre.

Il avait vu mourir des chiens présentant des symptômes analogues à son cas, et il savait ce qu'il fallait faire. Il prit un flacon d'hydrate de chloral, mais ses doigts affaiblis ne pouvaient le déboucher. Jees-Uck le déboucha pour lui tandis qu'il était en proie à une autre convulsion.

En revenant à lui, il prit le flacon qu'elle lui présentait ouvert : plongeant le regard dans les grands yeux noirs de la femme, il y déchiffra ce que les hommes ont toujours lu dans les yeux de leur compagne.

Il prit une forte dose de la drogue et se renversa jusqu'à ce qu'un nouveau spasme fût passé. Puis il se souleva avec peine sur un coude.

— Écoute, Jees-Uck ! dit-il très lentement, comme averti de la nécessité de se hâter en même temps qu'effrayé de le faire. Fais ce que je te dis. Reste près de moi, mais sans me toucher. Il faut que je sois très tranquille, mais je ne veux pas que tu t'en ailles. Ne t'en va pas. Et ne laisse pas Amos s'en aller. Compris ? Amos doit demeurer ici.

Sa mâchoire commençait à se raidir et sa figure à trembler et se contracter aux approches d'un nouveau spasme, mais il luttait pour se maîtriser.

Jees-Uck hocha la tête, et il fut en proie à une série de convulsions qui diminuèrent peu à peu de force et de fréquence. Jees-Uck, penchée sur lui, se souvenait de son injonction et n'osait pas le toucher. À un moment donné, Amos donna des signes de nervosité et fit mine de vouloir s'en aller dans la cuisine ; mais un vif éclair apparu dans les prunelles de l'Indienne lui fit changer d'avis, et après cela, à part sa pénible respiration et sa toux sentant le sapin, il se tint tranquille.

Bonner s'endormit. Bientôt disparut la lueur fugitive indiquant le jour. Amos, suivi dans tous ses mouvements par les regards de la femme, alluma les lampes. Le soir arriva. À travers la fenêtre du nord, on vit le ciel s'embraser d'une aurore boréale qui flamba, puis vacilla et se fondit en obscurité.

Quelque temps après, Bonner se réveilla. Tout d'abord il s'assura de la présence d'Amos, puis il sourit à Jees-Uck et se redressa. Tous ses muscles étaient raides et douloureux, et il souriait tristement en les tâtant et les pressant pour constater l'étendue des dégâts. Puis son visage devint dur et résolu.

— Jees-Uck, dit-il, prends une bougie dans la cuisine. Il y a des aliments sur la table, des biscuits, des haricots et du lard, ainsi que du café dans un pot sur le poêle. Apporte tout cela ici sur le comptoir. Apporte aussi les verres, l'eau et le whisky que tu trouveras sur l'étagère supérieure du placard fermé. N'oublie pas le whisky.

Après avoir avalé une bonne dose d'alcool, il fouilla le coffre à pharmacie et mit soigneusement de côté certaines bouteilles et fioles. Puis il entreprit une analyse rudimentaire des aliments. Il n'avait pas oublié certaines expériences de laboratoire jadis apprises au collège, et possédait assez d'imagination pour obtenir des résultats avec un matériel limité. Les symptômes de tétanos qui avaient caractérisé ses spasmes simplifiaient l'opération, et il se contenta d'un essai.

Le café ne donna aucun résultat, pas plus que les haricots. Il examina les biscuits avec la plus grande attention. Amos, qui ne connaissait rien à la chimie, l'observait avec une curiosité tranquille. Mais Jees-Uck avec sa foi profonde en la sagesse des Blancs, et particulièrement en la sagesse

de Neil Bonner, et qui non seulement ne savait rien mais avait conscience de sa propre ignorance, regardait son visage plus que ses mains.

Il élimina les possibilités l'une après l'autre jusqu'à ce qu'il arrivât à l'épreuve définitive. En guise d'éprouvette, il se servit d'un mince flacon qu'il tenait entre lui et la lumière, observant la lente précipitation d'un sel en solution dans ce tube. Il ne dit rien, mais il vit ce qu'il s'attendait à voir. Et Jees-Uck, les yeux rivés à son visage, remarqua aussi quelque chose qui la fit bondir comme une tigresse sur Amos, et, avec une souplesse et une force merveilleuse, ployer en arrière sur son genou le corps du misérable. Elle tira de sa gaine et éleva son couteau, qui étincela à la lumière. Amos poussa un rugissement ; mais Bonner intervint avant que la lame s'abaissât.

— Tu es une brave fille, Jees-Uck. Mais ne t'inquiète pas de lui. Laisse-le aller.

Obéissante, elle laissa tomber l'homme, malgré la protestation empreinte sur ses propres traits, et le corps du misérable sonna sur le plancher. Bonner le poussa du bout de son mocassin.

— Lève-toi, Amos ! ordonna-t-il. Il te reste à faire ton paquet et à prendre la piste cette nuit même.

— Tu ne veux pas dire… grommela sauvagement Amos.

— Je veux dire que tu as essayé de m'empoisonner, reprit Neil d'un ton froid et tranquille. Je veux dire que tu es le meurtrier de Birdsall, bien que toute la compagnie le croie suicidé. Dans mon cas, tu as employé de la strychnine. Dieu sait comment tu lui as fait son affaire ! Je ne puis pas te pendre maintenant. Tu es trop près de la tombe. Mais

Twenty-Mile est trop petit pour nous deux, et il te faut déguerpir. Il y a deux cents miles d'ici à Holy Cross. Tu peux faire le trajet à condition de ne pas trop te fatiguer. Je te donnerai des vivres, un traîneau et trois chiens. Tu seras aussi en sûreté qu'en prison, car tu ne peux sortir du pays. Et je t'offre une chance. Tu es presque mort. Eh bien ! je n'écrirai pas un mot à la Compagnie avant le printemps. En attendant, ce que tu as de mieux à faire est de mourir. File !

— Toi te coucher ! insista Jees-Uck, quand Amos disparut dans la nuit en direction de Holy Cross. Toi encore malade, Neil !

— Et toi tu es une bonne fille, Jees-Uck ! répondit-il. En foi de quoi voici ma main. Mais il faut retourner chez toi.

— Tu ne m'aimes pas, dit-elle simplement.

Il l'aida à mettre sa ***parka*** en peaux d'écureuils et l'accompagna jusqu'à la porte.

— Je ne t'aime que trop, Jees-Uck ! répondit-il doucement.

Après cela le suaire de la nuit arctique s'appesantit sur la terre et l'obscurcit encore, et Neil Bonner en vint à se dire qu'il n'avait pas estimé à sa juste valeur même la figure maussade de l'assassin moribond.

Twenty-Mile était une affreuse solitude.

« Pour l'amour de Dieu, Prentiss, envoyez-moi un aide », écrivit-il à l'agent de Fort Hamilton, à trois cents miles en amont du fleuve.

Six semaines après, un messager indien apporta la réponse :

« Fatalité ! J'ai les deux pieds gelés. Je ne puis me passer d'aide moi-même. Prentiss. »

Comme pour empirer les choses, la majorité des Toyaat se trouvaient à grande distance sur les flancs d'un troupeau de caribous, et Jees-Uck les accompagnait. Cet éloignement semblait la rapprocher de Neil Bonner, qui se surprit à se la représenter, jour par jour, au campement et sur la piste.

Il n'est pas bon être seul. Souvent il sortait du magasin silencieux, nu-tête et frénétique, et montrait le poing à la lueur du jour qui dépassait l'horizon méridional : par les nuits tranquilles et glacées, il quittait son lit pour se précipiter dans la neige et assaillir de ses clameurs le vaste silence, comme si c'était un être tangible, doué de sentiments et capable de s'irriter ; ou encore il criait sur ses chiens endormis au point de déchaîner leurs hurlements.

Un jour, il amena dans le poste une de ces bêtes hirsutes et s'amusa à la traiter comme s'il s'agissait de l'homme envoyé par Prentiss. Il essaya de lui apprendre à dormir convenablement sous des couvertures la nuit, s'asseoir à table et manger comme un homme, mais l'animal, simple loup à peine domestiqué, se rebella, se réfugia dans les coins sombres en hurlant et alla jusqu'à le mordre à la jambe, sur quoi il fut corrigé et renvoyé au chenil.

Alors cette manie de personnification s'empara de Neil Bonner et s'imposa à lui. Toutes les forces de son entourage se métamorphosèrent en vivantes entités et vinrent demeurer avec lui. Il recréa le panthéon primitif, érigea un autel au soleil et y fit brûler de la chandelle et du lard, et dans la cour sans clôture, près de la cache aux longues pattes, il construisit un démon de neige, auquel il faisait des grimaces et pro-

diguait la raillerie, quand le mercure descendait dans le thermomètre.

Tout cela n'était qu'un jeu, naturellement : il se le disait à haute voix et se le répétait pour en être bien sûr, ignorant que la folie tend toujours à s'exprimer en faux-semblants et amusements.

Un jour, le père Champreau, missionnaire jésuite, s'arrêta à Twenty-Mile. Bonner se jeta dans ses bras et l'entraîna dans le poste, se cramponnant à lui et pleurant, si bien que le prêtre se mit à pleurer avec lui par pure compassion. Sur quoi Bonner passa sans transition à une folle gaieté et fit à son hôte une réception prodigue, jurant vaillamment qu'il ne le laisserait pas partir.

Mais le père Champreau, chargé d'une mission urgente pour son ordre à Salt Water, dut repartir le lendemain matin, tandis que Bonner lui affirmait par serment qu'il serait responsable de son trépas.

Cette menace était en bonne voie de réalisation quand les Toyaat rentrèrent de leur longue chasse à leur campement d'hiver. Ils rapportaient de nombreuses fourrures ; il y eut désormais beaucoup d'échanges et d'animation à Twenty-Mile. En outre, Jees-Uck vint acheter des perles, des étoffes voyantes et divers autres articles ; et Bonner commença de redevenir lui-même.

Pendant toute une semaine, il se débattit contre ses propres sentiments. Puis le dénouement survint un soir, au moment où la jeune femme se levait pour partir. Elle n'oubliait pas la façon dont il l'avait repoussée, car elle conservait dans le sang l'orgueil qui jadis incitait Spike O'Brien à franchir le passage du Nord-Ouest.

— Je m'en vais maintenant, dit-elle. Bonsoir, Neil !

Mais il la suivit et déclara :

— Non ! Ce n'est pas gentil !

Et comme elle se retournait avec un visage redevenu soudain joyeux, il se pencha en avant, avec une lente gravité, comme s'il accomplissait un rite sacré, et l'embrassa sur les lèvres. Les Indiens Toyaat ne lui avaient jamais enseigné le sens d'un baiser de ce genre, mais elle le comprit et en fut contente.

Avec l'arrivée de Jees-Uck, la situation s'améliora rapidement. Royalement heureuse, elle devint une source de bonheur sans fin. Les opérations rudimentaires de son esprit et ses petites façons naïves constituèrent une somme de surprise et de plaisir pour l'homme ultra-civilisé qui s'était penché pour la prendre. Non seulement elle le consola de sa solitude, mais cette nature primitive rajeunit cet esprit fatigué, comme si, après de longues pérégrinations, il revenait poser sa tête sur le sein de la terre maternelle. En un mot, il retrouvait chez Jees-Uck la jeunesse du monde… sa jeunesse, sa force et sa joie.

Pour combler tous les désirs de Neil et empêcher les deux amants de se rassasier l'un de l'autre, un certain Sandy Mac Pherson arriva à Twenty-Mile, le plus aimable compagnon qui ait jamais sifflé sur la piste ou chanté quelque ballade auprès d'un feu de campement. Un prêtre de la compagnie avait apparu à son camp, à trois cents kilomètres en remontant le Yukon, juste à temps pour prononcer une dernière prière sur le corps de l'associé de Sandy. En partant, le prêtre avait dit :

— Mon fils, vous allez vous trouver bien seul désormais.

Et comme Sandy baissait la tête, accablé, le prêtre avait ajouté :

— À Twenty-Mile il y a aussi un solitaire. Vous avez besoin l'un de l'autre, mon fils.

Sandy fut accueilli avec joie comme troisième habitant du poste et comme frère de l'homme et de la femme qui y résidaient. Il emmena Bonner chasser l'élan et prendre des loups au piège ; en retour, Bonner déterra de sa retraite certain volume usagé et abîmé, et familiarisa ses amis avec Shakespeare, à tel point que Sandy déclamait des pentamètres iambiques aux chiens de son traîneau chaque fois qu'ils faisaient mine de se mutiner.

Au cours des longues soirées, les deux hommes jouaient aux cartes, causaient et discutaient de l'univers entier, tandis que Jees-Uck se balançait comme une dame dans un fauteuil à bascule en raccommodant leurs mocassins et leurs chaussettes.

Le printemps arriva et le soleil apparut au sud. La terre changea son austère vêtement de nonne pour une toilette pimpante de grisette. Partout vous accueillaient le sourire de la lumière et l'invitation de la vie. Les jours allongèrent leur durée embaumée et les nuits se rétrécirent d'un clin d'œil à rien du tout.

Le fleuve se dénuda de son corsage de glace et des vapeurs ronflant sifflèrent leurs défis aux solitudes. Un remue-ménage s'opéra, de nouvelles figures apparurent, de nouveaux événements se déroulèrent. Un aide arriva à Twenty-Mile, et Sandy Mac Pherson se joignit à une troupe de chercheurs de mines pour envahir la contrée de Koyokuk. Des journaux, des revues et des lettres affluèrent pour Neil Bon-

ner. Et Jees-Uck regardait cela avec ennui, sachant que sa famille causait avec lui à travers le monde.

Sans trop de chagrin, il apprit la mort de son père, lut une douce lettre de pardon dictée pour lui à sa dernière heure. Il y avait aussi une missive officielle de la compagnie l'invitant poliment à remettre le poste entre les mains de l'aide et de partir quand bon lui semblerait. Un document émanant d'hommes de loi l'informait que son père lui léguait une liste interminable d'actions et d'obligations, de rentes, de propriétés immobilières et mobilières. Et une fine missive sous enveloppe scellée avec un monogramme implorait ce cher Neil de revenir au plus vite vers sa mère au cœur brisé et toujours aimante.

Neil Bonner se livra à de rapides réflexions, et quand le vapeur ***Yukon Belle*** vint tousser sur la rive, en route pour la mer de Behring, il partit avec le vieux mensonge d'un prompt retour sur ses lèvres jeunes et gaies.

— Je reviendrai, chère Jees-Uck, avant que voltigent les premières neiges, lui promit-il entre les derniers baisers et la passerelle.

Et non seulement il le promettait, mais comme la majorité des hommes en pareille circonstance, il avait l'intention de tenir sa promesse.

À John Thomson, le nouvel agent, il donna l'ordre d'ouvrir un crédit illimité à sa femme, Jees-Uck. Le dernier regard qu'il jeta du pont de la ***Yukon Belle*** lui montra une demi-douzaine d'hommes en train de soulever les rondins destinés à la construction de la maison la plus confortable à un millier de kilomètres à la ronde : la maison de Jees-Uck,

qui serait en même temps celle de Neil Bonner, avant l'apparition du premier flocon de neige.

Car franchement et de tout cœur, il avait l'intention de revenir. Jees-Uck lui était chère et, en outre, un avenir doré était réservé au nord. Avec l'argent de son père, il se promettait de réaliser ce futur. Un rêve ambitieux le séduisait. Avec ses quatre années d'expérience et la coopération amicale de la compagnie P. C, il pouvait devenir le Rhodes de l'Alaska. Et il reviendrait aussi vite que le vapeur le ramènerait, dès qu'il aurait mis ordre aux affaires de son père, qu'il n'avait jamais connu, et de sa mère, qu'il avait oubliée.

*

* *

Il y eut grand tintamarre quand Neil Bonner revint des régions arctiques. Les feux furent allumés, les marmites suspendues, et il goûta de tout et le trouva bon. Non seulement il était bronzé et durci, mais il paraissait avoir fait peau neuve, un homme à poigne, sérieux et vigilant.

Ses anciens camarades furent consternés quand il refusa de reprendre la vie à l'ancienne allure, tandis que le vieil ami de son père se frottait joyeusement les mains et devenait une autorité sur le chapitre de la reformation des jeunes gens rebelles et paresseux.

Pendant quatre ans, l'esprit de Neil Bonner était resté en jachère. Sans s'accroître de beaucoup de nouveautés, il avait subi un procédé de sélection, s'était purgé d'une foule de choses triviales et superflues. Après des années rapides vécues dans le monde, il avait eu le temps, dans la solitude, d'organiser la masse confuse de ses expériences, de jeter au

vent ses étalons superficiels des valeurs et d'en ériger d'autres sur une base plus large de généralisation.

En ce qui concerne la civilisation, il était parti avec une série d'appréciations et revenait avec une série toute différente. Aidé par l'odeur de la terre encore dans ses narines et l'image de la terre dans ses yeux, il put saisir le sens intime de la civilisation et discerner nettement les futilités de ses pouvoirs. Et ce fut une petite philosophie toute simple qu'il acquit. Une vie propre, telle était la voie du salut. L'accomplissement du devoir vous sanctifiait. Il fallait vivre convenablement et faire son devoir afin de pouvoir travailler. Dans le travail se trouvait le salut. Et travailler en vue d'une vie plus abondante, c'était se maintenir en ligne avec le plan des choses et la volonté de Dieu.

En premier lieu, il était de la ville. Sa récente prise de possession de la terre et sa conception virile de l'humanité lui conféraient un sens plus affiné de la civilisation et la lui rendaient plus chère.

De jour en jour, les citadins s'attachaient plus étroitement à lui et le monde lui semblait plus colossal. Et de jour en jour l'Alaska s'éloigna et perdit de sa réalité. Puis il rencontra Kitty Sharon, – une femme de son milieu et de son genre ; une femme qui mit sa main dans la sienne et l'attira vers elle, si bien qu'il oublia le jour et l'heure et la saison de l'année où les premiers flocons de neige volent sur le Yukon.

*

* *

Jees-Uck emménagea dans sa grande maison de bois et fit des rêves d'or pendant trois mois d'été. Puis l'automne se pressa fébrilement avant l'attaque de l'hiver. L'air se raréfia

et devint piquant, les jours se raccourcirent. Le fleuve paresseux laissa se former des croûtes de glace dans ses recoins tranquilles. Tous les êtres migrateurs partirent vers le sud, et le silence s'abattit une fois de plus sur la terre. Les premières rafales de neige tourbillonnèrent, et le dernier vapeur retournant au pays fendit en bonds éperdus la bouillie gelée qui épaississait le courant.

Puis vint la glace dure, en morceaux, jusqu'à ce que le Yukon coulât au niveau des berges. Au bout du compte, le fleuve se figea définitivement, et les jours clignotants se perdirent dans les ténèbres.

John Thompson, le nouvel agent, riait ; mais Jees-Uck ajoutait foi aux méfaits de la mer et du fleuve. Neil Bonner pouvait être retenu n'importe où entre la Passe du Chilcoot et le poste de Saint-Michel ; car les derniers voyageurs de l'année sont toujours surpris par le gel : alors ils échangent leur bateau pour un traîneau et courent pendant de longues heures derrière leurs chiens lancés à toute vitesse.

Mais nul attelage de chiens ne se montra, dans un sens ni dans l'autre, sur la piste de Twenty-Mile. Et John Thompson déclara à Jees-Uck, avec une joie mal dissimulée, que Bonner ne reviendrai jamais. En outre, et brutalement, il lui suggéra sa propre éligibilité en tant que remplaçant. Jees-Uck lui rit au nez et retourna à sa grande maison. Mais à la moitié de l'hiver, au moment où meurt l'espoir et où la vie est au plus bas, Jees-Uck apprit qu'elle n'avait plus de crédit au magasin. C'était un coup monté par Thomson : celui-ci se frottait les mains, se mettait à marcher de long en large, puis sortait sur le pas de sa porte, regardait la maison de Jees-Uck et attendait.

Il attendit longtemps. Elle vendit son attelage à une équipe de mineurs et paya ses vivres au comptant. Et comme Thompson alla jusqu'à refuser son argent, les Indiens Toyaat faisaient ses emplettes pour elle et les lui apportaient chez elle, le soir.

Au mois de février, le premier courrier postal arriva sur la glace, et John Thompson lut dans les rubriques mondaines d'un journal vieux de cinq mois la nouvelle du mariage de Neil Bonner avec une demoiselle nommée Kitty Sharon.

Du dehors il lui communiqua ce renseignement par la porte entrouverte ; quand il eut fini, Jees-Uck éclata d'un rire fier et n'en crut pas un mot.

Au mois de mars, et toute seule, elle mit au monde un garçon, un brave brimborion de vie toute neuve devant lequel elle s'extasia. Et à la même heure, un an plus tard, Neil Bonner, assis au chevet d'un autre lit, s'émerveillait devant un autre échantillon d'humanité qui venait de faire son entrée en ce monde.

La neige fondit sur la terre et la glace se brisa sur le Yukon. Le soleil accomplit son voyage dans le nord, puis retourna dans le sud ; et, l'argent des chiens étant dépensé, Jees-Uck revint parmi son propre peuple. Oche Ish, un habile chasseur, lui proposa de tuer la viande et d'attraper le saumon pour elle et son petit, si elle voulait l'épouser. Imego, Hah Yo et Wy Nouch, rudes chasseurs aussi, lui firent des propositions analogues. Mais elle préféra vivre seule et chercher elle-même sa viande et son poisson.

Elle confectionna des mocassins, des parkas et des moufles, des articles durables, chauds et jolis à voir, agré-

mentés de touffes de poil et de broderies de perles, elle les vendait aux mineurs qui, d'année en année, pénétraient en plus grand nombre dans le pays.

Et non seulement elle gagnait sa nourriture, saine et abondante, mais elle mettait de l'argent de côté : si bien qu'un jour elle prit passage sur le ***Yukon Belle*** et descendit le fleuve.

À Saint-Michel, elle lava les assiettes dans la cuisine du poste. Les employés de la compagnie se demandèrent qui pouvait être cette femme remarquable, cet enfant ravissant, mais ils ne lui posèrent pas de question et elle ne leur donna aucune explication. Cependant, juste avant que la mer de Behring se gelât pour le restant de l'année, elle prit passage pour le sud à bord d'un navire chasseur de phoques, égaré dans ces parages.

Cet hiver-là, elle fit la cuisine pour la famille du capitaine Markheim, à Unalaska, et, au printemps, continua sa route vers le sud, à bord d'un sloop garde-côtes. Plus tard, elle fit son apparition à Metlakahtla, qui est près de Sainte-Mary, au bout de la Pan-Handle, où elle travailla à l'usine de conserves pendant toute la saison du saumon.

Quand vint l'automne et que les pêcheurs siwash se préparèrent à regagner Puger Sound, elle s'embarqua avec une ou deux familles dans une grande pirogue de cèdre ; en leur compagnie, elle franchit le dangereux chaos des côtes de l'Alaska et du Canada. Une fois passé le détroit de Juan de Foca, elle conduisit son petit garçon par la main sur les durs pavés de Seattle.

Dans un café de cette ville, elle rencontra Sandy Mac Pherson, qui fut très surpris, et, quand elle lui eut raconté

son histoire, très indigné, moins indigné pourtant qu'il ne l'eût été s'il avait entendu parler de Kitty Sharon.

Mais Jees-Uck ne souffla mot de celle-ci, n'ayant jamais cru à son existence. Sandy, interprétant l'affaire comme un abandon vulgaire et mesquin, essaya de la dissuader d'entreprendre le voyage à San Francisco, où Neil Bonner était censé demeurer quand il était chez lui. Après cette vaine tentative, il lui donna tout le confort possible, lui prit des billets et l'accompagna à la gare, arborant un joyeux sourire et murmurant dans sa barbe :

— Quelle honte !

Au milieu de grondements et roulements, au cours de jours et de nuits, secoués et cahotés d'une aurore à l'autre, soulevés sur des neiges hivernales et plongeant dans des vallées estivales, traversant des montagnes, contournant des abîmes ou les franchissant d'un bond, Jees-Uck et son bambin furent précipités vers le sud.

Mais ce coursier de fer n'inspirait aucune crainte à la mère, et elle ne se laissa pas étourdir par cette impérieuse civilisation du peuple auquel appartenait Neil Bonner. Elle semblait plutôt se rendre compte, avec une nouvelle clarté, du miracle qu'un homme de race aussi divine l'eût tenue dans ses bras. La cohue hurlante de San Francisco, ses embarquements et débarquements incessants, les éructations de ses usines et le tonnerre de sa circulation, ne lui troublèrent pas davantage la cervelle ; au contraire, elle comprit rapidement la pitoyable mesquinerie de Twenty-Mile et des huttes de peau de son village d'Indiens Toyaat. Elle regarda le petit garçon cramponné à sa main et s'émerveilla de l'avoir conçu d'un homme pareil.

Elle mit cinq pièces dans la main du chauffeur et monta le perron de pierre devant la porte de Neil Bonner. Un Japonais aux yeux obliques parlementa quelque temps en vain avec elle, puis la conduisit à l'intérieur et s'éclipsa.

Jees-Uck demeura dans le vestibule que, dans sa simplicité, elle prenait pour la chambre des hôtes, le lieu de parade où sont étalés tous les trésors de famille dans l'intention avouée d'éblouir les gens. Les murs et les plafonds étaient lambrissés de bois de pin géant. Le parquet miroitait comme de la glace, et elle se réfugia sur une grande fourrure où son équilibre lui paraissait plus assuré que sur cette surface unie. Une vaste cheminée, de proportions extravagantes à son avis, bâillait dans le mur d'en face. Un flot de lumière adoucie par des vitraux de couleur s'épanchait à travers la salle, et elle aperçut, à l'extrémité la plus lointaine, la blancheur d'une statue de marbre.

Elle avait remarqué tout cela et plus encore lorsque le serviteur aux yeux obliques revint et lui fit traverser une autre pièce sur laquelle elle jeta un simple coup d'œil au passage, puis l'introduisit dans une troisième, et ces deux chambres obscurcirent dans sa mémoire les belles choses entrevues dans le vestibule.

Il lui semblait bien que cette grande maison contînt la promesse d'une série infinie de chambres pareilles. Elles paraissaient si longues et si larges, et les plafonds si lointains ! Pour la première fois depuis son arrivée dans la civilisation de la race blanche, un sentiment de crainte l'envahit. Neil, son Neil, vivait dans cette maison, en respirait l'atmosphère, s'y couchait le soir et y dormait !

Tout ce qu'elle voyait était magnifique et lui plaisait ; mais elle sentait aussi la sagesse et la maîtrise cachées der-

rière tant de splendeur. Toute cette beauté était l'expression concrète d'une puissance qu'elle devinait d'instinct.

Alors entra une femme de haute taille et d'allure majestueuse, couronnée d'une auréole de cheveux semblable à un soleil d'or. Elle parut venir vers Jees-Uck comme une onde musicale se propage sur une eau calme : son vêtement traînant était par soi-même un chant, ondulant au rythme du corps caché dessous.

Jees-Uck aussi en imposait aux hommes. Son pouvoir s'était manifesté sur Oche Ish Imego, à Hah Yo et Wy Nouck, sans parler de Neil Bonner, de John Thompson et d'autres Blancs qui l'avaient vue. Mais en contemplant les grands yeux bleus et la peau blanche et rose de cette femme qui s'avançait à sa rencontre, l'Indienne essaya de la mesurer d'un œil féminin mis au point de vue masculin ; et en sa qualité de charmeuse d'hommes, elle se sentit diminuer et devenir insignifiante devant cette radieuse apparition.

— Vous désirez voir mon mari ? demanda l'Américaine.

Jees-Uck tressaillit au son de cette voix argentine et liquide, qui jamais n'avait poussé de cris sauvages contre des chiens-loups hargneux, qui jamais ne s'était modulée aux intonations d'une langue gutturale, que n'avaient jamais endurcie les orages, la gelée ni la fumée des feux de campement.

— Non, répondit Jees-Uck avec lenteur et cherchant ses termes pour donner une bonne opinion de son anglais. Je viens pour voir Neil Bonner.

— C'est mon mari, répondit la femme en souriant.

C’était donc vrai ! John Thompson ne mentait pas en cette froide journée de février où elle lui avait si superbement fermé la porte au nez en se moquant de lui. Comme au jour où elle pliait Pentley sur son genou et levait le couteau au-dessus de sa gorge, elle se sentait actuellement poussée à bondir sur cette femme, la renverser et ôter la vie à ce beau corps.

Mais Jees-Uck pensait rapidement et n’en laissait rien voir, de sorte que Kitty Bonner ne se douta pas un instant de combien près elle avait frôlé la mort.

Jees-Uck hocha la tête en signe de compréhension, et Kitty Bonner expliqua qu’elle attendait Neil d’un instant à l’autre. Puis elles s’assirent sur des sièges incroyablement confortables, Kitty cherchant à distraire son étrange visiteuse, et Jees-Uck essayant de l’y aider.

— Vous avez connu mon mari dans le Nord ? demanda Kitty, une seule fois.

— Pour sûr ! Moi laver linge pour lui ! répondit l’Indienne dans un anglais soudainement devenu atroce.

— Et c’est là votre petit garçon ? Moi, j’ai une petite fille.

Kitty fit amener sa fillette, et tandis que les enfants faisaient connaissance à leur façon, les mères causèrent à la manière maternelle et burent du thé dans des tasses si fragiles que Jees-Uck craignit d’écraser la sienne entre ses doigts. Jamais elle n’en avait vu de pareilles, si délicates et jolies.

Mentalement, elle les comparait à celle qui versait le thé, et par contraste l’assimilait aux gourdes et écuelles de

son village et aux bols grossiers de Twenty-Mile. Voilà sous quelles couleurs et dans quels termes se présentait le problème. Elle était vaincue. Il existait une autre femme plus apte qu'elle-même à porter et élever les enfants de Neil Bonner. Tout comme son peuple à lui dépassait son peuple à elle, ainsi les femmes de cette race la dépassaient. Elles étaient maîtresses de ces maîtres du monde.

La tendresse de cette peau rose lui rappela le hâle de sa propre figure : elle promena ses regards de sa main brune à cette main blanche : l'une abîmée par le travail et durcie par le maniement du fouet et de la pagaie, l'autre vierge de toute besogne et douce comme celle d'un bébé nouveau-né. Et malgré l'évidente douceur et l'apparente faiblesse de ces yeux bleus, Jees-Uck y plongea ses regards et y retrouva la maîtrise déjà constatée dans ceux de Neil Bonner et des hommes de sa race.

— Tiens ! C'est Jees-Uck s'écria Neil en rentrant.

Il parlait d'un ton calme, et même avec une note de cordialité joviale en venant à elle et lui secouant les deux mains, tout en la regardant en face avec un air d'inquiétude qu'elle comprit parfaitement.

— Bonjour, Neil ! répondit-elle. Vous avez bonne mine.

— Je me porte à merveille, Jees-Uck, répondit-il aimablement, tout en cherchant sur le visage de Kitty quelque indice de ce qui avait pu se passer entre les deux femmes, encore qu'il connût trop bien son épouse pour s'attendre à découvrir le moindre signe, même au cas où le pire se serait produit.

— Eh bien, je ne saurais dire combien je suis heureux de vous revoir ! continua-t-il. Que s'est-il passé ? Avez-vous découvert une mine ? Et quand êtes-vous arrivée ?

— O-ah ! répondit-elle d'une voix aussi gutturale que possible. Moi arriver aujourd'hui. Moi pas chômer, Neil. Vous connaître capitaine Markheim, Unalaska ? Moi faire cuisine dans sa maison, depuis longtemps. Moi pas dépenser d'argent. Alors, moi beaucoup d'argent, Moi trouver bon de venir ici voir le pays des hommes blancs… Très beau, pays des hommes blancs, très beau ! ajouta-t-elle.

Sa façon de parler anglais le surprit, car lui-même et Sandy s'étaient constamment efforcés d'améliorer son langage et avaient trouvé en elle une élève docile. Elle semblait maintenant retombée dans le charabia de sa race. Son visage ingénu, obstinément simple, ne fournissait aucune indication. Il se sentait intrigué aussi par la sérénité de Kitty. Qu'avait-il pu se passer ? Quelles paroles s'étaient échangées entre elles, et jusqu'où avaient pu aller les conjectures de sa femme ?

Tandis qu'il se débattait parmi ces questions, Jees-Uck luttait avec son propre problème. Jamais elle ne lui avait paru si admirable et si grande. Un silence tomba.

— Dire que vous avez connu mon mari dans l'Alaska ! dit doucement Kitty.

Si elle l'avait connu ! Jees-Uck ne put s'empêcher de jeter un regard sur le petit garçon qu'elle avait eu de lui, et il suivit machinalement ce regard jusqu'à la fenêtre où jouaient les deux enfants. Un bandeau de fer sembla se rétrécir autour de son front. Ses genoux faiblirent et son cœur

se mit à bondir comme si un poing lui martelait la poitrine. Son fils ! Jamais il n'avait rêvé chose pareille.

La petite Kitty Bonner, pareille à une fée dans sa robe de fin linon, avec les joues les plus roses du monde et les yeux les plus bleus et les plus vifs, avec ses bras ouverts et ses lèvres offertes, essayait d'embrasser le garçonnet. Mais celui-ci, maigre, souple et bruni par le soleil, vêtu de peaux et chaussé de *muclucs* bordés de fourrure et ornés de touffes de poil, portant les traces de la mer et des rudes besognes, se tenait droit et raide avec la fierté particulière aux enfants de peuplades sauvages. Étranger dans une terre étrangère, ni intimidé ni effrayé, il ressemblait à quelque animal indompté, silencieux et vigilant, promenant d'un visage à l'autre ses yeux noirs et ardents, tranquille autant que durerait la tranquillité, mais prêt à bondir et à se battre, à déchirer et griffer pour défendre sa vie au premier signal de danger.

Le contraste entre le garçon et la fille était frappant, mais non affligeant. Il y avait trop de force chez ce garçon pour exciter la pitié, chez ce rejeton des générations des Shpack, des Spike O'Brien et des Bonner. Ses traits nettement tranchés comme dans un camée et d'une sévérité presque classique manifestaient la puissance effective de son père, de son grand-père et de cet aïeul connu sous le nom du Gros-et-Gras, qui, capturé par le peuple de Mer, s'échappa au Kamtchatka.

Neil Bonner ravala son émotion et refoula un sanglot qui faillit l'étouffer, tout en souriant avec la bonne et joyeuse humeur de quelqu'un qui rencontre un ami.

— C'est votre garçon, hein, Jees-Uck ? dit-il.

Puis, se retournant vers Kitty :

— Joli enfant ! Il fera quelque chose de ses deux mains en ce monde.

Kitty l'approuva d'un signe de tête.

— Comment vous appelez-vous ? demanda-t-elle.

Le jeune sauvage darda sur elle ses yeux vifs et la fixa quelque temps, comme s'il cherchait le motif de la question.

— Neil, répondit-il lentement quand son examen fut satisfait.

— Façon de parler indienne, intervint Jees-Uck, inventant des expressions sur le besoin du moment. Dans langage indien ***Né-il*** signifie craquelin. Lui, bébé, aimer beaucoup craquelins, pleurer pour en avoir, demander toujours : « Né-il, né-il ». Alors moi dire que c'est son nom. Et comme cela, lui s'appeler tout le temps Neil.

Jamais paroles ne charmèrent davantage l'oreille de Neil Bonner que ce mensonge échappé aux lèvres de Jees-Uck. C'était le fil d'Ariane, et il comprit pourquoi le front de Kitty conservait tant de sérénité.

— Et son père ? demanda Kitty. Ce doit être un bel homme ?

— O-ah ! oui ! Son père bel homme, pour sûr !

— L'avez-vous connu, Neil ? demanda Kitty.

— Si je l'ai connu ! Très intimement, répondit Neil, dont l'esprit retourna au morne comptoir de Twenty-Mile et au solitaire jadis enfermé là avec ses pensées dans le silence.

*

* *

Ici pourrait parfaitement se terminer l'histoire de Jees-Uck, mais il convient de savoir le couronnement que reçut son abnégation. Quand elle fut de retour dans le Nord, John Thompson apprit que la Compagnie P.C. pouvait continuer à faire ses affaires sans son aide en envoyant quelqu'un à sa place. En outre, le nouvel agent et ses successeurs reçurent l'ordre de donner à Jees-Uck tous les vivres et marchandises qu'elle désirerait, en telle quantité qu'elle en demanderait, sans rien lui faire payer ni porter en compte. En outre la Compagnie devait servir à Jees-Uck une pension annuelle de cinq mille dollars.

Quand l'enfant eut atteint l'âge convenable, le père Champreau le prit en main, et Jees-Uck ne tarda guère à recevoir régulièrement des lettres du collège des Jésuites à Maryland. Plus tard, ces lettres arrivèrent d'Italie, et plus tard encore de France.

Au bout du compte, un certain R.P. Neil retourna dans l'Alaska, un homme puissant pour le bien du pays, qui aimait profondément sa mère et qui, en définitive, fut appelé dans un champ d'action plus vaste et s'éleva à une haute autorité dans l'Ordre.

Jees-Uck, à son retour dans le Nord, était encore une jeune femme que les hommes suivaient de leurs regards et de leurs aspirations. Mais elle menait une vie droite, et jamais rumeur ne s'éleva sur son compte, sinon pour la couvrir d'éloges.

Elle demeura quelque temps chez les bonnes sœurs à Holy Cross, où elle apprit à lire et écrire et acquit des con-

naissances pratiques en médecine et en chirurgie. Après quoi elle retourna à sa grande maison en rondins et rassembla autour d'elle les jeunes filles du village toyaat pour leur enseigner à suivre le droit chemin dans le monde.

Elle n'est ni protestante ni catholique, cette école tenue dans la maison construite par Neil Bonner pour sa femme Jees-Uck : mais les missionnaires de toute secte la regardent avec une égale ferveur. La porte en est toujours ouverte et les prospecteurs ou voyageurs fatigués se détournent du bord du fleuve ou de la piste glacée pour venir s'y reposer un moment à la chaleur du foyer.

Et là-bas, aux États-Unis, Kitty Bonner est heureuse de l'intérêt que porte son mari à l'éducation des enfants de l'Alaska et des grosses sommes qu'il y consacre. Et bien que souvent elle rie et le taquine, tout au fond de son cœur elle n'en est que plus fière de lui.

GUEULE CHAUVE[20]

— À propos d'ours…

Le roi du Klondike s'interrompit, parut méditer et chacun, sur la terrasse de l'hôtel, rapprocha sa chaise de celle du narrateur.

… À propos d'ours… reprit-il, vous n'ignorez sans doute pas que dans le Grand Nord il existe différentes espèces de ces animaux. Sur le Petit Pelly, par exemple, ils descendent si nombreux durant la saison d'été pour se nourrir de saumon qu'on ne peut obtenir d'un Indien, ni même d'un Blanc, de s'aventurer dans ses parages.

Et là-haut dans les monts Remparts on rencontre une bien curieuse race d'ours appelée le « grizzli des pentes ». Depuis le déluge, ce plantigrade s'étant toujours déplacé sur le versant des montagnes, ses deux pattes du côté de la vallée sont deux fois longues comme celles du côté du sommet. Même en forçant sa vitesse, il n'arriverait pas à rattraper un levraut à la course. Est-il dangereux ? S'attaque-t-il à l'homme ? Non, Dieu merci !

La meilleure tactique, quand il vous poursuit, consiste à contourner la montagne en sens inverse. Les longues pattes de Monsieur l'Ours se trouvent placées du côté du sommet

---

[20] *Bald face.*

et les courtes vers le bas. Oui, c'est vraiment un bizarre animal.

Mais je veux vous parler d'une autre espèce d'ours, appelé le « grizzli à gueule chauve » que l'on rencontre sur les rives du Yukon. Celui-là possède des pattes normales et il est aussi gros que méchant. Il n'y a que ces imbéciles de Blancs pour songer à le chasser. Les Indiens, gens sensés, ne l'attaquent jamais. Le grizzli à gueule chauve a une manie particulière qu'il importe de connaître : jamais il ne cède le pas à quiconque, homme ou bête. Si vous le voyez arriver et que vous teniez à votre peau, écartez-vous de son chemin. Si vous oubliez ce détail, il pourra vous en cuire. Si la gueule chauve rencontrait sur sa piste Jéhovah en personne, il ne lui abandonnerait pas un pouce de terrain. C'est un misérable égoïste, je vous l'accorde.

Mais à cette époque-là, je ne savais rien de cet animal ; à vrai dire, j'ignorais tout des ours ; au cours de ma jeunesse, j'en avais vu des quantités de bruns et aussi des petits tout noirs, ils ne m'avaient point paru très redoutables.

Quand nous eûmes achevé notre installation sur notre claim, je gravis la côte en quête d'une branche de bouleau pour fabriquer un manche de hache. Ce n'était pas facile à trouver et je continuai de marcher pendant près de deux heures. Je ne me pressais pas de faire mon choix, car je me rendais à la Bifurcation, où je voulais emprunter un bout de rondin au vieux Joe Gee. Avant de partir, j'avais mis dans ma poche deux galettes et une tranche de lard pour calmer ma faim en cas de besoin. Et je vous jure que ce casse-croûte me rendit un signalé service, encore que je n'y eusse pas même porté les lèvres.

Enfin, je tombe sur une jolie pousse de bouleau, en plein milieu d'un boqueteau de pins rabougris. Au moment précis où je levais ma hachette, je jette par hasard les yeux vers le bas de la pente. Un ours énorme la montait droit dans ma direction en se dandinant sur ses quatre pattes. C'était une gueule chauve, mais, comme je vous l'ai dit, je ne connaissais pas grand-chose de ces bêtes-là.

— Je vais te lui flanquer une de ces frousses ! me dis-je en moi-même, et aussitôt je me dissimule parmi les arbres.

J'attends qu'il arrive à une trentaine de mètres et je m'élance hors de ma cachette.

— Ouf ! Ouf ! lui crié-je, comptant le voir faire demi-tour avec la rapidité d'un éclair.

Demi-tour ? Il se contenta de lever la tête pour bien regarder devant lui et poursuivit sa route.

— Ouf ! Ouf ! Je crie plus fort que jamais, mais il ne bronche pas.

— Tant pis pour toi ! me dis-je, commençant à me fâcher. Je vais bien te faire quitter le sentier.

J'attrape mon chapeau et, tout en l'agitant et en vociférant, je descends à sa rencontre. Un grand pin, déraciné par l'ouragan, barrait la piste à peu près à hauteur de poitrine. Je m'arrête derrière : le vieux « gueule chauve » avance toujours. À ce moment-là le trac me prend. Hurlant comme un Indien Comanche, au moment où l'ours se redresse pour escalader le tronc, je lui plaque mon chapeau en pleine face et je m'enfuis.

Je fais le tour de l'arbre et je dégringole la pente à toute allure, suivi de l'ours qui, à chaque bond, étend la patte pour

m'attraper. Au bas s'étend un terrain plat, dénudé, sur une largeur de cinq cents mètres, avant les premiers arbres, et tout parsemé de têtes-de-nègres[21]. Si mon pied glisse, je suis perdu, mais je cours avec une telle vélocité que l'on n'aurait pu me suivre à la piste… et toujours le vieux démon grognait à mes trousses. À moitié chemin, il allonge encore une patte et cette fois effleure le talon de mon mocassin. Je croyais bien ne jamais atteindre la broussaille. Alors l'idée me vient de tirer mon petit casse-croûte et de le lancer à la gueule chauve.

Je ne me retourne pas avant d'avoir pénétré dans le bois : à ce moment l'ours est occupé à dévorer mes galettes avec un entrain qui ne me dit rien de bon, car le drôle m'avait raté de justesse. Aussi je ne m'attarde pas, vous pouvez m'en croire. Et je continue à courir de toutes mes forces. Mais au moment où j'arrivais à un détour, qu'aperçois-je devant moi, au beau milieu du sentier et, venant de mon côté ? Un second grizzli à gueule chauve.

— Ouf ! fait-il à ma vue et il presse l'allure.

Aussitôt, je reprends ma course dans l'autre sens, deux fois plus vite qu'auparavant. La manière dont le second grizzli grognait après moi m'avait fait totalement oublier le premier. Cependant, je ne tardai pas à le revoir. Il flânait tout tranquillement, se demandant sans doute ce que j'étais devenu et si j'avais aussi bon goût que mon lard. En me retrouvant il paraît enchanté et il avance par bonds.

---

[21] Végétation cryptogamique de forme vaguement sphérique, particulièrement glissante et spongieuse qu'on trouve surtout dans les lieux marécageux.

— Ouf ! crie-t-il.

— Ouf ! fait l'autre, derrière moi.

Je m'écarte du sentier, plonge dans la broussaille et me fraye un chemin comme un sauvage.

À ce moment, je perds tout à fait la tête et m'imagine que tout le pays est infesté de « gueules chauves ». Je me rappelle seulement m'être jeté dans quelque chose au milieu d'un fourré de ronces. Je reçois aussitôt un coup dans la figure et je me sens serré par une forte étreinte. Mon Dieu ! Encore un grizzli ! Cette fois, je n'y échapperai pas. Mais je ne veux point mourir en lâche, cette dernière lutte sera, de toutes, la plus valeureuse. Aveuglé par l'émotion, je me lançai contre l'adversaire et fis jouer mes poings.

— Aïe ! Aïe ! ma pauvre femme ! entendis-je tout à coup.

Ouvrant les yeux, je distinguai un homme que j'allais envoyer dans l'autre monde.

— Je t'avais pris pour un ours, lui dis-je.

Il sembla suffoqué et me considéra à son tour.

— Moi aussi ! répondit-il au bout d'un instant.

Il me raconta que, poursuivi par une gueule chauve, il s'était caché dans le fourré. De là notre méprise réciproque.

À cet instant, nous entendîmes un vacarme effroyable, provenant du sentier, mais nous ne cherchâmes pas à en savoir l'explication. L'après-midi même, nous mobilisâmes Joe Gee et quelques fusils et revînmes pour tuer les ours. Peut-être ne me croirez-vous pas, mais lorsque nous arrivâmes au sentier, nous trouvâmes les deux grizzlis raides morts. Lors-

que je m'étais enfui, ils s'étaient rencontrés et chacun d'eux ayant refusé de céder la place à l'autre, ils avaient combattu jusqu'à ce que mort s'ensuivît.

À propos d'ours, comme je vous l'expliquais tout à l'heure…

L’ENFANT DE LA NUIT[22]

Par une soirée suffocante, assez rare à San Francisco, la conversation languissait au vieux club d’Alta-Inyo, où les fenêtres grandes ouvertes laissaient parvenir, étouffées et lointaines, les clameurs de la ville. On avait discuté les mesures prises pour enrayer la corruption municipale, dont on apercevait déjà les premiers indices, et rétablir une administration propre et honnête ; puis, de fil en aiguille, on en était venu à parler de tout ce que peut engendrer de grotesque, de vil et de sordide, la haine et la bassesse humaine, lorsque quelqu’un prononça le nom d’O’Brien.

O’Brien était un jeune pugiliste plein d’avenir et qui s’était fait tuer la veille dans un combat de boxe. À ce nom, il sembla qu’un air plus frais eût pénétré soudain dans la salle. O’Brien avait mené une vie exemplaire. Il avait des aspirations et des idéals qui le différenciaient des gens de sa classe. Il ne buvait pas, ne fumait pas et ne proférait jamais un juron. Son corps avait les lignes pures et athlétiques d’un jeune dieu. De plus, O’Brien était un croyant : son livre de messe ne le quittait jamais ; il l’apportait même au ring et on l’avait trouvé dans la poche de ses vêtements, en le déshabillant… après le drame.

---

[22] ***The night born.***

Il personnifiait la jeunesse dans toute sa fraîcheur, la jeunesse reposante et saine, non encore souillée par les impuretés de la vie – éternel objet d'admiration pour les hommes mûrs qui l'ont perdue. Nous l'évoquâmes à tel point, cette romantique image, qu'une heure durant elle nous emporta loin des agglomérations humaines et des hideux échos de la ville.

Bardwell avait inconsciemment provoqué cette digression par une citation de Thoreau. Mais le vieux Trefethan la releva et la développa si bien que pendant une heure ce bonhomme chauve et bedonnant fut l'incarnation même du Romanesque. Tout d'abord, on se demandait combien de whiskies il avait pu absorber avant le dîner, mais bientôt on oublia tout pour l'écouter…

— C'était, commença-t-il, en 1898. J'avais trente-cinq ans alors… Ah ! vous additionnez les chiffres, et je ne vous en blâme pas : j'en compte 47 maintenant. J'en parais dix de plus – je le sais – et les médecins disent… bah ! qu'importe ce que racontent les médecins ! Qu'ils aillent tous au diable !…

Là-dessus, il porta son verre à ses lèvres et dégusta lentement sa boisson pour apaiser son irritation…

— Mais j'ai été jeune, moi aussi, autrefois… J'étais jeune encore, voilà seulement douze ans : une épaisse tignasse me couvrait le crâne, j'avais une taille svelte comme celle d'un coureur et la journée la plus longue n'était jamais trop longue pour moi… Oui, j'étais un solide gaillard en 1898 ! Tu t'en souviens, Milner ? Tu m'as connu à cette époque ; n'étais-je pas bien balancé ?

Milner fit un signe d'assentiment. Ingénieur des mines, tout comme Trefethan, il avait su se tailler une fortune au Klondike :

— Oui, fit-il, tu étais un rude lascar. Je n'oublierai jamais la tripotée alors que tu flanquas à ces brutes, au « M et M », le soir où ce petit avorton de journaliste avait provoqué une bagarre. Slavin (ajouta-t-il en se tournant vers nous, pour notre édification), Slavin faisait alors une tournée en province et son manager voulait organiser une rencontre entre lui et Trefethan…

— Eh bien ! interrompit celui-ci d'un ton coléreux, regardez-moi maintenant ! Voyez ce que le pays de l'Or a fait de moi : il m'a donné des millions – Dieu sait combien ! – mais que m'a-t-il laissé dans l'âme et dans les veines ? Rien ! Le bon sang rouge d'autrefois est parti, je ne suis plus qu'un mollusque, une masse informe et gélatineuse ! un…

Les mots lui manquait pour trouver une épithète adéquate, il chercha dans son verre une nouvelle consolation…

« En ce temps-là, poursuivit-il, les femmes me remarquaient, elles tournaient même la tête pour me regarder une seconde fois ! Pourquoi ne me suis-je point marié, je me le demande !… Mais il y a eu une femme dans ma vie. Et c'est d'elle que je voudrais vous parler.

« Je l'avais rencontrée à cinq cents lieues d'ici – en pleine solitude, au bout du monde ! Et elle m'avait cité les propres paroles de Thoreau que Bardwell vient de vous répéter à l'instant… à propos des divinités qui sont nées le jour, et de celles qui sont nées la nuit.

« Je venais de repérer et de délimiter mes concessions aurifères – sans me douter, ma foi, du trésor qui gisait dans

ce ruisseau – et je me disposais à aller faire un tour vers l'Est, au-delà des montagnes Rocheuses en direction du Grand Esclave. Là-bas, dans le Nord, les Rocheuses cessent d'être un contrefort pour devenir une frontière, une ligne de séparation, une muraille imprenable. Nulle voie, nul sentier ne les traverse. Jadis, certes, en de rares occasions, quelques aventureux trappeurs ont essayé de les franchir, mais ils sont presque tous restés en route et y ont laissé leurs os.

Voilà précisément pourquoi je m'étais attaqué à la besogne. L'aventure me tentait ; surmonter cet obstacle était une prouesse dont tout homme pût s'enorgueillir ; et je suis plus fier d'en être venu à bout que de tout ce que j'ai pu faire depuis !

« C'est une terre inconnue. On y rencontre de vastes régions inexplorées, d'immenses vallées où les Blancs n'ont jamais mis les pieds, et les tribus indiennes y sont aussi primitives qu'il y a dix mille ans. De loin en loin, cependant, quelques indigènes se risquent à sortir de ce monde chimérique, mais c'est tout !… Ce sont leurs seules occasions de commercer avec les Blancs. La Compagnie de la baie d'Hudson elle-même n'a pas réussi à leur mettre la main dessus et à se les affermer.

« Mais j'en reviens à la femme… Je remontais un cours d'eau (on appellerait cela une rivière ou un fleuve en Californie), dont le nom ne figure sur aucune carte. Il coulait dans une vallée majestueuse, tantôt encaissée entre de hautes montagnes rocheuses, et tantôt déroulant de magnifiques pâturages où l'herbe vous montait jusqu'aux épaules, ou des prairies émaillées de fleurs et parsemées de boqueteaux de pins.

« Mes chiens exténués, et les pattes en sang, transportaient mon attirail sur leur dos, et j'interrogeais l'horizon, espérant apercevoir quelques Indiens capables de me fournir des traîneaux et des guides pour poursuivre ma route dès les premières neiges.

« L'automne était déjà avancé et la persistance des fleurs ne laissait pas de me surprendre. Je devais cheminer non loin de la zone arctique et à une haute altitude parmi les contreforts des Rocheuses, et partout cette éternelle floraison ! Quelque jour prochain, des pionniers blancs viendront, j'en suis sûr, se fixer et faire la culture du blé dans toute cette vallée.

« Je distinguai soudain une spirale de fumée, j'entendis des abois de chiens – de chiens indiens – et je tombai sur un campement. Il devait y avoir là cinq ou six cents indigènes de pure race. À leur animation je devinai que la chasse avait dû être fructueuse.

C'est alors que je la vis… Elle s'appelait Lucy. Mes hôtes et moi, nous ne pouvions nous comprendre que par signes, mais ils me conduisirent à une de ces demi-tentes indigènes, ouverte du côté où flambait un bon feu. Cet abri était entièrement tendu de peaux d'élans séchées à la fumée, auxquelles un polissage à la main avait donné des tons d'or brun. Tout, à l'intérieur, respirait l'ordre et la propreté, fait anormal dans un campement d'indigènes. Sur un lit de branches de sapin, des fourrures s'entassaient à profusion et par-dessus on remarquait un riche manteau de femme en peaux de cygne, d'un blanc neigeux comme je n'en avais jamais vu de pareil. Assise sur cette couche, les jambes croisées, se tenait une jeune fille, une splendide créature, brune comme une châtaigne. C'était Lucy ! Je dis une jeune fille,

non ! c’était une femme, une femme dans toute la plénitude de ses formes, un vrai morceau de roi !

Elle avait des yeux bleus qui tout de suite firent ma conquête… non pas de ce bleu pâle de faïence, mais un bleu profond, où s’harmonisaient les tons de la mer et du ciel, des yeux graves et enjoués à la fois ! car il y avait du rire dans ces yeux-là – du rire chaud, ensoleillé, humain, très humain et… dirai-je ce mot ? féminin. Oui, c’étaient des yeux bien féminins, de vrais yeux de femme… vous comprenez ce que je veux dire. Qu’ajouter encore ? Dans ces prunelles bleues se discernait, en même temps qu’une flamme ardente, un air serein, une sorte de calme supérieur et philosophique…

Trefethan s’interrompit brusquement : « Vous croyez peut-être que j’ai bu, vous autres ! Eh bien, détrompez-vous. Je n’en suis qu’à mon cinquième verre depuis le déjeuner. Je suis tout à fait à jeun. Je parle le plus sérieusement du monde, assis côte à côte avec un personnage sacré : ma jeunesse. Ce n’est pas moi – le vieux Trefethan – que vous entendez en ce moment, mais la voix de ma jeunesse ! Je vous répète que ces yeux-là étaient les plus enchanteurs qu’on pût imaginer : calmes et fougueux à la fois, vieux et jeunes, en même temps pleins d’un paisible contentement et de rêves ardents… Mes amis, je ne puis pousser plus loin la description : je laisse le reste à votre imagination.

« Elle ne se leva point en me voyant, mais me tendit la main :

« — Étranger, me dit-elle, je me réjouis de ta visite !

« Et elle prononçait ces paroles avec cet accent perçant des gens de la frontière occidentale ! Imaginez mon impression ! C’était une femme, une femme blanche ! Je n’en reve-

nais pas, de trouver une Blanche en pareil endroit au bout de la terre, hors des limites du monde connu… Mais quel accent ! C'était pénible de l'entendre. Il vous blessait l'oreille comme une fausse note. Et pourtant, cette femme-là ne manquait pas de sens poétique, comme vous l'allez voir !

« Elle pria les Indiens de sortir. Et, par ma foi, ils filèrent comme des moutons. Ils lui obéirent aveuglément. Elle était leur chef, leur ***hi-you-shoukum***. Elle ordonna aux jeunes gars de me dresser une tente et de s'occuper de mes chiens. Non seulement ils s'exécutèrent, mais ils se gardèrent bien de toucher, dans mon bagage, à la moindre broderie de mocassin. Souveraine absolue, elle menait tout le monde tambour battant. Croyez-moi si vous voulez, j'en frissonnais jusque dans la moelle de mes os, je sentais un petit froid me trotter tout le long de l'épine dorsale, tant j'étais stupéfait de trouver une femme blanche à la tête d'une tribu de sauvages dans ce coin perdu, à mille lieues d'une terre habitée !…

« — Étranger, reprit-elle quand nous fûmes seuls, tu es, j'en suis sûre, le premier Blanc qui ait mis les pieds dans cette vallée. Assieds-toi et causons, puis nous mangerons un morceau. D'où viens-tu donc ?

« Et toujours cette voix aiguë, désagréable ! Mais n'en parlons plus, oublions-la jusqu'à la fin de mon histoire. Assis sur un coin de la peau de cygne, je me mis à écouter tout en admirant la créature la plus merveilleuse qui sortît jamais de l'imagination d'un poète.

« Sur son invitation, je m'attardai une semaine en cet endroit. Elle promit de me pourvoir de chiens et de traîneaux, ainsi que d'Indiens capables de me faire franchir la meilleure passe des Rocheuses sur une étendue de huit cents kilomètres. Sa tente était dressée à l'écart des autres, sur un

plateau au bord de la rivière, et deux jeunes Indiennes faisaient sa cuisine et son ménage. Ainsi nous passâmes le temps à bavarder, tandis que tombaient les premières neiges qui devaient faciliter la route à mes traîneaux, et elle me conta son histoire :

« C'était une enfant de la frontière, née de pauvres pionniers, et vous savez ce que cela signifie : trimer, trimer sans cesse, d'un labeur sans fin et sans limites.

« Jamais, me dit-elle, je n'ai connu les merveilles de la nature. Je n'en avais pas le temps. Je savais qu'elles existaient un peu partout, alentour de la cabane, mais il y avait continuellement le pain à cuire, le nettoyage, le lavage, et le travail n'en finissait jamais. Il me prenait parfois des dégoûts de cette existence, des envies de tout planter là, surtout au printemps où les chants des oiseaux m'affolaient. Je brûlais de m'échapper, de courir dans les longs herbages, de me mouiller les pieds dans la rosée, d'escalader la clôture de notre enclos et de me sauver dans la forêt jusqu'au sommet de la montagne, pour voir ce qui se passait sur l'autre versant. J'étais tourmentée de toutes sortes de désirs : suivre les lits des cours d'eau, barboter d'étang en étang, me familiariser avec les chiens aquatiques et la truite tachetée ; épier les ébats des écureuils, des lièvres, de toute la petite gent fourrée afin d'observer leurs mœurs et découvrir le mystère de leurs vies. Avec le temps je pourrais, me semblait-il, me glisser parmi les fleurs et, en me montrant prudente et raisonnable pour ne pas les effaroucher, je parviendrais à surprendre les secrets qu'elles se murmurent entre elles, les milles confidences que l'oreille de l'homme ne perçoit jamais… »

Trefethan s'interrompit un instant pour s'assurer qu'on avait de nouveau rempli son verre, puis continua :

« Une autre fois, elle me dit : « Souvent, il me prenait des envies folles de passer les nuits à courir comme une petite sauvage, sous la lune et les étoiles, de courir toute nue et toute blanche dans les ténèbres fraîches et veloutées, de courir et de courir sans cesse. Un soir, épuisée de fatigue – tout avait mal marché, ce jour-là : la chaleur avait été accablante, la levure n'avait pas levé, le lait avait tourné dans la baratte – je me sentais nerveuse et irritée – donc, ce soir-là, je révélai à mon père mes idées de vagabondage. Il me regarda d'un air curieux et légèrement inquiet. Puis il me donna deux pilules à avaler, me dit d'aller me coucher et affirma qu'après une bonne nuit, toutes mes vapeurs s'évanouiraient. Alors je n'ai plus confié, ni à lui, ni à personne, aucun de mes caprices, aucun de mes rêves… »

« Il fallut, en fin de compte, abandonner le pauvre foyer montagnard et la famille, chassée par la misère et la faim, j'imagine, dut transporter ses pénates à Seattle. Elle y travailla dans une usine, attelée à une besogne ingrate et tuante. Au bout d'un an, Lucy entra comme serveuse dans un restaurant à bon marché, une « gargote », d'après sa propre expression.

« Elle me dit un autre jour : « J'avais soif d'aventures et de romanesque, mais je ne pouvais trouver cela dans les casseroles, les baquets, les éviers, les usines ou les gargotes ! »

« Lorsqu'elle eut dix-huit ans, elle épousa un homme qui se rendait à Juneau pour y monter un restaurant. Il avait mis quelques dollars de côté et paraissait à son aise. Elle ne l'aimait pas – elle me l'affirma –, mais elle était écœurée de

son esclavage sans fin et voulait à tout prix s'en libérer. Et puis, Juneau, c'était ***l'Alaska,*** et toutes ses aspirations se résumaient dans le désir de connaître ce fameux pays. Hélas ! Elle n'en vit pas grand-chose. Son mari ouvrit son restaurant – une autre gargote – et elle ne tarda pas à comprendre qu'il l'avait épousée afin d'économiser les gages d'une servante… Elle s'occupait à peu près de tout dans l'établissement : elle servait à table, lavait la vaisselle et faisait la cuisine. Ce nouvel enfer dura quatre ans !…

« Pouvez-vous vous imaginer cela, vous autres ? Cette enfant des forêts vierges, cet être vibrant de tous les instincts primitifs, assoiffée d'espace, de grand air, la voyez-vous dans ce milieu sordide, déracinée, meurtrie, telle une fleur fauchée, trimant comme une esclave pendant quatre mortelles années ?

« — La vie n'offrait aucun sens pour moi, me confia-t-elle. Pourquoi étais-je sur terre ? Uniquement pour travailler, peiner sans cesse, être toujours lasse, aller au lit, fatiguée, en sortir plus fatiguée encore, chaque jour amenant un jour semblable, sinon plus dur ?

« Elle avait entendu parler, me dit-elle, de l'immortalité de l'âme par les malins, les exploiteurs de la parole de Dieu, mais elle ne discernait pas bien en quoi sa tâche quotidienne la préparait à la vie immortelle !

« Elle se nourrissait toujours de rêves, encore qu'ils devinssent plus rares. Elle avait lu quelques livres – sans doute de ces romans dénichés dans les bibliothèques populaires. Ils suffisaient cependant pour alimenter son imagination.

« Parfois, me disait-elle, quand la chaleur des fourneaux m'accablait au point que je me sentais prête à défaillir si je

n’aspirais pas quelques bouffées d’air frais, je passais la tête dans l’encadrement de la fenêtre de la cuisine, et je fermais les yeux. Alors, j’entrevoyais des choses merveilleuses ; je me sentais brusquement transportée sur une route en pleine campagne où tout était paisible et propre, sans poussière ni ordures : rien que des ruisseaux serpentant avec de petits bouillonnements à travers de belles prairies où folâtraient des agneaux. Le doux soleil baignait tout le paysage et la brise apportait l’enivrant parfum des fleurs. De grasses génisses se trempaient paresseusement jusqu’aux genoux dans l’eau fraîche des étangs. Plus loin, au coude de la rivière, de jeunes nymphes, aux formes blanches et graciles, s’ébattaient dans l’onde.

« Je devinai alors que j’étais en Arcadie. Un livre m’avait dépeint les beautés naturelles de ce pays. Peut-être des chevaliers à l’armure étincelante allaient-ils apparaître à un détour de la route, en compagnie d’une noble dame, chevauchant une haquenée d’un blanc laiteux. Au loin, il me semblait découvrir les hautes tours d’un château, et je m’attendais à voir, au prochain tournant, un palais féerique, entouré d’un parc où des jets d’eau montaient des bassins ; partout des fleurs à profusion, et sur les pelouses des paons faisaient la roue…

« Puis je rouvrais les yeux ; la chaleur des fourneaux me rappelait à la réalité, et j’entendais Jake, mon mari, me crier : « Eh bien ! Et ces haricots ? Pourquoi ne sont-ils pas servis ? Crois-tu que je vais attendre toute la journée ? »

« Rêves romantiques ! Il m’arriva une seule et unique aventure. Un cuisinier arménien, rendu fou par l’ivresse, tenta un jour de me trancher la gorge à l’aide d’un couteau à éplucher les pommes de terre. Je me brûlai le bras contre le

fourneau avant de parvenir à l'assommer avec le pilon à purée…

« Je souhaitais la vie facile, le luxe, j'aspirais au beau, au romanesque, mais je paraissais vouée à la malchance et destinée à cuisiner et à laver les plats jusqu'à la fin de mes jours. À cette époque, il y avait, à Juneau, une foule de gens dissolus, hommes et femmes, mais le genre d'existence de toutes ces coquettes ne me tentait point. Je voulais rester honnête, je ne sais pourquoi : question de tempérament, sans doute. Tout compte fait, je préférais mourir dans la peau d'une laveuse de vaisselle que dans la leur. »

Trefethan fit une pause dans son récit, comme pour compléter une pensée personnelle, puis il poursuivit :

— Voilà la femme que je rencontrai dans les régions arctiques ; cette épouse d'un gargotier, qui semblait condamnée à vivre parmi ses casseroles, régnait sur une tribu d'Indiens sauvages et des milliers de miles carrés de territoire de chasse. « Vienne le murmure, suit la vision », dit un vieil adage. Il ne manquait que cela, et elle l'eut, comme vous l'allez voir :

« Un jour enfin, me dit-elle, la lecture d'un bout de journal fut pour moi une révélation. De ce qui était écrit je n'ai pas oublié un seul mot, et je peux vous le répéter. » Et la voilà qui se mit à me citer le « CRI DES HUMAINS », de Thoreau :

« Nous parlons de civiliser l'Indien, mais civiliser n'implique pas nécessairement améliorer. Grâce à son indépendance jalouse, à l'abîme que sa sombre et mystérieuse existence d'homme des bois place entre lui et nous, l'Indien garde le contact avec ses divinités indigènes et, par une faveur étrange et

rare, il est admis de temps à autre à pénétrer dans la société de la Nature. Il communie avec les étoiles, et échange avec elles des regards de compréhension auxquels nos salons restent étrangers. Sa lente évolution spirituelle, si peu perceptible qu'elle soit en raison de la distance, ressemble à la lueur diffuse, mais satisfaisante des astres comparée à l'éclat éblouissant mais inefficace et éphémère de nos lustres. Les indigènes des îles de la Société avaient leurs dieux nés le jour, mais ils les considéraient comme des nouveaux venus, dont l'antiquité ne remontait pas aussi loin que celle des divinités… venues au monde pendant la nuit. »

« Voilà ce qu'elle m'a répété, mot pour mot. C'était une profession de foi religieuse – païenne, si vous préférez – mais solennelle et parée de la splendeur de celle qui la récitait.

« Le reste du texte était déchiré, ajouta-t-elle avec une grande tristesse dans la voix… car ce n'était qu'un morceau de journal. Mais Thoreau était un sage. Que ne puis-je connaître un peu plus de ses œuvres ! »

« Là-dessus, elle s'interrompit quelques instants, et, je vous le jure, une ineffable expression de béatitude céleste se peignit sur son visage, lorsqu'elle dit :

« J'aurais été pour lui une bonne épouse ! »

« Elle continua :

« Ce fut chez moi une brusque révélation. Ce court passage de Thoreau me donnait l'explication de mes tourments. J'étais une enfant de la nuit ! Moi qui avais partagé toute mon existence avec les enfants du jour, j'étais venue la nuit sur cette terre. Voilà pourquoi faire la cuisine et laver la vaisselle me rebutaient ; pourquoi j'avais eu des désirs d'indépendance et d'aventure, des envies folles de courir

toute nue sous la lune ! Sachant à quoi m'en tenir, à présent, je compris que ma place n'était pas dans cette sordide gargote de Juneau. Je déclarai aussitôt : « Je m'en vais ! » J'empaquetai mes hardes et gagnai la porte. Jake, me voyant partir, tenta de m'arrêter :

« — Que fais-tu là ? me demanda-t-il.

« — Je divorce, lui répliquai-je. Je pars pour les grands bois d'où je viens et dont je suis la fille.

« — Non. Tu n'en feras rien ! dit-il en essayant de me barrer le chemin. La cuisine t'a tourné la tête. Laisse-moi t'empêcher de commettre une folie !

« Alors, j'ai tiré de ma poche un revolver – un petit Colt, du calibre 44, en m'écriant : « Voilà qui parlera pour moi » Et je suis partie ! »

Là-dessus, Trefethan vida son verre, le tendit de nouveau et reprit :

— Et savez-vous, les gars, ce qu'a fait cette fille-là ? Âgée de vingt-deux ans, elle avait passé sa vie courbée sur les fourneaux, et en fait d'expérience du monde, elle n'en savait pas plus que moi sur la quatrième ou la cinquième dimension. Toutes les routes s'ouvraient devant elle. Or, elle ne se dirigea pas vers les salles de bal… Sur cette queue de poêle à frire que représente la presqu'île de l'Alaska, il est préférable de voyager par eau. Elle se rendit à la grève. Un canot indien allait partir pour Dyea. Vous connaissez ce genre d'embarcation taillée dans un seul tronc d'arbre, étroite et profonde, longue d'une vingtaine de mètres. Elle donna deux dollars aux Indiens et ils la prirent à bord…

« … Du romanesque, de l’aventure ! J’en fus comblée, me dit-elle, dès le départ. Dans ce canot, trois familles étaient entassées au point qu’il était difficile de se retourner, avec des chiens et des bébés étalés partout. Tout le monde dut mettre la main aux avirons pour faire avancer la barque. Autour de nous se dressaient, majestueuses, les hautes montagnes, au sommet desquelles le soleil perçait à travers les nuages. Partout régnait le silence ! un profond et mystérieux silence ! Bientôt on aperçut au loin la fumée d’un campement de chasseurs déroulant, parmi les arbres, son lent panache blanc. Cette fumée évoquait en mon esprit un festin de plein air, une prodigieuse partie de campagne. Enfin, tous mes rêves allaient se réaliser. Je ne fus point déçue.

« Oh ! ce premier campement, sur l’île ! Cette pêche à la lance par les jeunes Indiens, à l’entrée de la crique, et cet énorme renne que l’un d’eux abattit au bord d’un promontoire ! Des fleurs partout et, derrière la grève, des herbages gras et épais où l’on disparaissait jusqu’au cou. Je m’y plongeai en compagnie de quelques Indiennes jusqu’à une colline que nous escaladâmes et où nous fîmes la cueillette de baies et de racines au goût amer, mais comestibles. Puis nous tombâmes tout à coup sur un gros ours qui cherchait son dîner dans les buissons. Aussi effrayé que nous, il se contenta de faire : « Ouf ! » et de filer ! Et cette vie de campement, avec son feu, le fumet du gibier en train de cuire ! Ah ! que c’était beau !

« Enfin, je vivais en compagnie d’êtres nés la nuit, avec les miens, j’en étais sûre ! Ce soir-là, pour la première fois de ma vie, j’allai me coucher heureuse ; je contemplai sous un coin de la tente le ciel étoilé que coupait de sa masse noire un contrefort de la montagne, je prêtai l’oreille aux bruits nocturnes, et, sachant que cette existence continuerait ainsi

jour après jour, je me sentis débordante de bonheur, fermement décidée à ne jamais retourner d'où je venais…

« De l'aventure ? Je fus servie à souhait dès le lendemain. Il nous fallait franchir un grand bras de mer – de douze ou quinze miles au moins. Quand nous arrivâmes en plein milieu, une bourrasque nous prit par le travers… Et cette nuit-là, je me retrouvai sur la grève seule avec un chien-loup. J'étais l'unique survivante du naufrage… »

— Imaginez-vous la scène, fit Trefethan en interrompant son récit : la pirogue avait sombré, et tous à bord avaient péri, broyés sur les écueils, tous, sauf elle ! Elle parvint à la côte en s'accrochant à la queue d'un chien, échappa aux récifs et se trouva par bonheur jetée sur une petite grève, la seule existante sur une étendue de plusieurs miles !…

« J'eus la chance, me dit-elle, d'échouer sur la terre ferme. Je me plongeai dans l'intérieur du pays, marchand droit devant moi, au hasard, à travers bois, ravins et montagnes. Un instinct semblait me pousser vers quelque but que je comptais atteindre. Je ne redoutais rien : j'étais née la nuit, et les grands bois ne pouvaient me détruire. Dès le second jour, en effet, je découvris dans une clairière une cabane à moitié démolie. Personne n'y avait pénétré depuis de longues années et le toit s'était effondré. Des couvertures pourries jonchaient les couchettes, et le poêle était encombré de pots et de casseroles. Mais il y avait mieux encore : dehors, à la lisière de la forêt, vous ne devineriez jamais ce que je vis : les squelettes de huit chevaux, chacun attaché à un arbre. Ils étaient morts de faim, sans doute, et il n'en restait que de petits tas d'ossements éparpillés çà et là. Chacune de ces bêtes avait porté sur son dos un fardeau qui gi-

sait parmi les ossements ; c'étaient des sacs de toile peinte renfermant d'autres sacs en peau d'élan, et, de l'intérieur de ceux-ci, je retirai… devinez quoi ?… »

« Là-dessus, elle fit une pause, se pencha, et, d'un coin de sa couchette, sous les branches de sapin, elle ramena un sac de cuir. Elle en délia l'ouverture et fit couler dans ma main le plus joli ruisselet d'or que j'eusse jamais vu : de l'or brut, de l'or de placer, en partie, sous forme de poussière, mais surtout en pépites, le tout si naturel qu'on y discernait à peine les marques de lavage.

« — Vous dites que vous êtes ingénieur des mines me dit-elle, et que vous connaissez le pays. Pouvez-vous me citer un ruisseau aurifère produisant de l'or de cette couleur ? Impossible ! Le sien ne contenait pas la moindre trace d'argent. Il était presque pur, et je n'hésitai point à le lui dire.

« — Aucun doute, n'est-ce pas ! Je vends cet or à raison de dix-neuf dollars l'once. On ne peut obtenir plus de dix-sept dollars pour l'or de l'Eldorado et celui de Minouk n'atteint pas tout à fait dix-huit. Bref, voilà ce que j'ai trouvé parmi ses ossements : huit sacs de cent cinquante livres chacun !

« — Deux cent cinquante mille dollars ! m'exclamai-je.

« — À peu près, selon mes calculs, répondit-elle. Parlez-moi du romanesque de la vie ! Moi qui ai trimé comme une esclave pendant si longtemps, trois jours après m'être affranchie, je tombe sur l'aventure la plus extraordinaire ! Que sont devenus ces hommes qui avaient récolté tout cet or ? Maintes fois je me le suis demandé. Ils ont attaché leurs chevaux, chargés d'or, et se sont enfuis. Ils ont disparu de la

surface de la terre sans y laisser la moindre trace. Je n'en ai jamais entendu parler et ils n'ont donné signe de vie à personne. Dans ces conditions, je me considère, moi, enfant de la nuit, comme leur légitime héritière… »

Trefethan s'interrompit de nouveau pour allumer un cigare…

« Savez-vous ce que fit cette femme, poursuivit-il ? Elle mit l'or dans une cache et n'en prit que trente livres, qu'elle rapporta à la côte. Là, elle fit signe à une pirogue qui passait, se fit transporter au poste de commerce de Pat Healey, à Dyea, se procura un équipement et franchit la Passe de Chilcoot.

« Cela se passait en 1888, c'est-à-dire huit ans avant la ruée de l'or au Klondike, alors que le pays du Yukon n'était qu'un désert hurlant et chaotique. Craignant les aventuriers, elle emmena avec elle deux jeunes squaws, traversa les lacs, descendit le fleuve en passant par tous les anciens campements du Bas Yukon. Elle parcourut cette région pendant plusieurs années et s'en vint se fixer à l'endroit où je la rencontrai. Le paysage lui plut et ce qui la décida ce fut, selon ses propres paroles, « la vue d'un énorme caribou mâle enfoui jusqu'aux genoux dans la pourpre des iris au fond de la vallée ». Elle se lia avec les Indiens, les soigna, gagna leur confiance et peu à peu se chargea de les diriger. Elle n'a quitté ce pays qu'une fois : à la tête d'un groupe de jeunes gens, elle regagna Chilcoot, recueillit l'or de sa cache et le rapporta avec son escorte.

« — Ici je suis, ici je reste, étranger, me confiait-elle en terminant son histoire. Et voici la plus précieuse de mes possessions !

« Ce disant, elle exhiba un petit sachet en peau de daim qu'elle portait à son cou comme un médaillon, et l'ouvrit. Et à l'intérieur, enveloppé dans de la soie transparente, jauni par le temps, fripé et portant des marques de doigts, était le vieux morceau de journal contenant la citation de Thoreau…

« — Et vous êtes heureuse ?… satisfaite ?… lui demandai-je. Avec un quart de million de dollars, vous n'auriez pas besoin de travailler en Amérique. Il y a bien des choses qui doivent vous manquer, ici ?

« — Pas beaucoup, répondit-elle. Je ne changerais pas mon sort contre celui de n'importe laquelle de mes compatriotes. Ces Indiens sont les miens ; je leur appartiens. Mais il y a des moments… (à cet instant, je vis passer dans ses yeux cette lueur de convoitise, de soif d'inconnu dont je vous ai parlé)… il y a des moments où je souhaiterais me trouver face à face avec ce Thoreau.

« — Pourquoi ? demandai-je.

« — Pour l'épouser. Je me trouve si seule, par instants ! Tout compte fait, je ne suis qu'une femme, une vraie femme ! J'ai entendu parler d'un autre genre de femmes qui, ne tenant pas en place, à mon exemple, agissaient de façon bizarre… s'engageaient comme soldats ou comme matelots. Celles-là sont des exceptions. Elles ressemblent plutôt aux hommes dont elles ont l'apparence et les façons. Elles n'ont pas les besoins de la femme normale. Que leur importent l'amour, les enfants dans leurs bras ou autour de leurs jupes ? Je n'appartiens pas, moi, à cette espèce. Je vous en fais juge, étranger ! Dites-moi, ai-je l'air d'un homme ?

« Ah ! fichtre non, elle n'en avait pas l'air ! Cette belle brune au corps sain et vigoureux, aux contours harmonieux, et aux yeux magnifiques d'un bleu sombre, était femme jusqu'au bout des ongles.

« — Regardez-moi, ne suis-je pas femme ? insista-t-elle. J'incarne en moi toute la femme ! Mais voici le plus curieux, bien que je garde une âme de sauvage, l'amour, seul, m'attire vers les Blancs. Cela tient, sans doute, à l'appel de l'espèce. Il en a toujours été ainsi.

« — Voulez-vous dire, hasardai-je, que jamais…

« — Jamais, affirma-t-elle en plantant droit dans mes yeux un regard plein de franchise. Je n'ai jamais eu qu'un mari – je l'appelle le Bœuf. J'imagine qu'il est toujours à Juneau à faire marcher sa gargote. Si vous passez par là, allez le voir et vous constaterez que ce nom lui convient ! »

— Le fait est, ajouta Trefethan, que je rendis visite à cet homme deux ans plus tard. Il était bien tel qu'elle le dépeignait : solide et lourdaud, il circulait parmi les tables des clients avec la démarche d'un bœuf.

« — Il vous faut une femme pour vous aider, lui dis-je.

« — J'en avais une, autrefois.

« — Ah ! je comprends… veuf ?

« — Ha ! Elle est devenue folle. Elle se plaignait toujours que la chaleur des fourneaux la rendrait maboule, et c'est arrivé, en effet. Elle m'a braqué un jour un revolver sous le nez, et s'est enfuie avec des Siwashes dans une pirogue. La barque a coulé dans un coup de vent et tous ont été noyés. »

Là-dessus, Trefethan reprit son verre et garda un moment le silence…

— Mais la femme ? fit Milner en le rappelant à la réalité. Tu interromps ton histoire juste au moment où elle devenait intéressante… et sentimentale, n'est-ce pas ?

— Tu l'as dit, reprit Trefethan. Comme Lucy me l'expliquait elle-même, elle était sauvage sauf en matière d'amour, et elle voulait un homme de sa race. Elle s'exprima très gentiment, mais elle alla droit au but. Elle désirait m'épouser :

« — Étranger, me dit-elle, tu me plais, je te veux. Tu aimes mon genre de vie, sinon tu ne te trouverais pas ici, tentant de franchir les Rocheuses à l'automne. Ce pays te conviendra, car tu n'en trouveras pas beaucoup de pareils. Pourquoi ne pas t'y fixer ? Tu verras, je serai une bonne épouse.

« Voilà, c'était à moi de décider ! Elle attendait ma réponse. La tentation était forte, je l'avoue. J'étais déjà très épris d'elle. Comme vous le savez, je ne me suis jamais marié. Et je ne crains pas d'ajouter que, dans toute mon existence, je n'ai pas rencontré d'autre femme qui m'ait captivé à un tel point. Mais toute cette affaire était absurde ; et je mentis comme tout homme qui se respecte : je lui dis que j'étais déjà marié :

« — Est-ce que ta femme t'attend ? demanda-t-elle.

« Je répliquai que oui.

« — Et elle t'aime ?

« Nouvel acquiescement de ma part.

« Et ce fut tout. Elle n'insista plus… sauf une fois, où elle témoigna d'un peu de colère :

« — Je n'ai qu'un mot à dire, m'assura-t-elle, et tu ne pars pas d'ici ! Mais ce mot, je ne le prononcerai pas. Je ne veux pas te garder de force… si tu ne m'aimes pas.

« Là-dessus, elle me quitta, veilla à ce que rien ne me manquât, et me dit adieu en me montrant la route :

« — C'est bien regrettable, étranger, me dit-elle. Tu me plais beaucoup, s'il t'arrive plus tard de changer d'idée, n'hésite pas : reviens !

« À ce moment, je dois vous dire que j'avais une envie folle de l'embrasser pour sceller nos adieux. Seulement, je ne savais pas comment m'y prendre et je me demandais comment elle, de son côté, accepterait la chose (j'étais déjà épris d'elle, comme je vous l'ai dit). Elle-même trancha la question :

« — Allons, embrasse-moi ! me dit-elle… Pour te rappeler mon souvenir !

« Alors, nous échangeâmes un baiser, là, dans la neige de cette vallée, au pied des montagnes Rocheuses. Je la quittai et elle me suivit des yeux, debout à l'entrée de sa tente, jusqu'à ce qu'elle m'eût perdu de vue, tandis que je filais, moi, derrière mes chiens… Je mis six semaines à franchir la passe et à gagner le premier poste sur le lac du Grand Esclave… »

La rumeur de la rue nous parvenait, telle le bruissement d'une marée lointaine sur la grève. Un maître d'hôtel, aux mouvements silencieux, apporta de nouveaux siphons. Et,

dans le silence, la voix de Trefethan s'abattit comme un glas funèbre :

— Ah ! pourquoi ne suis-je pas resté !… Regardez-moi !

Nous vîmes sa moustache grise, son crâne presque chauve, les bouffissures qui lui faisaient de petites poches sous les yeux, ses joues flasques, son ventre bedonnant, son air avachi par l'âge et l'obésité, tous les signes enfin de la décrépitude chez un homme jadis vigoureux, mais qui avait trop bien vécu et s'était encroûté dans une existence trop facile…

— Il n'est pas trop tard, mon vieux ! risqua Bardwell, à voix basse.

— Ah ! s'exclama Trefethan, que ne donnerais-je pas pour être moins lâche ! Je retournerais vers elle, là-bas ! elle y est toujours… je me referais une autre existence… je passerais encore de longues années avec elle… là-bas… Rester ici équivaut à un suicide ! Mais je suis déjà un vieillard… avec mes quarante-sept ans… regardez-moi donc ! Le malheur, ajouta-t-il en contemplant son verre et en le portant à sa bouche… le malheur, c'est que ce genre de suicide est si facile ! Je suis douillet maintenant, oui, douillet au point d'en être ramolli… La pensée du long voyage avec des chiens m'effraie, celle de l'impitoyable gel matinal, qui vous transperce et raidit les courroies du traîneau, m'épouvante à présent !…

Il rapprocha machinalement le verre de ses lèvres. Dans une soudaine bouffée de colère, il fut sur le point de le briser sur le parquet. Puis il hésita, parut se plonger en des réflexions. Le verre remonta lentement et s'arrêta presqu'à sa

bouche. Alors, il éclata de rire, d'un rire amer et dur, puis il dit – et le ton de sa voix redevint grave, solennel :

— Allons ! À la santé de l'Enfant de la Nuit ! C'était une femme admirable !

MIRACLE DANS LE GRAND NORD[23]

Ceci est la relation d'événements qui se sont réellement passés, et qui prouvent qu'il y a toujours une éternelle parcelle de bonté dans le cœur de chaque individu. Bertram Cornell était ce qu'on est en droit d'appeler un mauvais homme, et de plus c'était un raté. Dans une petite maison anglaise, de l'autre côté de la mer, on avait beaucoup souffert, beaucoup pleuré vainement pour lui assurer son salut sur la terre comme au ciel. Mais il était mauvais, foncièrement mauvais – c'est là la triste vérité. À tel point que lorsqu'on parlait de lui, on préférait dire qu'il était bête et négligent, pour ne pas trop insister sur la méchanceté de son caractère.

Même dans sa plus tendre enfance, il n'avait exercé sa force que pour faire le mal. Les paroles gentilles, les conseils avisés n'avaient aucune prise sur lui, il restait insensible aux yeux rougis de larmes de sa mère et de ses sœurs, et aux remontrances douces mais fermes de son père.

Encore tout jeune, il s'enfuit de chez ses parents, en Angleterre – ce qui était inévitable. Il emportait avec lui le souvenir de ses méfaits pour tourmenter sa conscience, à supposer qu'il en ait eu une, et laissait derrière lui un nom devenu insupportable pour le reste de sa famille. Les gens qui

---

[23] *A Northland Miracle.*

l'avaient connu parlaient de lui avec sévérité, avec tristesse aussi, et ceci jusqu'à ce que sa mémoire ait disparu du cœur des hommes. On n'entendit plus alors parler de ses mauvaises actions, ni même de la façon dont il était mort. Et pourtant, à la dernière heure de sa vie, il fit amende honorable et rendit un peu plus propre la page terminale du sale roman qu'avait été son existence. Mais il fit ces choses dans une lointaine contrée, où les nouvelles voyagent lentement et se perdent en cours de route, et où les hommes meurent souvent avant d'avoir pu raconter comment sont morts les autres. Mais ce que je vais dire est la stricte vérité. Bien bâti et se moquant de tout, il s'était toujours ri de l'adversité, faisant non pas ce qu'on attendait de lui, mais ce que lui, Bertram Cornell, avait envie de faire. Il s'amusait des grossièretés que les autres lui jetaient à la figure, et essuyait sans faiblir coup dur après coup dur. Il avait servi comme marin sur de nombreuses mers, avait été berger dans les vastes plaines de l'Australie, cowboy au Dakota, et s'était engagé dans la police montée des Territoires du Nord-Ouest. Il avait rapidement déserté ce dernier poste pour devenir chercheur d'or au Klondike, et avait pour terminer atterri sur la côte de l'Alaska. Et là, à cause de sa connaissance approfondie des frontières, il n'avait pas tardé à trouver sa place au sein d'une équipe de trois hommes. Cette bande avait déjà ratissé, à la recherche de l'or, tout le territoire du Klondike, et avait décidé d'abandonner les sentiers trop battus pour prospecter un pays tout neuf, et surtout inexploré. Avec un attelage de plusieurs chevaux (des caruses des montagnes de l'est de l'Oregon), les quatre hommes se mirent en route vers l'est, dans la région déserte et sauvage qui s'étend bien au-delà du mont Saint-Élisa vers le nord, à travers les montagnes où les eaux de la Rivière Blanche et de la Tanana trouvent leurs sources. C'était un vaste domaine encore

vierge, vaguement signalé sur les cartes, et où l'homme blanc n'avait jamais posé le pied. Si vaste, si lugubre même que la vie semblait l'avoir abandonné : les animaux étaient rares, et rares aussi les minuscules tribus d'Indiens. Tout au long des longues journées, ils parcouraient la forêt silencieuse et les bords des lacs solitaires sans rencontrer le moindre semblant de vie, sans rien entendre d'autre que le sifflement du vent à travers les branches ou le clapotement monotone des eaux. Une grande solennité régnait sur ces terres désolées, et le silence y était si profond qu'ils en étaient venu à parler à voix basse.

Ils s'arrêtaient de temps à autre pour chercher de l'or, tâtonnant à travers l'eau mordante des torrents, filtrant la boue à l'ombre des puissants glaciers. Un jour même, ils découvrirent un bloc de cuivre pur, aussi gros qu'une montagne – ils se contentèrent de hausser les épaules, et de passer leur chemin. La nourriture pour leurs chevaux devenait de plus en plus rare, et elle était le plus souvent empoisonnée : les pauvres bêtes mouraient l'une après l'autre sur les étranges pistes où leurs maîtres les avaient abandonnées. Un autre jour, traversant une très haute faille, le groupe fut presque enseveli sous une tempête de neige et de pluie, très fréquentes sur ces hauteurs. Après s'être battus pour atteindre la vallée plus chaude, en dessous, ils avaient dû laisser derrière eux leur dernier cheval.

Dans cette petite vallée abritée, John Thornton arracha machinalement un peu de mousse, et en secouant les racines des herbes, il fit tomber des paillettes scintillantes d'or jaune. Bertram Cornell était avec lui, et, à la tombée de la nuit, tous deux ramenèrent au campement quelques pépites qui valaient bien un millier de dollars. On décida d'établir le camp ici même, et, après un mois de fouilles, les quatre

hommes avaient mis à jour un trésor bien plus gros que ce qu'ils pouvaient emporter. Mais leur réserve de vivres allait en diminuant, tant et si bien qu'un seul homme aurait aisément pu mettre sur son dos la totalité de ce qu'il leur restait.

Dans cette région glaciale, avec l'hiver qui arrivait, il était grand temps de s'en aller. Ils connaissaient bien la plaine du Klondike et la vallée du Yukon, un peu plus vers le nord-est, mais ignoraient absolument à quelle distance ils en étaient, bien qu'ils estimaient ne pas en être à plus d'une centaine de miles. Chacun d'eux prit alors deux ou trois kilos d'or, ce qui correspondait à peu près à un millier de dollars, et ils recouvrirent très soigneusement le reste du trésor, avec la ferme intention de revenir. Leurs munitions ayant été épuisées, ils laissèrent leurs armes avec leur or, ne s'encombrant que du strict nécessaire et de toute la nourriture qui leur restait.

Ils étaient tellement certains d'atteindre rapidement les mines d'or qu'ils dévorèrent sans compter toutes leurs provisions, si bien qu'au dixième jour, il ne leur restait pratiquement plus rien. Et aussi loin que pouvaient porter leurs regards, les unes après les autres, comme les vagues sans cesse renouvelées d'une mer infinie s'élevaient les sinistres montagnes. C'est à cet instant précis qu'ils se prirent à douter, et que la peur s'installa parmi eux. Et que Bill Hines commença à rationner la nourriture.

Ils supprimèrent radicalement le repas de midi. Tous les matins, tous les soirs, Bill Hines partageait la ration de la journée en quatre misérables portions. Les parts étaient très égales, mais elles étaient aussi très petites – tout juste suffisantes pour tenir accrochés ensemble l'âme et le corps, elles ne l'étaient nettement pas pour fournir la force nécessaire à

des hommes déjà épuisés. Les visages devinrent décharnés, les regards méfiants, et de jour en jour, on couvrit moins de distance. Souvent, l'angoisse des solitudes les prenait, leurs jambes devenaient si faibles qu'ils tombaient. Et toujours, lorsqu'ils s'étaient péniblement hissés sur le haut d'une montagne raboteuse et qu'ils scrutaient anxieusement l'horizon, une nouvelle montagne surgissait, inlassablement. Et tout autour d'eux, cette paix suffocante, qui semblait avoir mis le grappin définitivement sur ce pays de malheur où il n'y avait rien d'autre que la solitude et le silence éternels.

Ils jetèrent leurs couvertures les unes après les autres, et leurs vêtements devenus inutiles. Ils se débarrassèrent de leurs haches et de tous les ustensiles de cuisine superflus, et abandonnèrent même leurs sacs de poudre d'or. Puis vint le jour où, à moitié nus, ils n'eurent plus avec eux que leur maigre pitance. Jan Jansen, le Danois, l'avait même partagée en quatre, pour en répartir plus équitablement le poids. Et chaque homme, tenu par la sainte pensée des liens d'amitié qui l'unissaient aux autres, considérait comme une charge sacrée ce qu'il portait sur son dos. On n'ouvrait jamais les petits paquets de nourriture, sauf à la flamme du feu de camp, où tout le monde pouvait voir, et où l'on faisait le partage.

Ils possédaient un morceau de lard assez gros, qui devait bien peser deux kilos, et que John Thornton portait au milieu de quelques sacs de farine. Ils conservaient ce lard pour l'ultime moment, lorsqu'ils en auraient vraiment besoin, et se refusaient à y toucher. Mais Bertram Cornell jetait sur lui des regards affamés, et avait pour lui des pensées affamées. Une nuit, alors que ses camarades étaient écroulés dans le sommeil de l'épuisement, il dénoua le sac de John Thornton, et vola le morceau de lard. Et pendant toutes les

heures de la nuit jusqu'à l'aube, pour que la quantité inaccoutumée de nourriture ne vienne barbouiller son estomac, il mâcha, mâchonna, mastiqua et avala, morceau par morceau, tout le lard jusqu'à ce qu'il n'en reste plus.

Le lendemain, il se garda bien de montrer aux autres la vigueur nouvelle, qui lui était venue pendant la nuit, et parut encore plus abattu que les autres, si cela était possible. C'était une rude journée, John Thornton traînait à l'arrière, et s'arrêtait souvent pour se reposer. Mais à la tombée de la nuit, ils avaient encore franchi une nouvelle montagne et découvert une petite vallée minuscule qui se faufilait vers l'est. Vers l'est ! C'est là que se trouvaient le Klondike et le salut ! Dans quelques jours, s'ils pouvaient tenir le coup, ils seraient à nouveau parmi les hommes blancs, et pourraient manger tout ce qu'ils voudraient.

Entassés autour du feu, les hommes affamés regardèrent avidement Bill Hines ouvrir le sac de Thornton pour y prendre un peu de farine. Chacun avait immédiatement remarqué l'absence du morceau de lard. Les yeux de Thornton se remplirent d'horreur, tandis que Hines jetait au loin le sac et se perdait en lamentations. Jan Jensen sortit son couteau de chasse de sa poche, et parla. Sa voix était grave et rauque, presqu'imperceptible, mais chaque mot tombait lentement de ses lèvres, très distinct.

— Mes amis, ceci est un meurtre. Voilà un homme qui a dormi avec nous, qui a tout partagé avec nous, en toute égalité. Quand nous avons partagé la nourriture, chacun de nous portait sur son dos la vie de ses camarades – lui aussi a porté nos vies sur son dos. C'était un dépôt, un très grand dépôt, un dépôt sacré. Mais lui, il n'a pas été loyal avec ce dépôt : aujourd'hui, quand il se traînait derrière nous, nous

pensions qu'il était au bout du rouleau, mais nous nous trompions. Il a mangé ce qui était à nous, ce sur quoi nos pauvres vies reposaient. On ne peut pas appeler cela autrement qu'un meurtre, et pour le meurtre, je ne connais qu'un seul châtiment, et seulement un seul. Est-ce que je n'ai pas raison, mes amis ?

— Ouais dit Bill Hines alors que Bertram Cornell restait silencieux. Il n'avait pas prévu cela.

Jan Jensen avait déjà levé son couteau à longue lame pour frapper, mais Cornell attrapa son poignet :

— Laisse-moi parler, lui demanda-t-il.

Thornton rampa lentement aux pieds de Jensen, et lui dit : « Ça n'est pas juste que je meure. Ça n'est pas moi qui ai mangé le lard, et je ne l'ai pas perdu. Je ne sais pas ce qui s'est passé, mais je jure par Dieu tout-puissant que je n'ai absolument pas touché à ce lard, et surtout que je n'y ai pas goûté.

— Si tu as été assez lâche pour manger ce lard, tu dois bien être assez lâche pour mentir maintenant, fit remarquer Jensen, tripotant son couteau avec impatience.

— Laisse-le tranquille, je te dis, gronda Cornell. Nous ne savons pas si c'est lui qui a mangé le lard, et, dans le fond, personne n'en saura jamais rien. Mais je te préviens que je n'ai pas l'intention d'être le témoin d'un meurtre sans bouger. Il y a une chance que ce ne soit pas lui le coupable – ne joue pas avec cette chance. Tu ne vas quand même pas oser le tuer sur une supposition, non ?

Le Danois, rageusement, rengaina sa lame, mais une heure après, lorsque Thornton désira lui adresser la parole, il

lui tourna le dos. Bill Hines refusa aussi d'avoir la moindre conversation avec ce misérable, tandis que Cornell, déjà rendu honteux par le bien qui s'était infiltré dans son cœur (ça ne lui était pas arrivé depuis des années), ne voulait plus rien avoir à faire avec lui.

Le lendemain, Bill Hines rassembla en un seul tas tout ce qui restait de nourriture. Il partagea ce petit tas en quatre, puis préleva dans la part de Thornton l'équivalent du lard, qu'il redistribua sur les trois autres parts. Il fit tout cela sans prononcer le moindre mot, l'acte par lui-même étant assez significatif pour se passer de tout commentaire.

— Et qu'il emporte avec lui toute sa nourriture », grommela Jensen. S'il veut tout manger en une seule fois, grand bien lui fasse !

Ce que John Thornton souffrit durant les jours qui suivirent, lui seul le sait. Non seulement ses compagnons se détournaient de lui avec des airs de dégoût, mais il avait été jugé coupable du crime le plus noir et le plus lâche qui soit, la trahison. De plus, bien qu'il eût moins à manger qu'eux, il n'avait pas le choix : ou les suivre, ou mourir. Lorsqu'il eut épuisé jusqu'à la plus petite parcelle de ses vivres, il leur en restait, à eux, pour deux jours. Alors il coupa les lanières de ses mocassins, les fit bouillir et les mangea, et, pendant la journée, il mâchonnait de l'écorce de jeunes branches de bouleau, jusqu'à ce que la douleur de sa bouche enflammée l'ait rendu pratiquement fou. Il se mit à tituber, à chanceler, à ramper dans un délire incessant.

Puis vinrent les jours où les trois autres hommes se rabattirent, eux aussi, sur leurs mocassins et les pousses vertes des jeunes arbres. Ils avaient suivi le petit torrent jusqu'à ce qu'il soit devenu une rivière, et ils avaient fait le projet dé-

sespéré de rassembler les bois qui flottaient au fil de l'eau pour construire un radeau de fortune. C'est juste à ce moment-là qu'ils tombèrent, sans s'y attendre, sur un petit village indien d'une douzaine de cabanes. Les Indiens, qui n'avaient jamais vu d'hommes blancs avant ceux-là, les accueillirent par une pluie de flèches. « Regardez, là-bas, les canoës sur la rivière ! s'exclama Jensen. Si nous pouvons les atteindre, nous sommes sauvés ! Allons-y ! »

Ils se mirent à courir comme des hommes ivres jusqu'au bord de la rivière, les Indiens à leurs trousses et gagnant du terrain. Soudain, de derrière un arbre, un guerrier couvert de peaux de bêtes fit un pas en avant. Il balança un moment sa lance à pointe d'ivoire, et la fit jaillir avec une étonnante précision. Elle siffla dans l'air en tourbillonnant, et vint se planter dans la hanche de John Thornton, qui vacilla quelques instants, avant de s'écrouler la tête en avant. Hines et Jensen, qui couraient juste derrière lui, s'écartèrent pour le dépasser.

C'est alors qu'une sorte de miracle se produisit. Un souffle de bonté envahit puissamment le cœur de Bertram Cornell. Sans même réfléchir, obéissant aveuglément à une sorte d'inspiration intérieure, il s'élança comme un fou et empoigna les fuyards par les bras.

— Revenez, s'écria-t-il d'une voix rauque. Transportez Thornton jusqu'aux canoës, je vais retenir les Indiens jusqu'à ce que vous soyez au large.

— Laisse tomber, rétorqua le Danois en cherchant son couteau. Je ne voudrais pas toucher à ce chien, même pour sauver ma vie !

— Mais c'est moi qui ai volé le lard, et c'est moi qui l'ai mangé ! Maintenant, allez-vous revenir ? » Cornell vit bien qu'ils ne le croyaient pas. « Aussi vrai que j'espère bien être pardonné le jour du jugement dernier, je vous jure que j'ai volé ce lard. » Une volée de flèches s'abattit autour de lui comme de la pluie. « Dépêchez-vous, je vais les faire reculer. »

En un clin d'œil, ils arrivèrent près des canoës avec le blessé. Bertram Cornell bravait les Indiens, et se tenait droit sur ses jambes. Surpris par ce courage, les Indiens hésitèrent, et firent halte, tandis que Cornell, voyant qu'il gagnait du temps, ne bougeait pas. Ils déchargèrent sur lui une pluie de flèches et les projectiles aux pointes en os volèrent à ses côtés comme de la grêle.

Une demi-douzaine de flèches pénétrèrent dans sa poitrine et dans ses jambes, tandis qu'une venait traverser son cou. Mais il se tenait toujours figé, immobile comme une statue de pierre. Le guerrier qui avait touché de sa lance Thornton s'approcha de lui et ils luttèrent corps à corps. À ce moment-là, le reste des hommes de la tribu descendit vers lui en un déferlement guerrier.

Ils le tailladaient et l'achevaient, il eut la force d'entendre Jan Jensen crier au milieu de l'eau, et sut que ses compagnons étaient sauvés. C'est alors qu'il combattit pour le bon combat, le premier pour une bonne cause dans toute sa vie, et le dernier aussi. Quand tout fut redevenu calme, les Indiens revinrent vers lui avec une peur superstitieuse. Avec lui étaient morts leur chef et six de leurs camarades.

Bien qu'il ait vécu sans honneur, il mourut ainsi, en homme brave et repentant, en redresseur de torts. Son corps ne fut pas mutilé. Comme il avait bravement combattu et tué

leur propre chef, les Indiens le respectèrent et lui donnèrent une sépulture de guerrier. Et parce que c'était un peuple simple, qui n'avait jamais vu d'hommes blancs, ils en vinrent à parler de lui, alors que les saisons passaient, comme « du dieu étranger qui était descendu du ciel pour mourir ».

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

https : //groups. google. com/g/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :

http://www.ebooksgratuits.com/

—

Mai 2023

—

— Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : YvetteT, Jean-Marc, Jean-LucT, Coolmicro

— Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu…

— Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.